

ICI, L'INFINI

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

MAURICE LIMAT

ICI L'INFINI



F L E U V E N O I R

Maurice LIMAT

ICI, L'INFINI

COLLECTION ANTICIPATION

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS

© 1968 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

PREMIERE PARTIE

LES PIRATES DE LA LUMIERE

CHAPITRE PREMIER

Les hommes, du moins ceux qui ont une conscience, passent leur vie à se poser des questions.

Cela varie selon les individus.

Les uns se demandent : comment la Création a-t-elle bien pu se dérouler ? Ou dans quel état se trouvait Pascal la nuit du 23 novembre 1654.

D'autres, plus simplement, se creusent la cervelle pour arriver à boucler leur budget de fin de mois, et payer la note de consommation atomique ménagère.

L'un n'empêchant d'ailleurs pas l'autre.

Moi, il ne me reste plus en tout et pour tout, que trois questions à résoudre.

Du moins, en ce bas monde, que je vais quitter très prochainement.

Quand ? Comment ? Et qui ?

Je suis seul. Désespérément seul.

Des tas de philosophes ont gémi et ratiociné sur la solitude, cet état qu'ils prétendent inhérent à la nature humaine.

Ils n'ont jamais aimé. Ils n'ont jamais su ce que c'est que d'être deux.

Avec Angela, je n'étais pas seul.

Et c'est pour elle, à cause d'elle, que j'ai commis un crime.

Maintenant, je suis séparé d'elle à jamais. Mais je l'aime

toujours.

Je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Et même après, s'il y a un après.

Je ne lui en veux nullement de ce qui est arrivé. J'ai commis une lourde erreur, voilà tout. Je l'ai crue infidèle.

A mon procès, il a été clairement démontré qu'il n'en était rien. J'ai tué pour rien, celui que je croyais mon rival.

Mon plus grand forfait a sans doute été de soupçonner Angela.

Devant les trois dernières questions, je suis terriblement châtié. D'avoir douté. Et d'avoir tué. Ce qui faisait en somme deux victimes innocentes.

Je suis condamné à mort.

Mais, en ce XXIII^e siècle de la Terre, les exécutions capitales se déroulent dans le plus grand secret.

Hors des prisons, on ne sait rien des modalités du supplice.

Sinon qu'il est aussi indolore que discret.

Je suis dans un cachot. Si on peut appeler cachot ce lieu tendu de velours noir, très confortable, avec salle d'eau attenante, bibliothèque, télérama.

La nourriture m'est dévolue par un distributeur automatique. Je suis isolé. Je ne vois personne. Je ne verrai personne jusqu'à la fin.

Ma fin.

Pour ceux qui désirent les secours religieux, les livres adéquats demeurent à leur disposition. Sur leur demande, ils peuvent s'entretenir, en duplex, avec un pasteur. Mais seulement par télé.

Quand mourrai-je ?

Je ne sais. Je ne le saurai pas à l'avance. Je me demande même si je me rendrai compte....

C'est injuste, à mon sens. Je voudrais voir la mort en face. J'en ai le droit. Et le devoir. Me juger, au moment suprême.

Expier.

Deuxième question : comment mourrai-je ?

Electrocution ? Anesthésie totale allant jusqu'à l'arrêt du cœur ? Asphyxie par gaz subtil ? Atomisation ? Ou quoi ?

Je sais que, de toute façon, je ne souffrirai pas, physiquement.

Qui, enfin, sera l'exécutant ?

Sans doute ne le verrai-je pas... On a renoncé depuis longtemps au défilé spectaculaire, sinistre et grotesque, de ceux qui viennent réveiller le condamné. Dernières volontés ?... Il y a longtemps qu'elles sont dictées.

Peut-être fera-t-on en sorte que la mort intervienne pendant le sommeil ?

Le bourreau n'aura sans doute pas de visage, dans ces conditions.

Mais la mort, elle, quel sera le sien ?

Et quand je dis « qui ? » (Ma troisième question angoissante), c'est donc bien plus à la Camarde elle-même que je pense, de préférence au pauvre type qui pressera un bouton pour m'expédier au-delà de ce qui est.

Les heures passent...

Je suis malheureux, jamais je n'aurais cru qu'un homme puisse être si malheureux, dans la vie planétaire.

Pourtant, la vie était belle. Je n'ai que vingt-huit ans, vingt-huit ans de cette planète-patrie où je suis né.

Je travaillais en laboratoire, comme beaucoup. Spécialiste de la chimie organique.

Mais, comme tous, en notre monde technocratique; je partais, trois fois par an, en stage d'un mois dans les exploitations agricoles.

Trois fois un mois en pleine nature, parmi les végétaux et-les bêtes. Système établi pour désintoxiquer les humains que nous sommes de cette existence de robot menée dans les vastes cités où règne l'automatisation.

J'avais choisi, pour activité secondaire, les eaux et forêts. Et à trois reprises, au cours de l'année, j'allais travailler dans le Jura, ou le

Dauphiné, parmi les sapins, les pins, les mélèzes. Respirer. Vivre.

J'ai connu Angela. Nous nous sommes aimés.

Au cours de cette existence merveilleuse, ce retour à la nature, qui tranche avec la vie infernale des grandes villes, de Paris-sur-Terre, il y a de bonnes et de fâcheuses rencontres.

Les spécialistes ont prévu ces stages pour retremper l'homme dans son élément naturel. Le faire entrer en contact avec ce sol qu'il a perdu en devenant citadin.

Le bon côté des choses, c'est le travail manuel, corollaire du travail technique. Nous apprenons à jouer les forestiers, les bûcherons, comme d'autres plantent, sèment, sarclent, binent, cueillent et récoltent, dans les régions des plaines, ou sur le littoral.

Ce jour-là, la hache à la main, avec une équipe de copains, nous devons abattre quelques sapins.

Joie de cette lutte physique, du jeu des muscles, de la sueur triomphante qui mouille les biceps et les pectoraux.

Mes yeux se sont brouillés, quand je les ai aperçus.

Ce Romuald ne me plaisait guère. Mais l'apercevoir, de loin, rire avec Angela, au bord du torrent, pendant que je m'évertuais...

J'ai quitté l'équipe, le chantier. Je me suis approché.

Je gardais ma hache à la main...

Après... Retour à la nature, retour aussi aux instincts les plus primitifs de l'homme, qui ne tolère pas que sa femme puisse appartenir à un autre...

Instinct naturel, en effet. Louable même, entériné par les civilisations les plus hautes, les philosophies les plus élevées.

Mais, sous ce soleil ardent, dans cette chaleur d'été énervante, l'homme, dynamisé par l'habitude reprise de l'effort, a le désir de montrer sa force...

Rien de plus banal que ce qui a suivi. Une scène stupide. La jalousie qui explose, en propos véhéments, quasi grossiers. Riposte. Intervention d'une femme injustement soupçonnée, qui se cabre, pleure, supplie, menace.

Deux hommes qui s'affrontent. La colère. Les yeux qui brillent, les poings qui se serrent.

Je me suis cru menacé, je le jure. Parce que Romuald, même innocent, avait mal pris la chose, et m'injurait. Et fonçait sur moi.

La hache qui se lève, s'abat...

Quand ? Comment ? Qui ?

Quand serai-je exécuté ? De quelle façon ? Quel sera le visage de ma mort ?

Ici, on ne compte pas les heures. Il n'y a ni jour ni nuit.

Pas un geôlier à qui demander : « Quel jour sommes-nous ? Quelle heure est-il ? »

Personne...

Pas même Angela. Surtout pas Angela.

Lors du procès, elle a déposé en ma faveur. Elle a eu la force de me crier son amour. Et son innocence.

Si j'ai pleuré, c'est pour lui demander pardon. Puis, nous avons été séparés à jamais. Elle n'a même pas obtenu la grâce de me revoir.

Je ne sais pourquoi, j'ai l'intuition que cela ne tardera plus. Il me semble qu'il y a mille siècles que je suis ici, dans mon alvéole de velours noir.

Je veux lire, mais les mots me fuient. Et les images-télé ne me captivent guère.

Que m'importe ce, monde, puisque je vais le quitter. Sans avoir revu Angela.

Mon cœur bondit soudain, pulsé par une émotion profonde.

Ma main...

Je n'ai plus de main droite.

Je ne la vois plus, et je me rends compte qu'elle a dû s'effacer depuis quelques secondes. Un peu plus même.

J'ai le réflexe de remuer mes doigts. Je ne les sens plus.

Je n'ai plus de doigts.

Et voici que, à son tour, ma main gauche s'efface, s'estompe, que je cesse de sentir cette partie de mon organisme.

Mon Dieu, mon Dieu..., Angela !

C'est l'heure.

Le supplice inconnu, voilà donc comment il se déroule. Un système inédit de désintégration nucléaire, sans doute, appliqué biologiquement, et qui annihile l'individu, petit à petit.

Aucune souffrance, sans doute. Du moins, physique.

Parce que, mentalement...

Je me moque de mourir. Mais je pense à ce malheureux que j'ai tué, à cause d'une conversation sans importance. Je le revois, étendu, le crâne ouvert. Le sang qui coule, vermeil, éclatant sous le soleil de feu.

Angela... Mon amour... L'éternité va nous séparer. Voilà pourquoi j'ai horreur de mourir loin de toi.

Et coupable, si coupable envers toi.

Les manches de ma tenue de prisonnier retombent, flasques. Je m'aperçois avec horreur, que je n'ai plus, que je ne dois plus avoir de bras.

Je veux me lever, courir vers le miroir de la salle d'eau, qui me permet de me raser.

Mais je n'ai plus de pieds. Je n'ai plus de jambes. Le reste de mon corps... Il me semble que cela s'efface petit à petit.

C'est donc cela la mort. Je...

Alerte ! Le prisonnier s'évade !

Dans la prison centrale, une sonnerie résonne. Des lumières clignotent. Des hommes s'agitent, courent. Des ordres pleuvent, par les interphones.

Les deux geôliers, relevés toutes les trois heures, et qui ont pour tâche de surveiller le condamné à mort sans se relâcher une seconde, les deux hommes qui le voient, par télémiroir, sans qu'il puisse s'en

douter, assistent à ce spectacle hallucinant.

A l'heure fixée par la Justice, le condamné sera anesthésié avant d'être envoyé au centre de destruction atomique.

Mais cette heure n'a pas sonné. Cependant, le prisonnier semble en train de quitter, sinon ce monde, du moins sa cellule.

Il s'évade. Mais d'une façon inouïe, ignorée de la physique interplanétaire, cependant fort évoluée depuis que les divers mondes communiquent entre eux.

Les geôliers n'en croyaient pas leurs yeux. D'autres témoins, alertés, constatent eux aussi l'indicible chose.

Le prisonnier s'efface, lentement, en son enveloppe biologique. On voit mollir le vêtement réglementaire de la prison, comme si, petit à petit, l'organisme était réduit puis totalement annulé.

Quand les autorités pénètrent dans le cachot, il n'y a plus rien.

Sinon la tenue du prisonnier, vêtement et sous-vêtements, gisant au sol, en tas, abandonnés.

Et le directeur de la centrale, s'arrache les cheveux, hurlant :

— Mais on ne s'évade pas d'ici. On ne peut pas s'évader. Ce n'est pas possible. Mais c'est vrai.

CHAPITRE II

Non, je ne pense pas que ce soit cela, la mort.

Je ne sais pas ce qu'est le grand passage. Aucun homme, évidemment, ne le sait.

Ils s'en font tous, cependant, une idée plus ou moins vague...

Moi, j'ai l'impression, en dépit d'un état absolument stupéfiant, impossible à déterminer, que je suis encore vivant.

Dans des conditions étranges, dont le sens m'échappe.

Mon corps, lentement, reprend consistance. Je pèse déjà plus

qu'il y a un moment.

C'est invraisemblable. Il me semble que je me reconstitue.

Étais-je donc mort ? Sûrement pas. J'étais dans la cellule, j'attendais l'heure, la minute fatale du supplice inconnu...

Des visions rapides, mais assez nettes. L'impression de voyager à travers l'espace...

Pourtant, c'est autre chose. La translation spatiale, je l'ai connue comme presque tout le monde, à mon époque. J'ai effectué l'aller et le retour Terre-Mars, jusqu'à l'astroport de Syrtis Major. Mais c'était à bord d'un astronef.

J'entends la voix.

Une voix humaine. Avec des résonances. Ce qui prouve que quelqu'un parle.

Et aussi que je suis conditionné pour l'entendre. C'est-à-dire biologiquement.

Mon organisme fonctionne. Je suis homme. Je vis.

Je ne me rends pas très bien compte de l'endroit où je suis. Très vaguement, je crois pouvoir affirmer que je suis assis, bien installé.

Mais dans l'ombre la plus absolue.

Je vais tout de même pouvoir parler, un instant après.

On m'appelle. Je réponds. Presque machinalement. Passivement.

Je suis très faible et mon esprit amoindri épouse une docilité d'esclave, attitude qui n'a guère jamais été la mienne, mon caractère étant plutôt à l'opposé, ce qui m'a conduit à...

Mais le dialogue s'engage. Interrogatoire plutôt.

— Votre nom ?

On a dû déjà me parler, me poser d'autres questions. Mais j'étais trop las, ou encore trop lointain, pour répondre correctement.

Cette fois, je précise :

— Rod Armauri.

- Votre âge ?
- Vingt-huit ans.
- Né à...
- Paris-sur-Terre.
- Profession ?
- Chimiste stagiaire.
- Condamné à mort ?

J'hésite une seconde. Lorsqu'on décline son état civil, on est accoutumé à répondre aux premières questions.

Mais à celle-là...

Je finis par murmurer un « oui » assez faible.

La voix reprend

— Remerciez-moi. Je vous ai fait quitter votre cachot, peu de temps avant l'heure fixée pour l'exécution. Vous êtes vivant. Au sens naturel, biologique, qu'on attribue à ce terme. Du moins *vous allez le redevenir*.

Je ne comprends pas très bien. Je ne suis donc pas vraiment vivant ?

Étais-je provisoirement mort ? Ou dans quelque état intermédiaire ?

Voilà qui n'a aucun sens. Qu'est-ce que veut dire mon mystérieux interlocuteur ?

J'écarquille les yeux pour chercher à l'entrevoir, car il fait toujours aussi noir.

Dans ce simple mouvement, je reprends totalement conscience de ma personne charnelle. Je suis. Assis, comme je l'avais pressenti, et enveloppé, enfermé dans...

Je ne peux guère bouger. Pas du tout même. Si bien que j'en arrive rapidement à réaliser que je me retrouve à l'intérieur d'une sorte de prison très étroite, qui collé quasiment à ma peau.

Une armure ? Un scaphandre ? Quelque chose de similaire.

Il a raison, cet inconnu. Je redeviens vivant. Je me demande soudain si je n'ai pas été anesthésié, dans ma cellule, si je n'ai pas subi un semblant de supplice, si...

Les pensées se succèdent à toute vitesse dans mon cerveau que, sans aucun doute, le sang recommence à irriguer normalement.

C'est ainsi que je réalise que ma nouvelle prison (Qu'est-ce donc d'autre ?) m'enserme totalement et que j'ai perdu ma tenue de prisonnier, que je suis parfaitement nu dans ce... Comment le définir ?

— Vous sentez-vous mieux ?

— Je suis bien. Mais je suis enfermé. Et aveugle.

Soudain, ma voix a dû indiquer le haut degré (de mon désarroi. Parce que, pour la première fois, j'ai peur, en constatant cette cécité anormale.

— Ne vous inquiétez pas... Encore un très court instant... Et je vais ouvrir le casque... Vous verrez très naturellement. Mes contrôles attestent que vous avez parfaitement supporté l'expérience. Vous êtes intact, indemne.

— L'expérience... Quelle expérience ? Cette fois, pas de réponse.

Une expérience ? Je crois comprendre.

En tant que condamné à mort, j'ai servi de cobaye, Dieu sait pour quelle tentative des Scientifiques qui mènent le monde.

Mais non. La voix inconnue a parlé d'évasion. Alors ?

Entre-temps, je reviens sur le mot « casque », que je lui ai entendu prononcer. Oui, c'est vrai, ma tête est tout entière enfermée (dans un casque. Ou une sorte de boîte qui l'enveloppe totalement, comme ce vêtement rigide enserre rigoureusement mon torse et mes membres, me maintenant en position assise.

Donc, je vis, c'est certain. On ne m'a pas exécuté et, si j'en crois ces propos ahurissants, je me suis évadé. Si j'osais utiliser un langage aussi barbare, je dirais : on m'a « évadé ». Car je n'y suis pour rien.

— Fermez les yeux...

J'obéis machinalement à cette injonction, encore que, mon tempérament original reprenant le dessus, je commence à en avoir

assez, de cette conversation dans le noir, où je suis soumis à l'interlocuteur.

— Ne les rouvrez que quand vous aurez compté jusqu'à cinquante... Cela pour vous éviter d'avoir les pupilles blessées par le retour de la clarté.

Le casque s'est ouvert, ou a été enlevé, je m'en rends très bien compte. De la lumière autour de moi. Du bruit. Des crépitements d'étincelles, des ronrons de machines.

Une présence humaine, c'est incontestable.

La tête dégagée, émergeant du corps toujours captif, comme une statue assise.

... Quarante-huit, quarante-neuf, cinquante !

Mes paupières cillent un peu, mais je vois que je suis dans un lieu assez bizarre. Un caveau, ou un souterrain, sans doute. Des piliers qui doivent dater du Moyen Age, il y a sept ou huit siècles. Solides, d'ailleurs. Et barbouillés d'une de ces peintures blanches, légèrement phosphorescentes qui interdisent l'effritement, font reculer le cancer de la pierre, et solidifient les ruines du passé tout en empêchant les ravages de l'humidité.

Seulement, ce lieu historique a été converti en champ d'expérience. Un peu anarchiquement, d'ailleurs. Les générateurs, les dynamos, les tableaux s'y mêlent dans un désordre parfait. Des fils, des tubes, des bobines et des alambics, des éprouvettes et des ampoules, tout cela danse autour de moi. une vraie sarabande, dans un ruissellement de lumières variées.

Un seul humain se tient devant moi. C'est lui, sans doute, qui m'a parlé jusqu'à présent.

Petit homme gras, frisant la quarantaine, revêtu d'une blouse banale, il me montre, sous un crâne chauve, une figure lunaire, ne reflétant guère l'intelligence aiguë de ceux qu'on imagine dans un pareil décor.

Mais ses gros yeux bleus, un peu vagues, sont parfois traversés de lueurs inquiétantes, encore qu'un sourire béat flotte perpétuellement sur sa bouche assez laide. Comme le reste.

Il me fait un geste, de sa main courte et grasse, une main de mauvais moine.

Geste de bienvenue, sans doute.

Je me retrouve moi-même

— Je voudrais bien vous saluer, monsieur. Mais, dans cet attirail...

Il sourit. Il sourit toujours, c'est exaspérant.

— Monsieur Rod Armauri, un peu de patience. Il serait dangereux de vous libérer trop tôt. Je crois tout de même que vous ne risquez plus rien.

Il va chercher quelque chose, un vêtement, me semble-t-il.

Moi, j'ai constaté que j'occupe le centre du labo. Sur un socle, il y a des appareils bizarres, compliqués, au sens incompréhensible, bien que je sois familiarisé quelque peu avec la physique, sœur de la science qui me passionne.

Au centre du susdit appareil, une sorte de robot figé, assis. Un gros scaphandre fait d'une matière gris-brun, matière que je suis incapable de nommer.

Ce robot affecte grossièrement la forme d'un humain.

Et moi, je suis prisonnier de cette grotesque idole. Seule, ma tête dépasse.

J'aperçois, d'ailleurs, le casque, un globe fait du même matériau mystérieux, que l'homme gras vient de poser sur une étagère de cristal.

Il revient, avec l'étoffe sur le bras et, au passage, il manipule les commandes d'un tableau de marbre.

J'entends un léger vrombissement, je ressens moi-même, par tout mon corps des vibrations.

Le robot paraît s'ouvrir en deux, comme une boîte. Je suis libre.

Le petit homme replet s'avance et, obligeamment, me tend une robe de chambre en velours grenat, qu'il déploie à mon intention.

Je me suis levé, un peu engourdi, il faut l'avouer. Mais, dans la tenue de nature qui est la mienne, pas question de faire des manières. Il ne me reste qu'à enfiler la robe de chambre, ce que je fais, bafouillant un vague merci machinal.

Il est reparti, toujours sans se presser, avec des gestes lents un peu énervants. Il apporte, à son retour, des babouches et il a un geste pour se baisser, pour me les placer aux pieds.

Cette fois, je proteste

— Merci... Je vais les mettre moi-même !

La main courte et peu appétissante montre un siège. Je m'y assieds, de plus en plus éberlué.

Je regarde autour de moi, admirant, appréciant l'installation dans ce cadre si peu fait pour elle. Surtout, je regarde la statue-robot dont je sors.

J'étais là-dedans.

Après avoir perdu conscience dans ma prison, à l'heure, ou presque, de mon exécution, voilà ce que je réalise. Car pour le reste...

Mon hôte bizarre sort ce que je n'attendais pas. Un flacon et deux verres. Et il vient s'asseoir près de moi, remplit les verres, en pousse un vers moi :

— A votre évasion, Rod Armauri.

Je bafouille quelque chose comme « chool » ou « cheerio » ou « santé », ou « prosit », ou je ne sais quoi...

Il va boire, s'interrompt, lève de nouveau son verre :

— A la mémoire du professeur Amfis-Bey...

— Le professeur ?...

— Vous ne le connaissiez pas. Un savant d'origine égypto-terrienne. C'est grâce à lui, à ses travaux, à son installation, Rod Armauri, que j'ai pu, moi, Wolf Stagg, son humble élève, vous arracher à la mort en vous transformant photoniquement, pour un temps très bref. Juste ce qu'il fallait pour vous désintégrer dans votre cellule de condamné, vous amener ici, et vous y reconstituer en poursuivant le processus indiqué par Amfis-Bey.

Il parut réciter, toujours avec son sourire énervant :

— ... L'atome..., la cellule..., retour à l'atome libre..., à l'électron... L'électron engendre aussi le photon... La lumière... Le photon possède donc des électrons... Il fallait trouver le rapport avec

les ultra-rapides, les mésons pi... Je l'ai trouvé, moi, Amfis-Bey... Tu poursuivras mon œuvre, cher Stagg... Le méson sert de support..., puis le processus recommence, à l'envers. On remonte vers la cellule. Et que faut-il, pour fabriquer un homme ? Des cellules... N'est-ce pas que c'est simple ?

Si j'osais, je dirais même que c'est simpliste. Aucun physicien n'accepterait une telle théorie, un embryon de théorie.

Il n'en est pas moins vrai que, simpliste ou non, le procédé semble avoir réussi.

— Monsieur Wolf Stagg... Expliquez-moi...

— Buons. Ce vieux whisky n'est-il pas excellent ? C'est, en fait, celui qu'on extrait des zannies des vallées des planètes du Centaure...

Un alcool exceptionnel, en effet. Il réchauffe mon cœur et je me sens tout à fait redevenir humain.

— Je voudrais savoir... D'abord : où sommes-nous ?

Le sourire s'accentue :

— Faites appel à vos souvenirs...

— Mes souvenirs ?... Mais je ne suis jamais venu, ici ?

— Certes pas. Mais rappelez-vous..., votre voyage..., votre arrivée...

— Mon voyage ?

J'ai sursauté, comme si ce simple mot éveillait en moi des souvenirs, encore très proches, mais dont l'intérêt est des plus vifs.

Wolf Stagg insiste, de sa voix douceuse, molle, comme toute sa personne qui donne une désagréable impression d'inconsistance (impression que je commence, d'ailleurs, à croire purement superficielle).

— Oui..., votre voyage... Voyons..., souvenez-vous... Vous étiez dans votre cachot, à la Centrale. Vous attendiez le moment fatal. Vous avez constaté tout à coup, qu'une partie de votre corps se désintégrait sous vos yeux...

— Oui, oui, c'est vrai. Ma main..., mes mains... Et puis...

— Et puis, votre corps, totalement, s'est désintégré, effacé. Vous n'étiez plus dans la cellule. Mais vous aviez encore une certaine forme de lucidité. Quand vous êtes arrivé ici, vous avez repris conscience, biologiquement conscience. Vous entendiez avec des oreilles de chair et vous avez recommencé à voir avec vos yeux normaux, à partir du moment où j'ai enlevé le casque de mon récepteur (cette statue qui ressemble à un robot et à l'intérieur de laquelle vous vous êtes reconstitué cellulièrement)... Mais, entre-temps..., c'est un peu comme si vous aviez dormi et même maintenant, faites effort, rappelez-vous...

Le diable m'emporte. Wolf Stagg a raison.

Est-ce le whisky centauren qui m'influence ? Ou la voix traînante, singulièrement incisive sans en avoir l'air, qui est celle de mon bizarre interlocuteur ? J'enchaîne :

— J'ai voyagé, oui, en effet. Comme dans un songe, c'est encore vrai !

— Mais on peut se ressouvenir d'un songe.

— J'avais l'impression..., de voler..., de passer à travers les airs. Je voyais le paysage..., en survol..., très brièvement...

— Certains rêves sont très brefs. Et, d'autre part, vous étiez en translation lumineuse. Donc, passant dans l'espace, un peu au-dessus du sol, il est normal que vous ayez gardé une telle impression. Qu'avez-vous vu ?

Je..., je volais vers..., l'Orient. L'Europe Centrale.

— C'est bien cela.

— Depuis la prison... J'ai dû survoler les Alpes..., un grand lac, le Léman, sans doute..., des montagnes encore..., un grand fleuve...

— Le Danube, murmure Wolf Stagg.

— Toujours des montagnes... Ce doit être l'Autriche...

— Frontière roumano-bulgare... Racontez votre arrivée...

— Un mont..., une forêt..., des ruines..., un château...

— Vous avez survolé ce château ! Pittoresque, n'est-ce pas ? Il y a des années, avant que le professeur Amfis-Bey y établisse son

laboratoire, des cinéastes sont venus y tourner un grand film pour cosmo-ciné. Une production interplanétaire. Une histoire d'épouvante... Un Dracula ou un Frankenstein de plus... Le professeur les a fait payer très cher... Non par esprit de lucre, mais parce qu'il avait besoin d'argent pour établir son laboratoire, mener à, bien ses travaux...

La vilaine main grasse décrit un geste lent, qui semble embrasser l'ensemble des instruments de physique

— C'est ainsi que vous avez pu vous évader, Rod Armauri. Ayez une pensée de reconnaissance pour la mémoire de ce grand savant. Grâce à lui, la mort attendra en ce qui vous concerne, le supplice n'aura jamais lieu...

Je dois garder un visage fermé, ne pas sembler apprécier.

Wolf Stagg n'émet aucune parole d'aigreur. Cet individu ne doit jamais se mettre en colère, mais il n'en est sans doute pas moins redoutable.

— Je vois..., dans un sens, vous êtes mécontent. Mécontent parce que décontenancé. Vous vous étiez préparé à la mort. Vous acceptiez passivement votre sort. Le remords, n'est-ce pas ? Cela vous paraissait juste de périr ainsi. Or, vous voilà vivant, évadé dans des conditions encore inédites depuis le début du monde. Alors, naturellement, vous regrettez presque de ne pas avoir fait le grand saut... Ingrat !...

— Je ne regrette rien. Je suis heureux de vivre.

Wolf Stagg me sonde de son regard pâle, vague comme tout ce qui émane de lui.

Je ne dis plus rien. Je ne veux pas qu'il sache la vérité sur ce que je pense, sur ce que j'éprouve.

Pudeur ? Prudence plutôt.

Un instinct secret m'avertit de me méfier, de lui laisser pénétrer mon intimité le moins possible, encore qu'il en sache long sur mon compte.

Mais je ne veux pas, je ne veux pas qu'il sache que, si je suis si heureux de vivre quand même, c'est à cause d'Angela.

Mon amour !... J'allais être séparé de toi à jamais. Or, je vis, et

c'est l'essentiel.

Je te reverrai.

Mais cela, Wolf Stagg n'a pas besoin de le savoir. Il s'en doute peut-être, ne devant pas ignorer que le meurtre de Romuald, c'est à cause de ma sottise et injuste jalousie à l'égard d'Angela que je l'ai commis.

Notre discussion pourrait se poursuivre, car j'ai encore certainement beaucoup de choses à apprendre. Je suis bien sûr que ce n'est pas gratuitement, et par simple bonté d'âme, que le disciple du professeur Amfis-Bey m'a arraché au supplice.

Je le vois, soudain, troublé et ses gros yeux expriment un certain désarroi, tandis que le sourire tourne au rictus.

Je vois, moi aussi, le rayon lumineux qui traverse le laboratoire.

Or, il n'émane d'aucun des instruments, d'aucune lampe, d'aucun tube de néon magnétisé.

Il semble jaillir directement du mur, de la pierre, comme si la source de clarté était placée à l'extérieur du caveau-labo, comme si cette paroi d'un château millénaire était transparente, tel un cristal.

Wolf Stagg me bouscule presque, aussi fortement que sa nature le lui permet.

— Venez !... Vite !... Ils nous attaquent...

Ahuri, je demande :

— Mais qui ?

Et j'obtiens cette réponse stupéfiante

— Les pirates... Les pirates de la lumière...

CHAPITRE III

Wolf Stagg n'a jamais l'air de se hâter, d'agir promptement.

Et cependant, tant ses moindres gestes sont mesurés, tant ses

réflexes paraissent parfaitement conditionnés, il a contré tout de suite l'incroyable attaque.

Cela a été très rapide. Le noir absolu est fait dans le laboratoire. Je n'y vois goutte. Toute source de lumière artificielle a été stoppée et il m'a jeté :

— Couchez-vous... Dissimulez-vous... Il faut éviter le rayon à tout prix.

Je ne comprends guère ce qui arrive, mais j'ai obéi, à toutes fins utiles, moins par confiance en Wolf Stagg que parce que j'ai bien deviné qu'il ne s'agissait pas d'un péril imaginaire.

Me voilà donc à quatre pattes, parmi les appareils bizarres de l'installation établie par feu le professeur Amfis-Bey. Je ne les vois plus, mais je les pressens, près de moi, dans l'ombre, comme des monstres tapis.

J'entends la respiration courte de Wolf Stagg. L'homme gras rampe de son côté et manipule, dans l'ombre, des objets qui résonnent drôlement, émettant des vibrations dont l'origine sont le métal, le verre... Et je ne sais trop quoi.

J'ai noté, d'ailleurs, que le rayon inconnu a disparu. Mais il est vraisemblable qu'il ne s'agit pas d'un essai isolé. Cela va recommencer.

C'est d'ailleurs l'avis de Stagg qui m'enjoint de ne pas bouger, à partir du moment où il a pu situer l'endroit où je me tenais blotti.

— Ils vont revenir... Mais, cette fois, je suis prêt à leur répondre... Ils auront une belle surprise...

Hautement intrigué, j'interroge :

— Une nouvelle attaque ?... « Ils » ont donc l'habitude de...

— D'envoyer un coup de sonde. Puis, ils lancent leur lumière d'assaut. Là, j'ai été surpris. Je m'occupais de vous, rien que de vous. Ils ont dû en profiter. Mais un coup de sonde leur est toujours nécessaire avant de charger pour de bon. J'ai eu le temps de me préparer...

Il rit, curieux rire désagréable.

De nouveau, il me fait des recommandations :

— Je vous préviens... Ils doivent savoir. Je pense que c'est

vous qu'ils visent, cette fois. Ils ont dû détecter votre évasion et votre arrivée jusqu'ici...

Je demande, agacé de tant de mystères :

— Mais qui sont-ils, ces gens ?... « Ils ? » D'où viennent-ils ? D'où attaquent-ils ? La réponse me laisse pantois.

— Du Cygne.

Je n'y comprends rien et je répète :

— Du Cygne ? Quel Cygne ?

— Attention !...

Le rayon vient de reparaître, très net, cette fois, puisque le caveau-laboratoire est plongé dans les ténèbres absolues.

Nous le voyons, issant directement du mur, mais évidemment, venant d'ailleurs. Très mince, évoquant le fil du laser, tourne lentement et sa portée a été calculée de telle façon que l'extrémité du pinceau lumineux ne touche pas la paroi opposée, ce qui permet de situer plus ou moins son angle d'origine.

Ce que me chuchote Wolf Stagg, qui tripote des choses inconnues dans l'ombre.

— Oui..., mes contrôles sont exacts. J'attendais une nouvelle attaque pour vérifier leurs coordonnées. C'est bien le Cygne.

Je hurle, soudain :

— La constellation du Cygne ? Ils viennent de là-bas ?

— Mais oui. De l'autre bout de la galaxie. Ou presque. Des pirates, je vous dis. De ces gens que nous ne pouvons encore toucher que luminiquement. Et qui nous assaillent de la même façon. Ils ont été repérés pour la première fois par de grands radars stellaires. Il y a eu des communications. Puis, un langage a été établi. Enfin, Amfis-Bey et moi-même ont pu comprendre qu'ils s'intéressaient à nos travaux... La solution, pour eux...

— Quelle solution ?

— Non seulement communiquer d'un monde en l'autre, mais encore pouvoir transmuter l'humain et l'expédier si j'ose dire subluminiquement.

Je suffoque, pensant comprendre :

— Autrement dit : changer un homme en photons. Des photons qui, au lieu d'aller à la vitesse de la lumière, ce qui demanderait encore des siècles pour les univers lointains...

— Y parviendrait spontanément, à la vitesse-pensée. Hé ! oui, cher Rod Armauri. Vous avez saisi...

Je reste muet. Un monde d'idées m'assaille.

Et des horizons fantastiques se présentent à moi. Alors, mon évasion, mon transfert de la Centrale, de la cellule de mort, jusqu'ici, ce serait dans le but de...

— Couchez-vous !... Evitez-le !... A tout prix...

Le rayon, qui errait lentement à travers le labo, s'est mis soudain en marche à plus grande vitesse. Il balaie l'étendue du caveau et semble vraiment chercher quelque chose..., ou quelqu'un.

Je cours sur le sol, et je sens, dans l'ombre, Wolf Stagg qui fait comme moi.

Nous nous heurtons, nous nous plaquons au sol. Cela me semble parfaitement grotesque.

Mais ai-je le choix ? De quoi sont capables, ces gens qui, si mon hôte ne se moque pas de moi, agissent ainsi depuis un nombre impressionnant d'années de lumière.

Haletants, à croupetons sur le sol bétonné froid, nous suivons d'un œil angoissé le mouvement de ce fil lumineux dont le contact est sans doute gros de conséquences.

Il faut, à plusieurs reprises, s'aplatir, changer vivement de situation, bondir, courir, non sans se prendre les pieds dans des fils ou renverser des sièges, éviter des objets qu'on devine plus qu'on ne les voit, faire tinter les matériaux variés qui constituent tous les instruments accumulés ici.

Une course folle et extravagante, dans le noir, le noir total, car le rayon ne diffuse aucune lumière. Il se contente de strier le domaine d'ombre où nous sommes plongés de son trait de feu très blanc, insoutenable à la fixité du regard.

Dix fois, je le sens sur moi, dix fois, mon cœur s'arrête. Mais je

suis vif et solide, rompu à plus d'un sport et je réussis à l'éviter.

Je constate que Wolf Stagg doit avoir raison.

C'est moi qui suis visé. Lui, ce n'est qu'accidentellement que le rayon glisse vers lui.

Je demande encore, la voix coupée d'émotion et aussi de fatigue, car tout cela m'épuise :

— Ils ont donc réussi l'envoi spontané de la lumière depuis le Cygne jusqu'à la Terre ?

— Oui. Presque simultanément avec Amfis-Bey. Ce qui a permis des communications rapides. Un dialogue quasi immédiat. Autrement, à l'allure d'un rayon normal, il se serait écoulé quelques siècles entre une demande et une réponse.

— Et maintenant ?

— Amfis-Bey a eu l'imprudence de leur parler de ses travaux. Il a réussi, lui, le grand transfert. Celui de l'homme. Et depuis, c'est la lutte. Ils lui ont demandé son secret et, comme il a prétendu le conserver pour lui, ils ont menacé, puis attaqué.

— Peuvent-ils provoquer des dégâts ?

— Minimales à ce jour. Du moins sur le matériel. Mais..., prenez garde !

Le rayon, brusquement, évoluait de façon foudroyante et, cette fois encore, je ne l'évite que de justesse.

Wolf Stagg palpe toujours des commandes. Il doit connaître si bien le laboratoire qu'il n'a même pas besoin d'y voir clair.

— Voilà. Je suis prêt à la riposte...

— Que comptez-vous faire ?

— Ils vont encore chercher à vous joindre... A ce moment, je vais provoquer un court-circuit photonique.

— Ce rayon est donc si dangereux ?

— Pour l'être vivant, oui. A plusieurs reprises, j'ai amené ici des animaux, un chien, un chat, des oiseaux, des cobayes.

— Ils les ont tués ?

— Mais non. Pas même blessés. Enlevés, simplement. Et puis ils me les ont réexpédiés.

— Etes-vous sûr que ces malheureux cobayes soient allés jusqu'au monde du Cygne ?

— Les pirates me l'ont affirmé, par le code que nous utilisons. Je les crois, d'ailleurs. Mais (il rit encore) ces pauvres bêtes ne pouvaient évidemment m'apporter de témoignage sur un tel voyage... Dommage... Tandis qu'un homme...

Il y a un silence et, de nouveau, je suis submergé de pensées.

Aller jusqu'à la constellation du Cygne, un de ces mondes réputés inaccessibles, même par subespace. Et en revenir, à la vitesse-pensée. Connaître l'inconnaissable...

— Ils sont forts, reprend Wolf Stagg. Mais j'ai mis au point...

Il se tait et, moi, je sens encore l'émotion m'étreindre.

Le rayon, immobile depuis un instant, bouge de nouveau.

Je recommence ma course folle, à quatre pattes, dans les ténèbres du caveau-laboratoire, comme une malheureuse bête traquée.

Je ruisselle de sueur. Je brûle et le contact de ce sol glacial m'est horriblement désagréable.

D'autant que je suis astreint à prendre des positions variées, capricieuses, bizarres, à exécuter des bonds, des arabesques, des crochets, pour éviter le rayon maudit.

Cela devient hallucinant. Il me semble que ce fil de lumière crue me pénètre le crâne, se vrillant au fond de mes prunelles.

J'ai mal... J'ai peur...

J'étais si calme, dans ma cellule, attendant la mort et rêvant à Angela.

J'avais accepté le châtement : être séparé d'elle à cause du crime que j'ai commis sur la personne de ce pauvre Romuald, coupable tout au plus d'un brin de cour à la femme que j'aime.

Et je vis. Je revis. Dans des conditions folles. Et voilà que c'est

pour jouer le rôle du taureau dans l'arène.

Je hurle :

— J'en ai assez... Je veux foutre le camp d'ici... Stagg... Il faut sortir. N'est-ce pas possible ? Je ne veux pas que ces gens-là me...

— Restez tranquille, Armauri. Ne bougez plus.

Je m'arrête un instant. J'ai obéi instinctivement.

Je halète. J'ai peur. J'ai chaud. J'ai froid. Mes genoux, mes coudes, mes paumes, sont en sang. Il me semble aussi que je me suis fait très mal au nez en me cognant je ne sais contre quel générateur électromagnétique.

La voix lente et molle s'élève, dans l'ombre :

— Alors, ne cherchez plus à vous évader. Restez en place. Cela va me rendre grand service.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

Ai-je mal entendu ? Devient-il fou ? D'ailleurs, ce type-là est un dément, je devrais m'en rendre compte.

A moins que je ne sois devenu fou moi-même dans ma cellule en attendant la mort en disant un dernier adieu à Angela, et que tout cela soit le fruit de mon imagination déréglée.

Mais non. Les sensations de ma chair meurtrie et saignante contre le sol dur et froid, c'est du réel, cela. La sueur qui coule sur tout mon corps n'est pas une illusion.

Wolf Stagg daigne expliquer :

— Ne bougez plus. Le rayon va fondre sur vous, dès qu'ils vous auront repéré.

— Et alors je..., je serai...

— Non. Je suis maintenant en mesure de les contrer. C'est au point.

Qu'est-ce qui est au point ? Quelle parade a-t-il inventée contre une semblable agression, venue de si loin ?

Le fil éblouissant tourne soudain, change d'azimut, pique vers

moi, tel un javelot de feu électrique.

C'est si brusque que je hurle d'épouvante et que je n'ai pas le temps de m'enfuir.

Mais le fil venu des étoiles mystérieuses ne m'atteint pas.

Un disque de lumière naît soudain dans le labo. Une flaque de clarté, une sorte de soucoupe lumineuse, qui doit tourner à une vitesse incroyable.

Cela s'interpose entre la pointe du rayon et ma personne et le rayon paraît s'y écraser.

Exactement comme la flèche qui, au lieu de toucher le but, de percer la proie, s'aplatit sur un bouclier et s'époinTE.

C'est ce qui arrive, et je suis protégé par ce rempart fantastique..

Pendant un instant, au-dessus de ma tête, c'est un duel extraordinaire qui se déroule.

Le fil menaçant augmente visiblement d'intensité. Les êtres du Cygne accélèrent, poussent la puissance.

Mais le bouclier de Wolf Stagg est le plus fort.

Il a bloqué l'action de nos ennemis mystérieux, les pirates de la lumière, comme il les a si bien appelés.

Mieux que cela, la soucoupe de clarté paraît flamber tant son intensité augmente, à son tour.

Maintenant, je suis à genoux et je regarde cela.

Il fait toujours aussi noir et je ne distingue même pas Wolf Stagg.

Le javelot et le bouclier ont beau être luminescents, ils ne diffusent aucune clarté susceptible de sortir les objets ou les êtres de l'ombre normale.

Ils poursuivent la bataille insensée, dont je ne suis plus que le simple spectateur.

Au-dessus de moi, le rayon ne cherche plus à m'atteindre. On sent que, cette fois, ceux qui le manient, les forbans de l'univers lointain, ont la rage d'en finir avec cet obstacle inattendu et

probablement encore inédit.

J'entends ricaner doucement Wolf Stagg.

Cela s'élève, redescend, tourne, virevolte, remonte encore vers le plafond voûté du grand caveau.

Une flèche contre un bouclier.

Deux entités de feu sans chaleur radiante et sans lumière diffuse qui luttent à des milliards de kilomètres de distance.

Les duellistes ne pourraient normalement se rencontrer qu'après des siècles et des siècles, et cependant ils ont engagé, sinon le fer, du moins, la lumière.

Brusquement, Wolf Stagg émet une sorte de rauque grondement, exprimant une énergie que son comportement habituel ne laisse pas filtrer.

Il a dû donner le maximum. Le bouclier brille de telle façon que je ne peux plus le regarder.

Je vois mal, mais je vois le rayon qui paraît se briser, ondulant tout à coup, et gondolant grotesquement.

Il n'y a plus de rayon, plus de bouclier.

Tout a disparu dans une étincelle éclatante, en un fracas, fantastique tel qu'il m'a semblé que le château tout entier, ce château qui a servi de décor à une histoire de vampires en cosmociné, s'écroule sur moi.

Il n'en est rien et je me retrouve sur le dallage, sanglant, épuisé, grelottant de fatigue, de terreur, de stupéfaction.

Il me semble que je murmure, comme une prière, le nom chéri d'Angela.

Je sens, comme on sent le contact d'un reptile, la main grasse de mon hôte qui effleure ma nuque :

— Maintenant, cher Rod Armauri, le péril est conjuré. Les pirates de la lumière ont compris. Ils ne sont plus prêts à nous attaquer, ayant trouvé plus fort qu'eux. Mais vous allez vous reposer.

Il m'aide à me relever. Je suis à bout de forces. Son contact m'est horriblement désagréable, mais je ne sais guère où j'en suis.

Et j'entends encore qu'il susurre cette phrase singulière

— Vous avez besoin de vous reposer..., de prendre des forces... Avant le voyage.

CHAPITRE IV

Je me réveille. Après un sommeil lourd. Qui a duré... je ne sais.

Du moins, cette fois, ai-je dormi naturellement.

J'ai rêvé. Oui, il me semble. Une fois encore, le visage chéri d'Angela a traversé mes songes.

Au milieu d'une foule d'images folles, frénétiques, désordonnées.

Mais c'était le sommeil. J'étais très las. Wolf Stagg m'a conduit hors du labo à travers les couloirs du vieux château.

Je comprends les cosmocinéastes. L'idéal pour ce genre de film qui a toujours une clientèle, tant il est vrai que les hommes, quand ils n'ont pas de sujets d'angoisse, s'en fabriquent sur le mode artistique.

Il est vrai que ce n'est peut-être que pour oublier leurs soucis les plus réels.

S'ils passaient par où je passe, ils n'auraient pas besoin de livres ou de films...

Angela... Quand te reverrai-je ?

Parce que, évidemment, depuis ma pseudo-mort, depuis cette résurrection inattendue, je ne pense plus qu'à elle.

Depuis l'audience du tribunal où elle est venue déposer, je sais qu'elle m'a pardonné mon crime.

Elle doit croire, en ce moment, que je suis déjà mort, exécuté. Ou tout au moins que cela doit avoir lieu incessamment.

Moi mort, Angela peut se considérer comme libre moralement. Voilà une pensée nouvelle pour moi, et qui me dévore. M'oublier ? Non, elle m'a aimé, elle m'aime encore, j'en suis sûr.

Il n'en est pas moins vrai que je suis un assassin et que j'ai été condamné à mort. Que, pour elle, je suis censé avoir été supplicié.

Si elle pensait à refaire sa vie ? Mais non, c'est trop tôt. Je ne doute pas de ses sentiments. A l'heure actuelle, elle est une veuve en puissance, une de ces fiancées qui n'ont pas connu l'hymen et qui pleurent celui qu'elles ont perdu.

Si elle rencontrait quelqu'un ? Un autre Romuald. Ou simplement un brave garçon qui se mette à l'aimer, à la comprendre, qui veuille lui faire oublier le cauchemar qu'elle a vécu, par ma faute.

Résultat de ces cogitations et problème numéro un : sortir d'ici.

Mais je suis, m'a dit Wolf Stagg, quelque part entre la Hongrie et la Roumanie. Dans les Karpathes. Ou plus exactement, si mes souvenirs sont géographiquement exacts, vers les Alpes de Transylvanie. Et quand je dis exactement... il y a des centaines de ces vieux châteaux en Europe Centrale.

Et Wolf Stagg ? Que manigance-t-il ?

A quoi puis-je bien lui servir, lui être utile ?...

Je ne lis guère d'humanité dans son regard. Il a donc un intérêt puissant à me garder ici, après m'avoir arraché à l'exécution capitale.

Je repense à ses dernières paroles, quand je me suis endormi, après la folle cavalcade à travers le laboratoire, où j'essayais d'échapper au rayon venu de la constellation du Cygne.

Il m'a parlé de voyage...

Je commence à me demander avec une certaine terreur de quel voyage il peut bien s'agir en la circonstance.

Mais où suis-je donc ?

Ah ! oui, la chambre. Je l'ai à peine entrevue hier soir... Mais était-ce bien hier au soir ? Je ne sais trop combien j'ai dormi. Et je ne vois aucun réveil, aucune montre.

Je regarde autour de moi.

Je suis couché dans un lit immense, à baldaquin, datant vraisemblablement de la Renaissance. En tout cas, on n'en fabrique plus depuis des siècles.

Une salle du château. Immense. Murs de pierre. Juste un tapis sur le sol aux dalles quelque peu vétustes. Il devait y avoir de la mousse aux murs, mais on les a soigneusement grattés, pour faire plus propre.

Une petite poterne me laisse entrevoir une salle d'eau, établie en une pièce d'angle, mais installée avec le dernier confort, ce qui ne contraste pas peu avec le décor.

Je me lève, après m'être étiré un peu. Je constate que j'ai dormi avec un pyjama que m'a obligeamment passé le nommé Wolf Stagg, sans doute.

A moins qu'il n'y ait quelqu'un d'autre dans le château, mais, je ne sais pourquoi, il me semble qu'il y est seul, avec les appareils construits par feu Amfis-Bey.

Un génie, cet Amfis-Bey. Si tout cela est vrai. Et cela doit être.

Mais, pieds nus, je cours à la fenêtre. Car il y a une fenêtre.

Une meurtrière plutôt. Haute et étroite. Je pousse la croisée, installée là je ne sais combien d'années après la construction du château.

Comme tout prisonnier (je me sens de nouveau captif) je veux voir ce qu'il y a au-dehors.

Des montagnes, ainsi que je m'y attendais. Sous un ciel bleu assez pâle, dans lequel roulent des nuages gris.

Des monts aigus, à l'aspect chaotique, fantastique presque. Et aucun village, aucune habitation n'apparaît, à perte de vue, dans ces vallées ni sur les contreforts. Quelques bois épais, des sapins, surtout.

Oui, les Karpathes, probablement.

Mais mon cœur se serre, par association d'idées. Bois de sapins, j'évoque le Jura, les ravins profonds, les torrents.

Angela et Romuald au bord du torrent. Et moi, venant, la hache à la main...

Non, non, cela, c'est le passé. C'est une autre existence. Je suis mort, bien mort, exécuté dans la prison centrale. J'ai subi le supplice inconnu. J'ai payé ma dette, j'ai expié la mort de Romuald.

Je voudrais me jeter à corps perdu dans une autre existence,

mais il y a Angela.

Je peux rompre avec le monde entier. Pas avec elle. Je l'aime.

J'aspire l'air pur qui passe sur les monts. Dieu que c'est beau et bon de vivre. Après la funèbre cellule tendue de velours noir où j'attendais l'heure de l'expiation, j'ai été précipité de façon insolite jusqu'au caveau-laboratoire où j'ai encore failli être kidnappé par les êtres du Cygne. Et me voilà.

Je me penche par la meurtrière. Bien étroite, mais heureusement je suis mince.

Je pense que le gros Wolf Stagg ne pourrait pas s'y glisser.

Moi, oui. Et j'inspecte le fantastique manoir. Imposant, dressé sur un monticule, avec des pentes abruptes. Mais ce décor ne me surprend guère.

Je l'ai déjà vu. Dans mon « rêve ». Enfin, durant le passage entre la cellule des condamnés à mort et mon arrivée ici. Je l'ai vu puisque j'ai pu le décrire sur la demande de Wolf Stagg. Je ne fais que le reconnaître.

Je m'aperçois que, dans cet état exceptionnel, j'ai dû percevoir une foule de choses. Omniprésent, du moins dans une certaine zone, j'ai enregistré subconsciemment une foule de détails. Ils me reviennent assez mal, mais, en cherchant bien...

Ainsi je sais, je sais nettement, qu'il y a une chambre du château, sans doute voisine de la mienne, où il y a un poste de radio, émetteur et récepteur, capable de duplex, non seulement avec la Terre, mais capable aussi de communications avec d'autres planètes.

Une idée me traverse... Essayer d'entrer en contact avec Angela.

Parce que, peut-être, on a diffusé la nouvelle de mon évasion. Dans mon désarroi, je n'avais pas pensé à cela. Dans ce cas, tout est changé et mes craintes concernant un revirement de sa part sont hors de saison.

Si Angela sait que je me suis évadé, inexplicablement, il faut bien le souligner, ne m'attend-elle pas ? N'est-elle pas suspendue à tous les micros, téléphones, interphones, télé, radio, pour espérer de mes nouvelles ?

Si elle m'aime encore... Mais je suis sûr que c'est oui.

Cependant, je n'ai d'autre vêtement que le pyjama. Je trouve, sur le bord du lit, la robe de chambre et, à terre, les babouches.

Cela suffira. En attendant, je me précipite dans la salle d'eau et me réconforte d'une douche violente. Tout est vraiment très bien installé.

Maintenant, je meurs de faim. La nature reprend le dessus. Et, petit à petit, mes idées s'éclaircissent.

La radio. Oui. Et si Wolf Stagg fait de l'opposition ?...

Je serre les poings et un sourire me vient. Je suis assez bien bâti et la boxe, le karaté, le judo mental même, venu des mondes lointains me sont familiers. Alors, le gros et gras et mou personnage ne m'interdira rien si aisément.

Pyjama, babouches, robe de chambre. La porte n'est d'ailleurs pas fermée. On me fait confiance. Ou bien on pense qu'il est impossible de s'enfuir d'ici. J'opte pour la seconde hypothèse.

Dans le couloir, me voilà nez à nez avec Wolf Stagg.

Il m'apporte, sur un plateau, un café fumant, avec des biscottes beurrées. Un toast à l'ancienne mode, que j'apprécie bien plus que les pilules vitaminées et les élixirs revigorants, si fades en dépit des progrès de nos labos, qui n'ont jamais pu retrouver la saveur originale de la nature.

Il s'informe si j'ai bien dormi et me demande ce que je fais dans le couloir :

Sans attendre la réponse, il reprend :

— Une inspection... Bien sûr... Avez-vous admiré le paysage ? Savez-vous que nous sommes à des lieues et des lieues de toute agglomération. Perdus dans les Karpathes... Tenez, j'ai pensé à vous amener aussi un flacon de cet excellent whisky...

Je le remercie, et, sur son invite, je retourne dans ma chambre. Je commence à déjeuner sur le bord du lit (il n'y a pas de table).

Wolf Stagg regarde par la fenêtre. Sans doute a-t-il donné des précisions pour que je comprenne. On ne s'évade pas d'ici. D'ailleurs, par la fenêtre, ce serait risqué. Mais par la porte, les couloirs... Il y a forcément une issue, même plusieurs...

Je pense à lui demander comment il est venu, comment il va et vient, car il ne passe évidemment pas sa vie entière au château.

Electrauto ? Hélicopter ? Ou quoi ?

De plus en plus persuadé qu'il est seul ici, gardant jalousement ses secrets scientifiques, je ne pense pas qu'il se promène à travers l'espace par le moyen utilisé à mon égard pour m'arracher à ma cellule.

Je finis mon café, je me verse du whisky centaurien. Il m'offre une cigarette et en prend une. Nous bavardons, de façon très vague, comme gênés d'aborder les sujets importants.

Tout à coup, je me sens décidé. Je me lève :

— Merci. Maintenant j'ai quelque chose d'urgent à faire.

Wolf Stagg paraît surpris mais garde son éternel sourire. Un sourire qui appelle la paire de claques.

— Vraiment ? Et quoi donc ? Vous êtes bien ici. Je viendrai vous chercher au moment opportun. Pour vous distraire, il y a la télé...

Il appuie sur un bouton et, sur le mur nu, une émission apparaît.

Mais, très décontracté, je riposte, pour lui faire comprendre que je ne suis pas décidé à me laisser faire.

— Je dois me rendre à la salle de radio.

— Mais..., vous êtes donc tellement au courant ?

— Il paraît.

Il est Surpris. Il ne s'attendait pas à cela. Ce qui me fait penser que, s'il m'a fait voyager sur le plan luminique, il ignore lui-même les sensations que cela procure, et surtout les immenses possibilités d'information, de découverte, que le sujet peut en tirer.

— Cher Rod Armauri, restez donc ici. Voyez, cette émission doit être très intéressante, et...

— Excusez-moi, Wolf Stagg.

Délibérément, je marche vers la porte. Je vois une mauvaise lueur dans ses yeux.

— Je vous en prie, n'oubliez pas que vous êtes mon hôte...

— Ouais. Et que je vous dois la vie. Dites-moi, Maître Stagg, me prenez-vous pour un imbécile ? Si vous m'avez sauvé de la mort, ce n'est pas pour mes beaux yeux. Mais parce que vous avez besoin d'un cobaye. Pour quelle folle tentative ? J'en ai déjà une vague idée. Et cela, figurez-vous, ne m'intéresse guère. Mais, pour l'instant, j'ai un projet important. Avertir quelqu'un, non seulement de ma vie, de mon salut, mais encore de ma présence ici.

— N'en faites rien. Je vous en prie.

Il avance vers moi, de toute la vitesse possible de ses petites jambes courtes.

— Fichez-moi la paix, Wolf Stagg.

— Non... Non... N'appellez pas... Personne ne doit savoir...

J'éclate de rire :

— ... Que je suis ici ? Mais, mon vieux, ça se sait déjà. Jusqu'à la constellation du Cygne, c'est tout dire. Alors, figurez-vous qu'il n'y a aucune raison pour que quelqu'un, sur notre planète Terre, ne soit pas également un petit peu au courant...

Il a peur de moi, j'en suis certain. Il doit penser que, malgré tout, j'ai tué un homme et que je suis un danger public.

Mais comme je me prépare à quitter la pièce, il tente de m'interdire le passage.

— Rod Armauri... Restez ici... Ecoutez... Obéissez-moi, et je vous donnerai tout ce que vous souhaitez... Je suis riche... Les trésors d'Amfis-Bey...

— Au diable... Vous obéir ? Recevoir des trésors ? A quoi me serviraient-ils quand vous m'aurez expédié dans les étoiles du bout du monde ? Hein ? Parce que c'est ça, votre projet. Après les animaux-cobayes, l'homme. L'homme qui ira discuter, de votre part, avec les êtres inconnus qui hantent les confins de l'univers... Très peu pour moi...

La folie passe dans ses yeux. Il n'avait pas prévu cette révolte, pensant que, après m'avoir arraché à l'exécution, il allait me trouver débordant de gratitude et soumis comme un esclave.

Il a un geste malheureux et je me paie le plaisir dont j'ai envie depuis le moment où je me suis retrouvé réintégré dans la statue-robot.

Pan ! En pleine figure.

Mon poing heurte quelque chose de flasque, son anatomie désagréable.

Il s'effondre, comme un poussah renversé.

Moi, je suis déjà dans les couloirs. Je cours, dans cette solitude millénaire, ce nid d'aigles et de hiboux, de corbeaux et de reptiles.

Il est immense, le château et je vois bien que seule une aile a été aménagée.

Le poste-radio. Oui, je le sens en moi. Des images viennent en foule, se bousculent, s'effacent. Je cours après, je classe mes pensées. Je m'y retrouve.

Voilà, c'était bien là.

Après, je chercherai où il y a un véhicule, terrestre ou aérien. Ou, pourquoi pas ? Interplanétaire.

Des gars comme Amfis-Bey et Wolf Stagg ont dû penser à tout.

Le poste. Tout est prêt pour les duplex. Merveilleux. Formidable : Je vais tenter de joindre Angela.

Parce que c'est possible. Je règle un cadran spécial. Terre. Europe. France. Paris- sur - Terre. Super - quartier Belleville. Parc 803. Building II. Studio 17-A.

Mon Dieu, pourvu qu'elle soit chez elle... Les communications personnelles sont aisées maintenant, même à, grande distance. Les relais ne sont indispensables que pour appeler la Lune ou Mars, ou un autre monde du système solaire. Mais, sur la planète, en direct, c'est possible.

Le réglage est long et délicat. Mais j'y arrive.

— Allô ?... Allô ?...

Quelle émotion sera la sienne... Mais elle connaît peut-être mon évasion ?... J'ai peur de lui faire peur... Mais il le faut...

CHAPITRE V

Il est immense, ce vieux manoir fortifié. J'erre à travers les corridors qui n'en finissent pas, les piliers à demi écroulés, les salles voûtées encore impressionnantes, en dépit des ravages du temps.

Cà et là, le ciel apparaît à travers les ogives brisées, les architraves défoncées...

Mon étrange souvenir, qui a embrassé tout le château, me guide.

Je sais qu'il y a un engin. Mais je le situe mal. Peut-être un compromis entre l'appareil terrestre et l'appareil volant. Mais en tout cas le moyen de transport qu'utilise Wolf Stagg.

J'ai quelque peu tâtonné pour trouver la salle de radio. Je tâtonne plus encore pour atteindre le lieu où est logé l'appareil véhiculaire.

Certes, dans mon curieux voyage mental, j'ai vu bien des choses. Je devrais y voir plus clair dans ma pensée. En fait, je suis terriblement distrait.

Je suis heureux.

Tandis que, là-haut, dans ce qui fut ma chambre, Stagg se relève et se frotte le menton en grimaçant, du moins, je le suppose, j'ai réussi le contact avec Angela.

Ah ! son ébahissement, l'espèce d'épouvante qui s'en est mêlée. Légitime émotion...

Mon amour !... Mon amour !... Je suis vivant...

Notre dialogue a été rapide. Mais décisif. Angela sait à peu près où je me trouve. Que je me suis évadé dans des circonstances folles. Qu'un péril fantastique me menace.

Que je l'aime. Que je ne pense qu'à elle.

Et, moi, je sais maintenant qu'elle ne m'a pas oublié, qu'elle a connu des heures atroces, attendant la nouvelle de l'exécution dont

j'aurais fait les frais.

Mais je vis. J'espère. Et elle m'attend. Elle m'aime encore, malgré tout...

Pour la rejoindre, sortir de ce guêpier, il me faut atteindre, dans ce dédale de vieilles pierres, la salle où Stagg dissimule son engin.

Soudain, j'entends sa voix, résonnant à travers les salles vides, cette partie demeurant totalement inhabitée.

— Ar... mau... ri !... Re... ve... nez !...

Il est prêt à, tout pour que je me soumette à ces manigances. Il a réussi à m'arracher au supplice et veut, ni plus ni moins, m'envoyer du côté de 61 Cygne. Il m'a cru tellement à sa merci, après m'avoir sauvé la vie...

Mon vieux Stagg, il faudra chercher un autre messenger...

Mais je l'entends, il court, sur ses courtes pattes, dans les vestibules vétustes, les chambres abandonnées, il dégringole les escaliers séculaires, il est, comme moi, hors du donjon aménagé et dans la partie déserte du château.

Si je me retrouve face à lui, gare...

Mais non, je ne veux pas. Je l'ai frappé, soit. Cela suffit.

Car un frisson d'horreur m'envahit soudain. Je pense à ce qui arriverait, à ce qui pourrait m'arriver si, exaspéré, je cognais trop fort.

Romuald...

Non, Dieu juste, épargnez-moi ce nouveau remords ! Que cela ne recommence pas... Si tous ceux qui font le mal savaient de quelle façon on l'expie, ce que c'est que le remords...

Pensée atroce qui chasse jusqu'à l'image chérie d'Angela, qui dissipe l'euphorie de notre duplex.

Alors, pour ne pas revoir Stagg, je m'enfuis. Je cours un peu au jugé dans le labyrinthe des vieux seigneurs magyars. Je le sens sur mes talons et je me jette au hasard dans une ouverture, une porte.

Bon, me voilà dans une salle circulaire, l'intérieur d'une des tours.

Aucune autre issue, sinon les meurtrières. Ces meurtrières où ma sveltesse me permet de me glisser, mais impraticables pour Stagg.

— Armauri... Je sais que vous êtes là...

Je n'en ferais qu'une bouchée. Mais je veux à tout prix, éviter un accrochage. Je sais, hélas ! ce dont je suis capable. Je n'ai pas d'arme, certes, mais je me sais fort, violent, ne me mesurant plus à certains moments.

Pour échapper à Wolf Stagg, je passe par la première meurtrière venue.

Le vide. Le vertige. Le décor merveilleux et tragique de ces monts sauvages.

En dessous, une sorte de demi-lune en partie effondrée.

Des arbrisseaux ont crû jusque-là et élèvent leur feuillage d'un beau vert vif.

Je suis debout sur la meurtrière, très haute. Je vais essayer de descendre vers la demi-lune, elle-même surélevée sur le monticule qui supporte le château.

J'ai fait de l'alpinisme et je n'en suis pas à cela près. Je m'agrippe, je cherche, à tâtons, des aspérités pour poser mes pieds. Je commence la dégringolade.

Des corbeaux, dérangés dans quelque trou de la paroi circulaire, s'envolent avec des cris aigres, visiblement furieux, et leur vol sombre jette des parcelles de nuit sur l'azur qui m'entoure, semble-t-il.

Il fait bon. Le vent souffle, mais après tant de claustration, c'est un baume bienfaisant sur mon corps meurtri. Je me sens revigoré.

— Ar... mau... ri... Remontez... Vous ne pourrez pas sortir de l'enceinte... Remontez... Je ne vous veux aucun mal...

L'autre imbécile se penche, et je vois, à hauteur de la meurtrière, très au-dessus de moi, sa face congestionnée.

Il est parfaitement ridicule, cramoisi. Il ne peut pas passer le buste, étant trop gros. Il agite un bras, s'évertue à me convaincre.

Les corbeaux s'envolent d'un seul coup, nuage de vie noire qui contourne la construction et s'efface.

Décidément, Wolf Stagg, dans cette position, a le don de m'égayer.

Je suis tellement nerveux, d'autant que je continue à descendre et que de telles progressions sont des plus périlleuses. Un rire moqueur me monte à la gorge, tandis que la face rougeaude de l'héritier d'Amfis-Bey paraît remonter.

Et je perds l'équilibre.

J'ai dû hurler. Je suis tombé de plusieurs mètres, mais les petits arbres de la demi-lune ont amorti ma chute.

Seulement, bien qu'atteignant le dallage vétuste, je ne m'y attarde pas. Contre ma volonté, d'ailleurs.

Ma chute a provoqué un éboulis. Ce mélange de terre et de pierre paraît fondre sous mon poids et je sens que tout cela croule, l'arbre sauveur, y compris.

Une avalanche à l'intérieur de la demi-lune. Je suis emporté, je déroule avec tout cela, heurté, fouetté par les branches, aveuglé par les nuages de poussière, griffé par les épines des ronces qui s'enroulent après le tronc de l'arbrisseau.

Enfin, la chute s'arrête. Je m'ébroue, je tousse, je crache, j'ai la gorge sèche et pleine de terre.

Il fait noir et, d'après la forme vague du lieu, je comprends que je suis à l'intérieur et, au fond de la partie du château formant la demi-lune attenante à la tour où m'a coincé Wolf Stagg.

Pas de meurtrières, là, mais des lézardes, à plus de vingt mètres de haut, donnent un tout petit peu de clarté.

Pas moyen de sortir d'ici. Sans l'aide de Wolf Stagg, et je n'en veux à aucun prix.

Je suis moulu, courbatu. Mes vêtements, robe de chambre et pyjama, sont déchiquetés et souillés de terre, et j'ai perdu une babouche, que je ne puis retrouver.

Je boite un peu, mais je vis. Je vis, moi qui devais mourir.

Quelle foi monte en moi !... Et la pensée d'Angela me soutient.

Quelque chose file, au ras du sol. Une souris, sans doute. Je me mets en marche, trébuchant sur le sol chaotique, et contournant le

pauvre arbrisseau qui est venu ici finir sa carrière.

Là-haut, très haut, j'aperçois vaguement ce qui doit constituer la terrasse effondrée où croissent les autres arbustes.

Une issue. Mais si, il y en a une. Au ras du sol.

Rod, mon ami, concentre-toi. Profite de l'incroyable randonnée lumineuse qui t'a permis de te souvenir de la salle de radio, de te diriger à peu près dans le château.

Je ferme les yeux. Je règle ma respiration. Je pense. Et je cherche dans ma pensée.

L'issue, c'est un soupirail donnant sur un conduit souterrain lequel passe sous le château et va déboucher à flanc de montagne, au-dessus du lit d'un torrent tumultueux.

Mais cela ne fait qu'à demi mon affaire. Où est le véhicule ?

J'ai beau chercher, je le situe mal. Je me décide à passer dans le souterrain. De toute façon, inutile de rester ici.

Je me glisse, et, cette fois, je me trouve, deux ou trois mètres plus bas, dans les ténèbres absolues.

Clopin-clopant, un pied nu, je commence à me diriger au hasard. Je ne sais si je vais vers la sortie de la montagne, ou si je retourne en direction du château. C'est là qu'il faudrait aller cependant, puisque je dois à tout prix trouver l'engin qui me permettra de fuir.

Il fait noir. L'air est humide, et draine des remugles désagréables.

Non, le beau vent fier des montagnes ne pénètre jamais dans cet antre.

Qu'importe... De vagues lueurs indiquent sans doute des champignons phosphorescents. Je marche, je marche, par instants, je patauge dans d'innommables cloaques.

De la boue, de la fange. Et des bêtes mystérieuses fuient dans l'ombre.

Halte. Devant moi, deux points lumineux naissent tout à coup.

Un animal ? D'après l'écartement des points, les yeux sans doute, il est de taille.

Quel monstre peut hanter ces ténèbres ?

Je demeure immobile. Me voit-il ? C'est probable. Je ne comprends pas très bien.

Sur ma droite, le même phénomène se produit.

Je m'écarte, lentement, évitant tout bruit. Mais justement je trébuche contre une pierre et j'entends soudain un miaulement.

Un félin... Deux félins...

Mon cœur bat la chamade. Je vais me relever et je sens quelque chose qui glisse, tout près de moi.

Mes yeux se sont habitués à l'obscurité et je devine plus que je ne le vois un serpent magnifique, un boa qui a bien deux mètres.

Horreur et dégoût !... Que signifie cette ménagerie ?...

Mais, sur les parois noires, sur la voûte basse, dans l'air fétide du souterrain, des formes vaguement lumineuses apparaissent.

Des chats, des chiens. Des oiseaux aussi. Des corbeaux, des rapaces divers, des nocturnes.

Tout cela danse une sarabande infernale, jetant des lueurs effarantes et entame, autour de moi, un véritable carrousel d'enfer.

Soudain, je comprends, je crois comprendre, et j'éclate de rire.

— Ah ! non, Stagg... Cela suffit !... Stagg !... Je sais que vous m'entendez. Votre super-télé vous le permet... Mais ça ne prend pas... Fantasmagorie, c'est tout... Tout simplement un film, ou plusieurs films mêlés, en « Directo », que vous projetez à distance pour me faire peur... Vous me prenez pour un gamin...

Je ris et mon rire sonne bizarrement sous la voûte du souterrain, ce souterrain qui n'en finit pas, et que Stagg transforme en Palais des Mirages pour me terroriser.

Alors, délibérément, sachant bien qu'il m'a repéré, je hausse les épaules, j'avance, je passe à travers les images lumineuses qui, sans écran, envahissent le lieu sombre où je me trouve.

Le boa déroule ses anneaux sur le sol. Je passe.

Ou plutôt je veux passer.

Car, d'un seul coup, ce que je croyais un film en reliefcolor se détend, et le corps abominable, aux écailles glacées, enserre ma jambe.

— Aaaaaah !...

Je n'ai pas peur d'un homme ni d'un fauve. Mais de ça...

Alors, Stagg se manifeste et sa voix lente me parvient

— Ne jouez pas au plus fin, Armauri. Vous oubliez que je puis, à volonté, effectuer la translation d'un être, lumineusement. Un homme, vous n'en doutez pas. Un reptile aussi, pourquoi pas ? Et même un fauve... Il y a des films qui les représentent... Il y a eux, les vrais animaux, que je suis capable de vous expédier...

Un miaulement encore. Et je comprends qu'il y a vraiment un félin dans le souterrain, que je me suis laissé abuser par les projections en Directo, mais que le monstre Stagg, a aussi envoyé les représentants de sa ménagerie, ces bêtes qui, si je l'en crois, ont effectué l'aller et le retour jusqu'aux étoiles lointaines.

Je sens, il me semble, le souffle du jaguar, ou de l'animal proche.

Et le serpent, dont la queue enserre ma cheville, ce n'est pas une vision télévisuelle.

— Armauri..., je n'ai pas le choix... Ni vous non plus... Rendez-vous !

Je baisse la tête, sans répondre.

Je n'ose bouger, de peur d'irriter le serpent, jusque-là assez pacifique.

Le félin miaule encore. Un autre cri lui répond. ils sont deux. C'est bien cela.

Mais les films se projettent toujours et je ne sais plus distinguer les illusions de la réalité.

Je sens, horrifié, le contact du grand reptile.

— Armauri... Votre parole que vous ne tenterez plus rien... Revenez vers moi... Je râle :

— Délivrez-moi d'abord.

— Soit, prononce le petit homme gras.

Plus de serpent. Je comprends qu'il vient de le transmuter lumineusement et lui a fait réintégrer son antre.

Je sens la respiration rauque des deux félins. Je gronde :

— Finissons-en... Ils vont se jeter sur moi...

Plus de félins, non plus. Il n'y a, dans le souterrain, que les images lumineuses des oiseaux étranges, fantômes illusoires, qui tournent autour de moi.

Je n'en peux plus. Je suis à sa merci. J'avance, dans la direction qu'il vient de m'indiquer...

CHAPITRE VI

Wolf Stagg regarde sa victime, de ses yeux pâles, sans expression définie, lorsque la haine ne les habite pas.

Rod Armauri a donné sa parole. Et Stagg sait bien qu'il s'est livré à sa merci, qu'il ne lui fera pas défaut.

L'ex-condamné à mort est très las, subitement. Il n'en peut mais, de cette lutte étrange, de ces aventures surprenantes.

Stagg le lui a bien dit : « Vous n'avez pas le choix, ni moi non plus. »

Alors, à bout de nerfs plus que de forces, Rod a lâché.

Ils vont, tous les deux, à travers le labyrinthe de pierre qui constitue le formidable manoir des Karpathes.

— La ménagerie...

Stagg a dit cela avec un geste, un de ces gestes lents qu'on dit habituels à certains cardiaques.

Rod a jeté un vague regard. Oui, il y a là, outre des animaux familiers, chiens et chats, deux félins en cage, et aussi, dans une sorte d'aquarium sans eau, le grand reptile.

De curieux appareils, ressemblant à des caméras sont installés au-dessus des boxes des divers animaux.

Rod n'a pas besoin de demander de quoi il s'agit.

Ces lampes fantastiques sont reliées avec les appareils du laboratoire.

Et Wolf Stagg peut ainsi transporter ses sujets, soit simplement dans les souterrains du château, s'il a besoin de réduire un humain récalcitrant, soit jusqu'à 61 Cygne, ou ailleurs, selon qu'il est en relations avec des savants de ces mondes lointains, ou ceux qu'il appelle les pirates de la lumière.

Tous deux arrivent au laboratoire.

Rod se jette sur un siège et demeure là, la tête entre les mains.

Stagg lui tend un étui à cigarettes. Mais non, il refuse.

Et le regard inexpressif du petit homme gras erre longuement sur lui, telle une bête visqueuse.

Sans se hâter, Stagg, qui cependant le surveille du coin de se disant qu'après tout, une dernière révolte est encore possible, prépare non plus un appareillage compliqué, mais une simple trousse médicale.

Il avance, avec une seringue hypodermique remplie d'un liquide incolore.

— Etes-vous toujours d'accord, Rod Armauri ? Vous avez ma parole, de toute façon, que je n'attenterai jamais à votre vie, que je ne vous pousserai à aucun acte réprouvé par la morale.

L'évadé de la Centrale lève vaguement la tête. Son regard est atone. On dirait que tout espoir l'a abandonné.

Même celui de revoir Angela, pensée majeure qui dominait toutes les autres en lui.

Sans doute, dans le souterrain, a-t-il eu conscience de sa faiblesse devant le pouvoir exceptionnel, peut-être diabolique, dont dispose Wolf. Stagg, même si ce dernier n'est pas l'inventeur de ces procédés surprenants.

— Votre bras...

Rod Armauri ôte la robe de chambre et relève la manche du pyjama.

Stagg désinfecte l'épiderme avec un coton aseptique, puis enfonce l'aiguille.

Il y a un petit temps.

Stagg a reculé et il observe son patient qui ne bouge pas.

— Levez-vous, ordonne-t-il, enfin.

Rod Armauri obéit. Mais il a perdu sa souplesse habituelle, l'élégance de ses muscles longs et solides. C'est une sorte de mannequin aux gestes raides qui s'est dressé.

Alors, avec un sourire qui, cette fois, exprime vaguement le triomphe, Wolf Stagg commence à monologuer.

Et, au fond de son cerveau engourdi par la drogue, Rod Armauri l'entend. Mais il ne peut plus réagir, il est à la merci de l'autre.

— ...Mous voilà d'accord, tout à fait, d'accord... Oh ! vous avez tenu votre parole. Je tiendrai la mienne. Allez donc vers la statue-robot.

Le robot vivant tourne les talons et Marche, les jambes presque raides, vers le centre du laboratoire. Il pose un pied sur la première marche du piédestal soutenant l'appareil.

— Halte !... Otez votre pyjama...

Le malheureux pantin exécute docilement l'ordre et se dénude.

— Prenez place ! A l'endroit même où vous êtes apparu ici.

Rod s'assied dans la statue-robot. Un déclic. La partie pivotante se referme. Rod est de nouveau enfermé et seule sa tête dépasse, tout son corps étant bloqué dans la figure d'homme qui est, en fait, l'émetteur-récepteur des voyages vers l'infini.

Wolf Stagg examine son visage. Expression morne. Regards vagues. Pas un pli du faciès ne bouge.

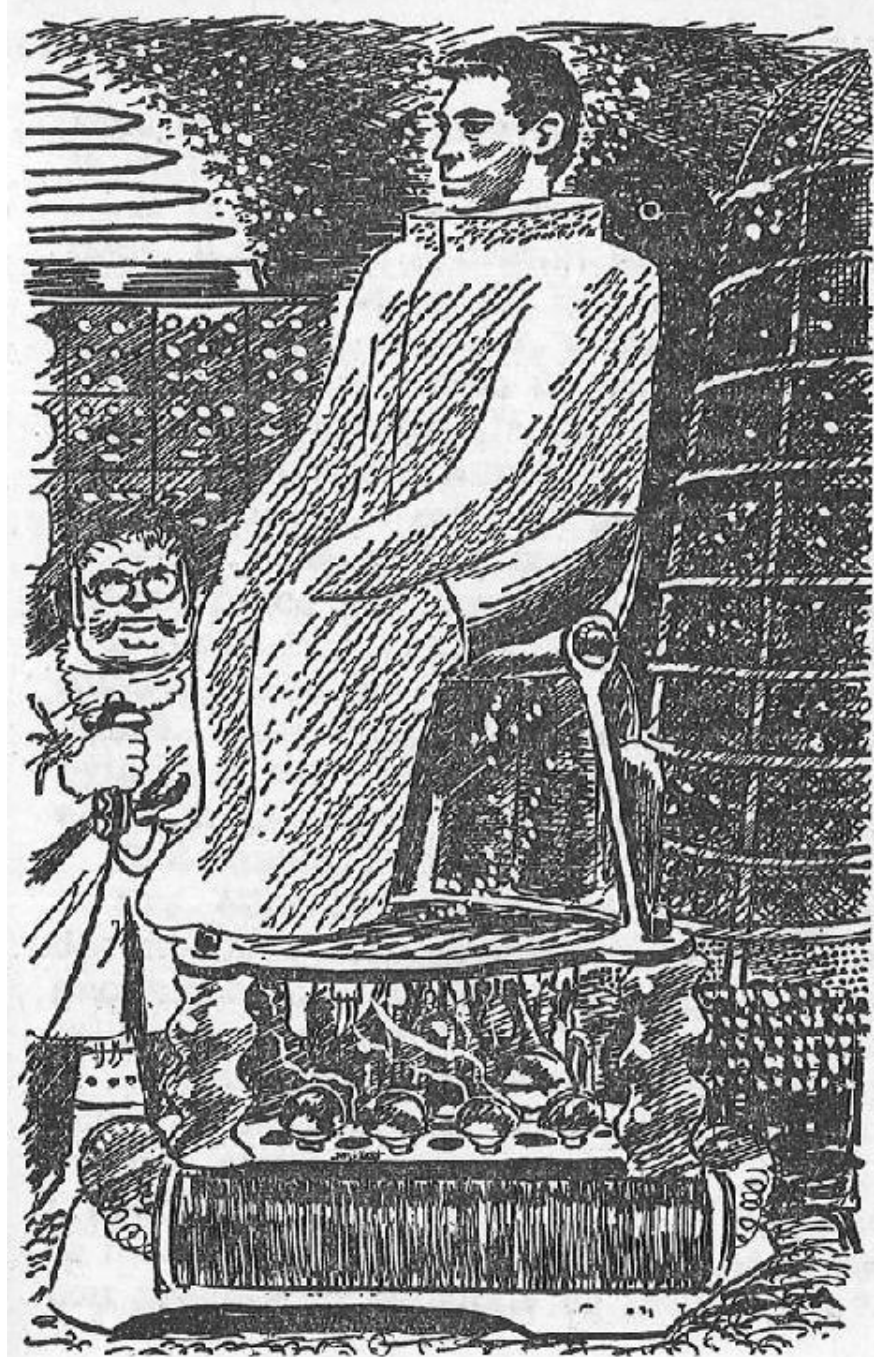
— Vous m'entendez, Rod Armauri ?

— Oui...

Un « oui » très faible, lointain.

— J'en suis ravi. Ne redoutez rien. Vous allez faire le voyage que tant d'hommes ont rêvé de faire... Certes, nos astronefs vont déjà loin, très loin. Mais les voyages par sub-espace sont risqués, et rares. Moi, je vous envoie sans risque jusqu'au Cygne... Un monde merveilleux et inaccessible. Rassurez-vous, en vous rappelant que j'ai déjà fait faire l'aller-retour aux charmantes petites bêtes que vous avez rencontrées dans le souterrain.

Il va, il vient, à travers les appareils. Il règle, il prépare, il prévoit tout ce qui sera nécessaire à l'envol de Rod Armauri.



Il continue à parler, comme s'il éprouvait un curieux besoin d'entretenir son cobaye de ses préparatifs, un peu comme s'il voulait se justifier auprès de lui.

Et sans doute est-ce à peu près cela.

— Je vous ai fait mettre nu, Rod Armauri, parce que les appareils du professeur Amfis-Bey n'agissent que sur l'être cellulaire, biologique, non sur la matière inanimée. Ainsi donc, vous retrouverez votre pyjama à votre retour. Et là, je vous aurai préparé des vêtements plus décents.

Rod entend. Mais comment réagir ?

Des étincelles commencent à crépiter, des machines ronronnent, des ampoules clignotent et des rayons traversent la vaste salle, par instants.

— Vous me direz, poursuit Wolf Stagg, pourquoi n'allez-vous pas vous-même jusqu'aux étoiles de la galaxie ? Hum !... D'abord, il faut quelqu'un pour actionner ce formidable transmutateur. Et puis, à quoi bon prendre en personne de tels risques ?... Oh ! c'est sans danger, je le sais. Mais ceux de là-bas..., je ne les connais pas, n'est-ce pas ? Sinon, par notre code mis au point si difficilement. Ils ont leurs appareils, eux aussi, sans cela, nous n'aurions pu établir le duplex. Ils m'ont renvoyé les animaux, intacts après sans doute un examen approfondi... Pensez donc, des êtres venant d'un autre monde. Ils ont trouvé cela passionnant.

Il va, tourne, revient, presse des boutons, connecte des fils.

— Un homme... C'est plus passionnant encore... Peut-être votre voyage sera-t-il long ?... Ils vous questionneront, après vous avoir enseigné leur langue, par exemple... je ne sais pas... Ce qu'ils veulent, c'est mon secret, parce que, s'ils savent recevoir et laisser repartir ce que je leur envoie, il leur est impossible de faire de même, à partir de chez eux. Encore, les appareils de réception, dans leur monde, ont-ils été établis en grande partie sur instructions du professeur Amfis-Bey.

Une grande flamme naît, dans une sorte de tour de verre, et jette des lueurs d'un rose vif.

Wolf l'examine un instant, paraît satisfait, revient vers son malheureux patient.

— Ils ont voulu vous atteindre... Menace... Chantage... Ils veulent m'intimider... Mais, pendant que vous vous amusez dans le donjon, je leur ai communiqué mes intentions. Ils ne chercheront plus à, vous atteindre avec leur rayon infernal...

Il rit :

— Quant à, moi, ils me respectent. S'ils me tuaient, ils perdraient le secret du méson ultra-rapide qui permet le rapport-inter-mondes en un instant...

Il est maintenant devant la statue-robot et parle à, la tête de Rod, qui dépasse de l'idole.

— Me kidnapper ? M'amener jusqu'à eux ? Ils y ont sûrement pensé. Seulement, ils y ont renoncé, c'est peut-être parce qu'il y a tout de même..., un tout petit risque..., un tout petit danger...

Il repart, appuie sur une manette. Le noir se fait et il n'y a plus dans la crypte, que les lueurs, d'ailleurs variées et très vives, émanant des appareils.

Mais, autour de cette fluorescence diversement colorée, des amas de ténèbres s'accumulent dans les angles du château et, par opposition, paraissent plus effrayantes.

— Bon voyage, Rod Armauri. A votre retour, vous me ramènerez des renseignements formidables sur le monde lointain où je vous envoie.

Son faciès, baigné de vert, de violet, de jaune, de mauve, est celui d'un grotesque polichinelle.

— Ils accepteront mes conditions... Et je serai le seul à mener les humains, sans astronefs, sans ces ridicules soucoupes d'un autre âge, hors du temps, d'une galaxie en l'autre. D'ailleurs aucun astronef n'a jamais pu atteindre le Cygne bien que nos savants puissent communiquer avec eux par radio.

Il tourne un volant et Rod, Rod amorphe dans l'idole qui l'emboîte, sent soudain d'étranges vibrations l'envahir.

— Sensation différente du départ de la cellule de mort, n'est-il pas vrai ? De Paris jusqu'ici, ce n'était qu'un jeu, mon cher, mais, maintenant, il s'agit d'une randonnée à travers les étoiles... C'est un petit peu plus important...

Rod, du fond de son être neutralisé, entend son drôle de rire:

— Tout de même..., ce n'est pas tellement loin, la constellation du Cygne..., à peine une douzaine d'années de lumière... Et vous allez voir des merveilles... Ce fameux 61 Cygne, cher aux

astronomes... Et que nul navire spatial n'a encore pu approcher... Et puis, une des splendeurs du ciel, Deneb, l'éblouissante étoile connue des hommes de la Terre depuis tant de siècles...

Rod, en qui le puissant tranquilisant fait des ravages, sent qu'il va sombrer.

Il lui semble que Wolf Stagg continue à vanter les prodiges dont il sera témoin. Mais l'idole ne vibre plus. Il réalise, malgré tout, une chose.

Comme dans la cellule, où il attendait le bourreau, il ne doit plus avoir de mains. Son corps se désagrège, sans souffrances.

Encore un déclic. La tête de l'idole, formant casque, enferme totalement sa tête.

Mais Rod Armauri ne s'en rend plus compte.

Il a perdu conscience. Du moins, conscience du monde solaire, de la planète qui lui a donné le jour.

L'idole est vide. Il n'est plus lit.

CHAPITRE VII

Non, ce que j'éprouve n'est pas le vertige.

Du moins, la sensation-vertige inhérente à l'état normal des humains.

Je demeure parfaitement conscient. Il y a eu tout d'abord, cette même sensation de libération, déjà ressentie dans la cellule de mort, au moment où j'ai constaté la disparition, l'effacement de mes mains, puis de l'ensemble de mon organisme.

Cette seconde expérience m'a permis d'analyser profondément ce qui se passait..., je n'ose dire en moi.

Car où est mon moi ? Qui est mon moi ?

D'après certaines phrases que j'ai entendu prononcer par ce si désagréable personnage qu'est Wolf Stagg, je suis devenu un être subliminique. Ou, si on veut : bioluminique.

Il se passe tant de choses, dans ce monde, depuis les communications-inter-astres, qu'on est bien obligé de recourir à une terminologie nouvelle, à des néologismes dont certains sont amusants, d'autres, il faut bien l'avouer, pas toujours très heureux.

Ainsi donc, puisque mon esprit vagabonde ainsi c'est que, tout en m'échappant de mon enveloppe charnelle, ou plutôt en subissant cette mutation que j'espère provisoire, ma personnalité intrinsèque demeure égale à elle-même.

Je suis. Un grand philosophe disait : je pense, donc je suis.

Moi, je pense à Angela.

J'aime. Donc je suis.

Angela demeure le pôle de ce cosmos à travers lequel je suis projeté à une vitesse que nul ne saurait évaluer. Plus, cent fois, mille fois que les pauvres 300 000 kms de la lumière.

Instantanément, je dois atteindre les parages du monde du Cygne.

Pourtant, je prends le temps de réfléchir, de ressentir la douce émotion que me procure la pensée-Angela.

Je suis donc en état de translation, de mouvement subluminique.

Mon incroyable voyage s'accomplit, en un temps peut-être plus long que ne l'avait prévu Wolf Stagg.

Je me demande ce qui m'attend à l'arrivée.

Ces pirates de la lumière, ces gens d'un monde lointain, entrés en communication avec Amfis-Bey, puis avec Wolf Stagg, ces gens qui menacent, supplient, conversent, qui attirent à eux des animaux puis les réexpédient intacts, qui sont-ils ?

Evolués, certes, puisqu'ils ont réussi la communication avec la Terre, et sans doute avec d'autres mondes.

Très avancés dans leur science, puisque, pratiquement, ils en sont arrivés au même stade de découverte que ce génial Amfis-Bey.

A cela près — et c'est le plus important — qu'il a trouvé, lui, le système bioluminique. Eux savent établir le duplex, mais non pas transférer un être animal ou humain.

Le premier humain ainsi expédié, c'est moi.

Après l'in vraisemblable évasion de la cellule de mort, comment puis-je douter du succès ?

Et cependant, je ne suis pas tranquille.

Il me semble que mon séjour dans..., je ne saurais dire en quelle partie de la galaxie je me trouve..., mon séjour, dis-je, se prolonge de façon quelque peu inquiétante.

Suis-je dans l'espace ? Bien sûr. Un mathématicien me dirait oui. Un logicien également.

Mais la mathématique et la logique existent-elles encore dans le domaine où je m'aventure, bien malgré moi ?

Je ne suis certes pas dans le vide spatial bien connu des astronautes. Peut-être, emporté par les mésons mystérieux découverts par Amfis-Bey, suis-je en train de traverser l'ensemble de la matière constituant notre univers ?

Je reste moi, cependant.

Non seulement mon esprit semble intact en dépit de l'état dans lequel doit se trouver mon cerveau, mais encore, il me paraît raisonnable d'admettre que le nombre d'atomes constituant habituellement mon organisme demeure constant.

A cela près que ces atomes de chair, présentement, ne sont plus régulièrement constitués.

Dissociés, ils ont vu leurs électrons eux-mêmes rendus plus subtils par un procédé inconnu, devenir des particules à la fois infra-cosmiques et ultra-rapides, lesquelles vont atteindre le Cygne.

Alors, au moment voulu, soit par le truchement des appareils des indigènes, soit simplement par l'action du transmutateur des Karpathes, le puzzle se reconstituera.

Peut-être cela est-il en train de se produire justement à l'allure de la pensée, hors temps.

Et c'est pour cela que c'est interminable, à mon sens personnel.

Eternité...

Est-ce à cela que je touche ?

Je me raccroche à la pensée majeure, la pensée salvatrice : Angela.

Je suis seul. Je me sens dans une solitude effroyable.

Mon Dieu..., mon Dieu ! Cela ne finira-t-il donc jamais ?

Je vis, j'en suis sûr. Une première fois, lancé spatialement, je n'ai fait en quelque sorte que de survoler une partie de ma planète-patrie : la Terre, entre Paris et les parages de la mer Noire.

J'étais dans cet état même et je me demandais si j'étais mort. Par la suite, j'ai eu la preuve que la réponse était non.

Donc, je me trouve dans un état analogue. Seulement, la solitude m'étreint, m'accable.

Seul... Seul sans Angela, c'est-à-dire plus que seul.

Du fond des gouffres qui m'entourent — des gouffres s'étendant curieusement dans tous les azimuts à la fois —, je vois monter une lueur extraordinairement brillante.

Je comprends. J'approche du but. Ce que je vois, c'est peut-être l'éclatante Deneb, une des splendeurs du ciel vue de notre petite planète.

Deneb..., les parages du Cygne. J'approche. Bientôt, je serai reconstitué et je foulerai le sol de ces mondes que nul cosmonaute n'a encore approchés.

Je converserai avec les savants homologues d'Amfis-Bey, je découvrirai des horizons neufs, des univers ignorés, des êtres surtout, hommes et femmes que j'imagine merveilleux parce qu'ils seront vierges à mes yeux de tout regard humain.

Il est vrai qu'ils ne seront peut-être, qu'ils ne seront sans doute, que des humains eux-mêmes, biologiquement et psychologiquement semblables à ceux qu'on retrouve partout et qui peuplent les galaxies.

Mais que se passe-t-il ?

Malgré mes affres, mon impression d'angoissante solitude, que d'ailleurs la vision de la belle étoile commençait à dissiper, malgré cette vision-pensée du gouffre multiple, de l'abîme total qui s'ouvre autant sous mes pas (mais cela n'a pas de sens) que sur ma tête (et cela non plus n'en a aucun) ce trou noir absolu qui veut m'absorber de

toutes parts, je commençais à espérer aborder enfin là où mon bourreau m'a envoyé.

Mon voyage en myriades, en milliards de myriades de pièces détachées, comme dirait un mécano, devrait s'achever bientôt et je retrouverais ma forme naturelle.

On dirait que, brusquement, un obstacle s'oppose à ma jonction avec l'univers qui m'appelle.

Deneb, ou tout au moins, l'étoile géante que j'apercevais avec un très vif plaisir, a perdu de son éclat.

Avec une horreur grandissante, je m'aperçois que, au lieu de grandir optiquement, je la vois décroître, s'amenuiser.

Je m'éloigne avec une rapidité qui n'a de nom dans aucune langue galactique de ce Cygne où j'espérais enfin toucher terre, et reprendre mon manteau de chair.

Suis-je en régression ? Retournerai-je vers la Terre ?

Wolf Stagg est un homme si particulier ? Je me demande s'il n'a pas eu (à près de douze années de lumière de distance) un nouvel accrochage avec les autochtones du Cygne.

Un nouveau duel électrique, au sens absolu de l'électricité constituant le monde.

Mais non, cela ne tient pas debout. Pour m'envoyer là-bas, Wolf Stagg a tout mis en œuvre.

Il s'est donné beaucoup de mal, m'a sauvé de l'exécution, m'a réduit à sa merci en dépit de la raclée que je lui ai infligée. Mais il était finalement le plus fort.

Quant aux autres, là-haut, ou là-bas, ou plus loin, ils n'ont aucun intérêt, eux non plus, à saboter l'expérience.

Ils ont vu arriver et repartir des animaux, des bêtes de la Terre, ce qui a dû prodigieusement les intéresser.

Que sera-ce donc lorsqu'un homme, un homme d'une planète lointaine, et probablement aussi inaccessible pour eux que celles du Cygne le sont pour nos cosmonautes, descendra parmi eux ?

Que faut-il admettre ? Qui est donc en train de brouiller les cartes ?

La terreur me reprend.

D'abord, projeté dans le grand tout, je me sens de nouveau très seul, très malheureux.

Et j'ai un nouveau sujet de crainte. Ne vais-je pas faire les frais de ce mystérieux conflit ? De cette intrusion inattendue dans les rapports Terre-Cygne ?

Je suis emporté, je commence à m'en rendre très bien compte. Je vais, je vais. Je n'ai pas évidemment la sensation de vitesse que me procurerait mon enveloppe charnelle, si je la possédais, mais j'ai conscience de traverser la galaxie à une vitesse grand V.

Je suis hors de la galaxie, de cette Voie Lactée qui est en somme l'univers natal des humanoïdes.

D'autres galaxies... D'innombrables galaxies...

Avec autant de soleils, de planètes, de formes de vies.

D'âmes humaines, cette poussière d'étincelles divines.

Les quasars. Je les vois. Je les pénètre, je les traverse. Je sonde leur mystère et mon esprit enivré s'émerveille de ce qu'il découvre.

Cependant, je demeure lucide. Ma formation rationnelle reste intacte dans ses séquelles. Je sais donc très exactement que, en ce moment, en ce moment qui touche plus à l'éternité qu'au temps, j'atteins tous les quasars à la fois.

Je suis en expansion, de façon infinie. Je touche à tous ces globes d'une lumière qui me semble irréaliste et qui, en vérité, est...

Je n'ose croire à ce que je découvre.

Atteignant des dimensions infinies, je découvre l'infini. Et, finalement, ma sagesse n'a plus de bornes. Je n'ai plus besoin de cerveau pour réfléchir, d'yeux pour voir, des mains pour palper. Tout m'est révélé.

Par cette lumière qui constitue les quasars, ces sphères étranges qui entourent l'univers d'où je viens.

Et cette lumière, étant celle-là même qui a éclairé tous les faits depuis la naissance du monde, celle-là qui est née de la réflexion de la lumière vierge sur les mondes, les événements et les hommes, cette lumière s'est dispersée, a formé les quasars, y enfermant le reflet de

tout ce qui a pu se dérouler.

Je lis, à livre ouvert, dans le grand livre du monde.

Car les photons, comme toute particule créée, sont indestructibles.

Tout ce qui a été demeure en eux, même si les yeux de chair qui en ont été témoins se sont fermés pour toujours.

La lumière lointaine emporte, en des courses inimaginables pour l'esprit humain le film gigantesque de l'histoire du cosmos et des humanités qui y ont vécu.

Et comme je n'ai plus de limites, plus de dimensions, il m'est loisible de voir, de revoir cela même qui peut m'intéresser directement.

Merveilleux cinéma cosmique, projection ultra-galactique, production jamais rêvée par les plus audacieux poètes de tous les écrans des planètes.

C'est plus qu'une bibliothèque de titans, une cinémathèque de dieux.

C'est la cosmothèque de la Création, de l'Histoire, du monde, et des hommes.

Le paradis des historiens et des curieux, en quelque sorte. Là où rien ne ment, où le fait est probant, criant par sa réalité, plus fidèlement enregistrée que par la caméra la plus subtile.

Je revois Angela...

Parce que j'ai naturellement pensé à elle, essayant de chasser toute idée mauvaise. Une fois encore, la pensée majeure domine en moi et je me délecte à revoir ses profonds yeux sombres, à suivre le déroulement de ses magnifiques cheveux noirs, à caresser de mon être infini, son corps souple et bien en chair, sa taille fine que mes mains ont enserrée tant de fois, glissant vers le buste qui eût fait pâmer les sculpteurs.

Angela...

J'oublie mon angoisse, ma solitude, ma vertigineuse terreur, mon effroyable sort.

Je pourrais découvrir l'ensemble du déroulement des

événements universels et je choisis de contempler le visage de ma bien-aimée.

Ici, l'infini...

Et puis c'est l'horreur...

Parce que les images s'enchaînent, les faits se reconstituent, avec une fidélité atroce, inexorable.

Ce qui a été est, éternellement, dans la grande cosmothèque des quasars.

J'ai choisi de revoir mon film personnel, avec la vedette qui m'est chère entre toutes les créatures.

Alors ce film se déroule et me montre un épisode plus horrible que tout ce que je pouvais imaginer.

Décor : un coin de forêt, dans la montagne, là où coule un torrent.

Projecteur : le soleil. Ce soleil qui éclaire la planète Terre.

Personnages : un couple. Un homme et une femme. Romuald et Angela.

Scénario : le plus idiot, le plus banal qui soit dans les galaxies : un drame passionnel.

Séquence : le duel des deux hommes. Parce qu'un troisième personnage a fait son apparition.

Moi. Rod Armauri.

Mon fantôme. Car c'est cela, un fantôme. La projection lumineuse de nous-mêmes. Notre reflet éternel, qui nous survit, qui porte, vers le magasin infini des quasars, le témoignage impitoyable de nos bonnes et de nos mauvaises actions.

Moteur. Ça tourne. Les acteurs jouent.

Romuald gît à terre, le crâne ouvert. Angela, recule, horrifiée.

Moi, moi-fantôme, la hache sanglante à la main, je demeure comme foudroyé.

Supplice hideux, châtement sans égal. C'est peut-être cela,

l'enfer. Revoir éternellement son propre crime.

Bon pour l'image. Bon pour le son. Coupez.

Qui était donc le metteur en scène ? Le Destin.

Non, je ne veux plus revoir ce film. Jamais criminel n'a été châtié comme je le suis. Cent fois, mille fois la mort plutôt que cette vision épouvantable, épouvantable par Sa rigoureuse fidélité.

Je veux fuir, je veux échapper à cela.

Et brusquement, je constate que, en effet, je m'échappe. Je m'échappe des images du passé.

Est-ce encore la force inconnue, qui s'est immiscée entre Wolf Stagg et les hommes du Cygne, qui a provoqué ma volte-face ? Ou bien l'ai-je réalisée moi-même, en m'échappant du cinéma de l'infini, où le film de mon crime continuera à être projeté pendant l'éternité ?

Toujours est-il que j'échappe au monde des quasars.

Je vais plus loin encore. Je découvre d'autres globes, si lointains que jamais les instruments des hommes ne pourront les capter.

Mais aussi réels que les galaxies, les quasars, les myriades d'objets inconnus qui roulent dans le cosmos.

D'autres films s'y déroulent, d'autres vérités y sont révélées.

Et c'est plus effarant encore.

CHAPITRE VIII

L'astronef fonçait et Traex regardait, par le visovideo arrière, le monde du Cygne qui s'éloignait.

Il avait pris de gros risques. Lui et Vaô. Et leurs complices.

Mais la folle tentative semblait avoir réussi. Traex et les siens devenaient maîtres du premier navire spatial vraiment pratique construit dans les planètes de la constellation.

Un ambitieux, Traex. Soldat vaillant, mais avec une âme trop

indépendante pour accepter de servir longtemps: Il avait brillé dans les luttes opposant les Cygniens entre eux, sur des planètes très rapprochées, permettant les communications faciles.

Et puis, par son ami le savant Vaô, il avait su ce qui se préparait.

D'une part, les savants trouvaient le secret du subespace. Bientôt, leurs petits cosmonefs de banlieue pourraient plonger à travers le grand vide et joindre les plages de la galaxie.

D'autre part, on parlait d'un prodigieux événement : la rencontre, lumineusement, avec ceux d'une planète lointaine, la Terre.

Traex brûlait de dominer, à travers le monde. Vaô, lui, esprit de grande valeur, mais peu encombré de scrupules, estimait qu'on ne lui donnait pas, parmi les scientifiques du Cygne, la place qui lui revenait.

Avec un groupe de mercenaires, recrutés autour de Traex, une équipe de techniciens, stimulés par Vaô, ils avaient préparé la conspiration.

Un laboratoire dévasté, plusieurs savants assassinés. Un même désastre à l'astroport où, parmi les petits vaisseaux tout juste capables d'effectuer un trajet équivalent, dans le système solaire, à Mars-Vénus, ou Jupiter-Saturne, on préparait le « Hooli » c'est-à-dire le conquistador, en langue cygienne.

Et le « Hooli » s'était envolé, avec son équipage de forbans, qui avait neutralisé, par la manière forte, les gardes et les cosmatelots préparant la grande aventure.

A bord, ces flibustiers de l'espace, sûrs que nul ne les poursuivrait puisque le « Hooli » était le seul prototype du genre, emmenaient ce qu'ils avaient dérobé au laboratoire principal de la cité.

Un prodigieux ensemble d'appareils capables d'établir un duplex subluminique avec la Terre et, d'autre part, un étrange réceptacle-robot, établi, à la suite de longues communications, sur les conseils d'un Terrien, le professeur Amfis-Bey.

Maintenant, Traex possédait, pour lui seul, ce que tout un peuple avait mis des siècles, des millénaires, à préparer, pour communiquer avec les autres univers.

C'était un homme qui, sur la Terre, eût semblé avoir quarante ans. Un gaillard de taille moyenne, mais large et solide, avec une tête

carrée enfoncée dans les épaules, un faciès brique, teint habituel de ses coplanétriotes.

Sa joie était immense. Non seulement il avait rompu avec le Cygne pour s'élancer de planète en planète, mais encore, il venait de voir son comparse Vaô, poursuivant les travaux entamés sur leur monde d'origine, réussir à perturber l'expérience concernant le transfert d'un être bioluminique.

Le joyau Deneb s'estompait. Certes, on était encore dans les parages de la constellation, mais, ivre d'espace, Traex imaginait les formidables randonnées qui se préparaient.

Vaô le rejoignit.

— Alors ?

Le savant, un Cygnien maigre, dont le visage cuivré tranchait avec des cheveux d'un blanc éclatant semblait soucieux.

— Quelque chose ne marche pas ?

— J'ai contrôlé un bon moment le mouvement subluminique de ce Rod Armauri, que Wolf Stagg envoyait vers Cygne. Seulement, après l'avoir détourné, je n'ai pu le capter et il a paru s'évader...

— Quoi ? S'évader du monde sous-atomique ? A part l'au-delà, je ne vois pas où il pourrait aller, à cette échelle...

— Tu ne vois pas, Traex. Mais l'univers est subtil, et, tout en demeurant sur un plan parfaitement réaliste, donc moléculaire de base, il semble possible, surtout dans la forme donnée par Wolf Stagg, d'aller beaucoup plus loin que notre galaxie.

Traex, dont les yeux jetaient des éclairs, gronda :

— Vers une autre galaxie, alors ? Peux-tu le récupérer ?

— S'il ne s'agissait que d'une galaxie voisine de la nôtre..., ce serait possible, Amfis-Bey ayant précisément expliqué comment ces fameux mésons qu'il a découverts sont spontanés dans leur translation et touchent d'un point du cosmos à un autre simultanément, ou presque... Mais notre voyageur, lui, semble, d'après mes cadrans, avoir dépassé l'univers des quasars.

Traex allait de long en large, devant le visovideo qui montrait à

présent les formidables horizons du ciel noir qui est celui des cosmonautes.

Rod Armauri échappé. Rod Armauri qui portait avec lui tous les espoirs que le pirate fondait pour devenir le personnage le plus important de tous les mondes.

— Il faut le retrouver, le ramener...

— Le retrouver ? Je le contrôle, je le suis... Quant à le ramener, c'est une autre affaire. Il semble errer, et devient extra-dimensionnel. Il me paraît exister de tous les côtés à la fois, dans tous les pôles, plus exactement, tous les azimuts.

— C'est-à-dire qu'il est universel..., divin ?

— Non. Il reste humain, subluminisé, mais en dispersion atomique, telle que les sous-particules constituant elles-mêmes les électrons nécessaires à la construction de sa personne biologique sont éparpillées et, s'éloignent, toutes à la fois, en progression constante, comme ces galaxies fuyantes qui intriguent tant nos astronomes.

— Diable du cosmos, il est infini, ton gars ?

— Pratiquement, oui.

— Rien ne peut donc arrêter cette dispersion de particules ?

— Crois-tu dont qu'il y a un mur, enfermant la sphère du monde ?

Traex eut un geste d'ignorance.

— C'est ton affaire. Je ne saurais te répondre. Moi, je suis un homme d'action, pas un homme de science. Ecoute, Vaô, une chose compte : que tu captas Rod Armauri, que tu le ramènes, que tu le reconstituas dans l'idole creuse qui a été construite exprès pour cela. Sinon, tu le sais, tous nos efforts sont vains.

Vaô le regarda fixement et ne répondit pas.

Lui aussi mesurait les conséquences d'un échec, si cette course vagabonde de l'homme bioluminique se poursuivait éternellement.

Leur rêve dominateur s'écroulait et les pirates du « Hooli » désormais hors-la-loi, n'auraient d'autre ressource que d'errer dans les gouffres du vide à la recherche d'astronefs hypothétiques pour les piller.

De la flibuste banale et vulgaire, avec tous les désagréments que cela comportait. Rien auprès de leur ambitieux dessein.

— Je vais essayer, dit sèchement Vaô.

Il tourna les talons et regagna les cabines-laboratoires, spécialement aménagées pour des travaux scientifiques, et où les bandits avaient transporté et installé les appareils précieux permettant la fantastique expérience.

Traex demeura seul. Il marcha lentement vers le visovidéo et demeura songeur, le regard perdu dans les tourbillons d'étoiles qui apparaissaient dans le champ, au fur et à mesure que progressait le cosmonef-pirate.

* * *

Je suis fou.

Oui, c'est cela. J'ai perdu la raison.

Rien d'étonnant, après tout. La mutation que j'ai subie pouvait, à la rigueur, respecter l'intégralité de ma personne pour un voyage bref, celui effectué depuis la cellule des condamnés jusqu'au château des Karpathes.

Mais, être projeté entre la Terre et le Cygne...

J'ai dérivé. Il me semble que quelqu'un a volontairement fait dévier ma direction. Juste au moment où j'allais atteindre le but.

Est-ce à cause de telles interférences que je ne raisonne plus, que je vois, ou crois voir, des choses folles ?

Ou bien, si j'ai vraiment traversé les magmas luminiques des quasars, est-ce que ce que je perçois maintenant est encore réalité ?

Est-ce seulement possible ?

En ce qui concerne la lumière du passé, je m'explique ce qui se produit.

Terrien, Français d'origine, je demeure cartésien. Je veux comprendre. Je dois comprendre.

Des photons ou des particules voisines reflètent, ou filment, les événements dans leur totalité absolue. Ou bien ces particules *sont* les événements en eux-mêmes.

Toujours est-il qu'il y a quelque chose qui reste de tout ce qui s'est déjà passé et que ce quelque chose existe définitivement dans le cosmos.

Dans ces amas lumineux des quasars, ces cinémas formidables.

Cela, je l'ai admis. Rien ne se perd, rien ne se crée. Il y a, une fois pour toutes, la divine matière de l'univers. Et j'ai découvert, tout simplement, une forme parfaitement logique d'ailleurs, de mutation puis de fixation de cette matière de base.

Seulement, ce qui est valable pour le passé, comment pourrait-il l'être pour l'avenir ?

Univers courbe. Retour éternel. Des théories valables, évidemment.

A la jonction du zénith et du nadir cosmiques, peut-on entrevoir, non seulement ce qui a été, mais ce qui sera ?

Rod, mon vieux Rod, tu as perdu la boule. Mais tu n'as plus de « boule ». Ni de tête ni de cerveau. Tu es un être à peu près infini. Non, cela ne peut pas être...

Et pourtant...

Je n'en aurais la preuve qu'en redevenant biologique, en prenant pied sur une planète. N'importe laquelle, pourvu que je ne sois plus ce personnage, (un bien grand mot) ce vagabond éthérique qui voit tant de choses et qui a perdu à la fois le sens du cosmos et l'amour d'Angela.

Un choc..., j'ai perçu un choc...

Une nouvelle perturbation se produit, dans..., ce que je suis, subluminiquement.

On cherche, de nouveau, à agir sur moi. Wolf Stagg ?

Ce n'est pas impossible. Il doit me contrôler, depuis son labo, et s'il a constaté qu'on me faisait dériver, il tente, sans doute, de me ramener à lui.

Toujours ce conflit avec les Cygniens. J'en fais les frais, ce que je redoutais.

Mais on m'attire... On m'attire... Les visions fantastiques disparaissent. Je m'éloigne de cette « surface » extraordinaire sur

laquelle j'ai vu, après les films du passé... Non, je n'ose admettre ce que j'ai vu...

Que se passe-t-il ? J'ai l'impression de « rétrécir ». Idiot ce que je pense. Mais juste.

Je réalise. Mon être subluminisé, donc dispersé, cherche à se contracter, se concentrer, sous une impulsion extérieure. Wolf Stagg ? Ou ses correspondants, ceux qu'il appelait lui-même les pirates de la lumière ?

Ou d'autres ?

Mais j'en suis sûr à présent. Je redescends à, l'échelon nucléaire.

De là, incontestablement, par un processus d'une impitoyable logique, je vais redevenir atomiquement basal, puis cellulaire puis...

Homme. Et je retrouverai Angela.

Je reviens. Dans la statue-robot de Wolf Stagg ? Ou celle construite aux feux de Deneb et de 61 Cygne ? Ou bien...

Je redeviens de chair... Je me reconstitue... Je renais...

CHAPITRE IX

Le « Hooli » se rapprochait de la planète.

C'était aux confins de la constellation du Cygne, aux feux d'un immense soleil pourpre dont jamais les petits engins spatiaux construits par les coplanétristes de Traex et de Vaô n'avaient pu approcher.

Il était vraisemblable que le climat y était chaud, favorable pour une première escale.

Les flibustiers souhaitaient y faire relâche. Ainsi, on pourrait se reposer un peu après la grande aventure, réfléchir à ce qu'il convenait d'entreprendre par la suite et, peut-être, ainsi que Traex l'envisageait, y établir une base pour le « Hooli », y construire un repaire où ils pourraient venir en toute liberté après les randonnées qu'ils n'allaient pas manquer d'entreprendre à, travers l'espace.

Vaô était formel. Il connaissait le « Hooli ». Son moteur à désintégration photonique était d'une portée illimitée, pratiquement. Certes, comme toute mécanique, le cosmonef était susceptible d'avaries et il aurait besoin d'un entretien sérieux.

Mais avec lui les voyages subspatiaux devenaient possibles et les aventuriers auraient loisir, un peu plus tard, de prendre, contact avec d'autres mondes ; les parages du Cygne, du moins les planètes habitées, leur étant provisoirement interdites.

Pour l'instant, Vaô et ses assistants s'évertuaient, au laboratoire du bord, à la captation de Rod Armauri, l'homme subluminique vagabond.

Les engins spéciaux, construits, tant selon les instructions des physiciens du Cygne que sur les conseils d'Amfis-Bey et de Wolf Stagg, donnaient toute satisfaction.

On parlait du principe que Rod Armauri, subluminisé, voyait ses molécules basales dispersées, non dans une direction donnée, mais dans toutes les directions à la fois, et arrivant ainsi à englober le Cosmos, sinon connu, du moins imaginable. Il formait une sphère parfaite, les molécules fuyant toutes, depuis le point de dispersion (le laboratoire terrien du château des Karpathes) à la même vitesse dans des azimuts multiples, et selon une allure sans cesse croissante.

Connaissant parfaitement les coordonnées cosmiques du labo de Wolf Stagg, Vaô était en train de réussir ce qu'il pouvait appeler un fantastique coup de filet ondionique, en stoppant l'élan des mésons particuliers servant de vecteurs aux éléments atomiques transmutés constituant, en temps normal, l'organisme biologique de Rod Armauri.

Traex bouillait d'impatience.

Il venait d'observer la planète vers laquelle fonçait le « Hooli » et aux feux du soleil pourpre, estimait qu'elle serait le refuge idéal pour l'astronef et sa bande.

Quand il revint au laboratoire, il eut la satisfaction de voir Vaô lui montrer, une lueur de triomphe dans les yeux, une sorte de visage fantomatique qui paraissait flotter à l'intérieur du globe transparent constituant le chef d'un robot-idole rappelant très précisément celui qui servait à Wolf Stagg pour l'appel et l'envoi de ses sujets.

Traex comprit que la réussite était proche.

En effet, quelques minutes après, sous le globe, ils virent se solidifier les visions floues. Le visage de Rod Armauri, les yeux clos, leur apparut.

Un instant après, le corps entier était reconstitué. Avec mille précautions, et quand on fut sûr du fait, on ouvrit l'idole-robot et on y découvrit un homme nu, parfaitement constitué.

— Une piqûre... Et habillez-le vite, ordonna Vaô.

Un peu plus tard, Traex, Vaô, et leurs principaux lieutenants, tant savants que militaires, entouraient la couche où le Terrien ouvrait enfin les yeux.

Cœur normal, respiration normale, tension normale. Il vivait.

Celui qui venait de si loin, de la Terre lointaine; après un voyage dans des régions que les plus audacieuses hypothèses n'auraient jamais permis d'imaginer.

Le « Hooli », entre-temps, touchait de sol de la planète inconnue et les flibustiers avaient la satisfaction d'y découvrir, ainsi qu'il avait été décelé, un climat très chaud, une végétation abondante, luxuriante, avec des océans immenses et des forêts gigantesques.

L'astronef réussit à se poser au centre d'une de ces forêts, sur les bords d'un petit lac où une vaste plage d'un sable paraissant fait de

paillettes d'or constituait une aire parfaite pour l'atterrissage.

Sous les arbres immenses, dans l'air encore brûlant bien que le vaste disque rouge de l'étoile tutélaire soit déjà sur l'horizon, créant un ponant superbe, avec des nuages verts et noirs du plus heureux effet, Rod Armauri, revigoré, soigné, restauré, marchait entre Traex et Vaô, pendant que l'équipage s'empressait autour de la carène de l'immense spatonef.

Les Cygniens ne connaissaient évidemment pas Rod Armauri et ils ignoraient tout de ses antécédents. Ils savaient seulement qu'il était le sujet choisi par Wolf Stagg pour le premier grand voyage, qu'il était la démonstration vivante de la formidable invention d'Amfis-Bey, désormais entre les mains de son successeur.

S'ils avaient pu connaître le fiancé d'Angela, sans doute auraient-ils été frappés par son changement de caractère.

Si celui qui s'était reconstitué ressemblait, trait pour trait, au meurtrier de Romuald, si son organisme était bel et bien le même, après double mutation, que celui capté dans la cellule de mort, amené au château balkanique, lancé vers le Cygne, dévié par les manigances de Vaô, égaré un instant dans l'inconnaissable et finalement reconstitué à bord du vaisseau spatial pirate, le caractère de l'homme paraissait sensiblement modifié.

Le jeune homme ne souriait pas. Il parlait peu, bien que Traex et Vaô, comme les savants du Cygne, grâce à des liseurs de pensée, eussent depuis longtemps assimilé les rudiments de la langue terrienne au cours des duplex avec Amfis et Stagg.

De surcroît, Rod Armauri semblait rongé par un mal mystérieux, quelque chose comme une névrose subite.

C'était si net que Traex s'en était aperçu.

— Est-ce son état normal ? avait-il demandé au savant Vaô.

— Je n'oserais l'affirmer. Physiologiquement, cet homme est parfaitement sain en dépit des perturbations biologiques qu'on aurait pu redouter après les voyages subluminiques. Mais son humeur est, en effet, assez étrange...

Traex suggéra :

— La mutation formidable peut agir tout de même, créer des désordres, surtout sur les facultés cérébrales. Ne crois-tu pas qu'il

souffre d'un phénomène de ce genre ?

— Je te répondrai un peu plus tard... quand je l'aurai observé.

En attendant, on avait fait fête à Rod Armauri. Les forbans s'étaient multipliés autour de lui, cherchant à remplir ses moindres désirs. En fait, pouvant converser aisément, avec Traex et Vaô, Rod s'était contenté de les remercier et leur avait simplement dit qu'il regrettait la Terre, et surtout celle qu'il y avait laissée.

Vaô lui avait aussitôt affirmé qu'ils demeuraient en rapport avec Wolf Stagg, donc avec sa planète-patrie, et qu'il n'y avait aucune raison pour que, dans l'avenir, et peut-être même un avenir assez proche, il soit subluminisé une fois de plus et renvoyé parmi ses coplanétriotes.

Mais Rod avait reçu cette promesse d'un air, profondément sceptique.

Rien ne semblait devoir le dérider et, bien que Traex brûlât de savoir ce qu'il avait éprouvé et découvert, au cours de son expédition si particulière, Vaô avait adroitement détourné la conversation.

On avait embrayé alors sur les desseins de l'équipage du « Hooli ».

Vaô estimait que Rod Armauri, leur ami terrien comme on l'appelait, devait être au courant de ce qui se préparait et Traex s'était rallié à de tels sentiments.

Tout en flânant sur les bords du lac, cerclé d'arbres géants, aux feuilles d'un beau rouge strié d'émeraude, où volaient de lourds oiseaux évoquant des vautours qui eussent été couverts des plumes de colibris, les trois hommes, les Cygniens et le Terrien, devisaient, sans enthousiasme en raison de l'attitude morne de Rod, de ce qui s'était passé dans les laboratoires du Cygne.

— Maintenant, disait Traex, ne nous considérez pas comme des bandits, comme des hors-la-loi. Nous représentons : Vaô, la Science, et moi, l'Action. C'est tout dire. Nos coplanétriotes croient en une morale...

— Les miens aussi disait doucement Rod.

— Notre volonté, notre réussite, nous mettent au-dessus de cela. Nous touchons à l'échelon supérieur, grâce à ce regretté Amfis-

Bey, grâce à cet excellent Wolf Stagg...

Rod, d'une voix sans passion, fit observer :

— Vous n'avez pas toujours été d'accord avec lui. Il refusait de livrer son secret. Vous l'avez menacé, attaqué même avec un rayon diabolique dont j'ai failli, d'ailleurs, être victime. Il vous appelait les pirates de la lumière.

— Il ne s'agissait pas de nous, ami terrien. Mais des Cygniens, des autorités du monde d'origine. Nous ne sommes plus les ennemis, ni même les complices. Mais les alliés, les amis, de Wolf Stagg. Et les vôtres.

— Je ne peux plus avoir d'amis.

Ces mots avaient été prononcés avec une mélancolie telle que Traex, qui n'était pas précisément un sensible, et Vaô, chez qui le manque de scrupule avait tué tout ce qui s'opposait à son ambition et à sa vindicte, en furent profondément frappés.

Ils ne relevèrent pas cette réflexion.

Pendant un instant encore, ils cheminèrent, sur le sable d'or, qui brûlait sous leurs pieds.

Les oiseaux géants passaient, peu farouches, ignorant sans doute l'humain, et leur vol créait des arcs-en-ciel de vie, impressionnants et mirifiques.

Les lumières obliques du soleil pourpre trouaient la forêt de lances de feu, jouaient sur les vaguelettes du lac. On entendait, venant de ces jungles sans doute vierges depuis la création, des grondements, des feulements, des barrissements, indiquant une faune abondante et peut-être dangereuse.

Mais il y avait tant d'insectes, énormes, rutilants ou smaragdins, ressemblant à, des pépites monstrueuses ou à des rubis mille-pattes, qu'on pouvait admettre une vitalité folle sur ce monde très jeune.

Rod demanda soudain, toujours aussi neutre :

— Et maintenant, quelles sont vos intentions ?

Traex et Vaô se regardèrent, frappés de cette question directe, la première de ce genre posée par l'homme subluminique.

— Nos intentions..., en ce qui vous concerne ? demanda

Vaô.

Pour la première fois, un sourire passa sur le visage triste de Rod, mais un sourire d'une telle amertume que les deux pirates en furent très ébranlés.

— Non, moi... Ce qui me concerne..., mettons que cela ne m'intéresse plus guère... Je voulais savoir : vous êtes désormais en possession du seul astronef de grande envergure construit dans le monde du Cygne, ce qui vous en rend maîtres pour un moment. D'autre part, vous partagez, avec Stagg, le secret de la sublumination biologique. Forts de ce double pouvoir, un champ d'action formidable semble s'ouvrir à vous...

— Vous avez raison, dit orgueilleusement Traex. Aussi, voici ce que nous allons faire... et nous espérons, ami de la Terre, que votre destinée privilégiée vous fera des nôtres, dans la domination mondiale que nous préparons et que...

Il s'interrompt.

Rod Armauri, en dépit de l'intérêt présenté par les révélations attendues, et d'ailleurs sollicitées par lui, s'était arrêté et regardait, au bord du lac, ce qui se passait un peu plus loin.

— Eh bien ?... Ah ! C'est Unnux, un de nos plus jeunes cosmatelots. Je vois qu'il s'apprête à se baigner dans le lac. Il a fini son service d'escale et je pense qu'il sera le premier être humain à fendre ces eaux...

Ils regardèrent Unnux, presque un adolescent qui, quittant sa combinaison de cosmonaute, riait en criant quelque chose à l'intention de plusieurs de ses camarades, qui flânaient sous les grands arbres.

Vaô traduisit :

— Il leur dit qu'il a trop chaud, et qu'il leur dira si l'eau est agréable, sur cette planète...

Unnux, à présent en tenue légère, avançait vers l'eau.

Traex, Vaô et Rod le regardaient, à cinquante mètres de lui.

Rod prononça, toujours de sa voix triste :

— Ce jeune Cygnien ne survivra pas à une telle baignade...

Vaô plissa les lèvres et Traex, plus brutal, demanda :

— Mais... Qu'en savez-vous ?

Rod eut un geste vague :

— C'est imprécis... Comment voulez-vous que j'aie des souvenirs exacts..., de tout...

— Des souvenirs ?

— Oui. De ce que j'ai vu, que je sais maintenant.

Vaô ne disait toujours rien sous le regard interrogateur de Traex qui signifiait nettement : « Je l'ai bien dit. Perturbations cérébrales. Il a laissé sa raison dans le monde subliminique ».

— Des souvenirs de tout ? insista Traex.

— Oui. J'ai tout vu, en somme. Mais pas toujours en détail. Alors je sais bien ce qui va se passer, mais quelquefois très vaguement. Ainsi, je sais que ce bain finira tragiquement.

— Mais que va-t-il arriver ? Unnux est un excellent nageur.

Rod eut un geste d'ignorance, ou d'impuissance, on ne savait.

— Je regrette de ne pas pouvoir en dire davantage.

Traex le regarda fixement puis, comme prenant une décision brusque, il courut vers le rivage.

— Unnux... Unnux...

En langue cygnienne, il lui cria de revenir.

Mais le jeune pirate venait de piquer une tête dans le lac, en prenant un rocher du rivage pour tremplin et on le voyait qui exécutait une nage rappelant de beaucoup la brasse des Terriens, et se dirigeait vers le centre du petit lac.

Rod s'était remis en marche, les yeux dans le vague, comme indifférent à ce qui allait se passer.

— Ami de la Terre, demanda Vaô, je voudrais que vous m'expliquiez ce que vous ressentez... Et comment vous savez à l'avance que...

Des hurlements, venant de la rive, du groupe des pirates au repos, interrompirent la phrase.

Traex, tremblant de rage, avait pris place sur le roc d'où Unnux s'était élancé.

Il voyait ce qui allait arriver, comme les, cosmatelots le voyaient, et Vaô, muet de stupeur, et même le Terrien, qui cependant n'accordait à la scène qu'un regard blasé.

Comme s'il voyait tout cela pour la seconde fois...

Dans les eaux du lac, sous les dernières lueurs du soleil pourpre, le corps du nageur s'harmonisait avec la teinte générale du paysage, son épiderme cuivré de Cygnien créant un javelot de chair rutilante qui fendait les vaguelettes.

Mais, brusquement, devant lui, la surface de la pièce d'eau se mettait à bouillonner et crevait sous l'impulsion d'une masse formidable émergeant des profondeurs.

Un animal jaillissait. Serpent géant ? Plésiosaure ? Caïman gigantesque ? Ou phoque démesuré ? Sans doute un peu tout cela à la fois.

Il était difficile de déterminer cette espèce, peut-être tout simplement propre à la planète. On distinguait vaguement une peau luisante et noire, des écailles sombres par plaques, une gueule immense, le tout ruisselant et écumant.

Unnux refluit avec vélocité, mais le jeune pirate était visiblement terrorisé par cette apparition épouvantable.

Les Cygniens lui criaient des encouragements et Traex, lui, ne perdait pas son sang-froid.

Alors qu'Unnux exécutant une rapide volte-face, se reprenait et se remettait à nager, cette fois pour regagner la rive et échapper au monstre, le chef des forbans avait tiré une arme de sa ceinture.

Et sa voix tonnante dominait à la fois les cris des Cygniens et les hurlements étranges, sortes de beuglements inarticulés émis avec une puissance de soufflet de forge, que lançait la bête.

Traex donnait des ordres, ralliait ses hommes.

Tous ceux qui couraient sur la plage brandissaient, à son appel, des tubes qu'ils braquaient sur l'ennemi.

Vaô, le sourcil froncé, regardait la scène et Rod, lui, y assistait

en spectateur morne.

Des jets de feu, évoquant les fils de feu fantastiques qui, au château de Wolf Stagg, étaient venus de l'étoile lointaine, passèrent au-dessus de la tête du nageur et allèrent transpercer l'énorme animal-amphibie.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Un sang verdâtre jaillit par plusieurs blessures, le rayon transperçant littéralement le démon qui allait dévorer Unnux.

La bête hurla longuement, se débattit et finit par s'engloutir dans un tourbillon, pendant que son sang abominable souillait les ondes rougeoyantes.

Unnux, sauvé, nageait désespérément et il regagna la rive où, tombant entre les bras de ses comparses, il eut une réaction bien humaine et, après un instant de tremblement, se mit à, rire, aux éclats, d'un grand rire nerveux libérateur.

Traex le regarda un instant puis revint lentement vers le groupe que formaient Vaô et Rod Armauri.

— Ce n'était donc pas tout à, fait vrai, ce que vous nous avez annoncé...

Rod ne répondit pas et le Cygnien jugea bon, sur un léger clin d'œil de Vaô, de ne pas insister,

Cependant, les pirates, maintenant, discutaient ferme, autour d'Unnux, parlant du monstre, des dangers que recelait la planète, etc.

Vaô avait pressenti une certaine médiumnité chez le Terrien, médiumnité probablement consécutive à ses voyages en état sub-moléculaire, mais le salut du jeune Unnux contredisait ces conclusions.

Cependant, le savant cygnien estimait que Rod avait tout de même prévu le péril, bien que l'issue de l'aventure soit favorable.

Déjà, il se demandait si de telles facultés ne pouvaient pas présenter, pour l'équipage du « Hooli »; un intérêt quelconque.

Cependant, les pirates apercevaient le corps du monstre qui flottait au large et, entre deux eaux, abordait une sorte de petit îlot de terre noirâtre.

Unnux, remis de ses émotions, et probablement téméraire comme tous les jeunes, était en train de dire qu'il serait intéressant d'aller observer cet animal d'un genre inconnu.

Et, une seconde fois, bravement, il se remit à l'eau.

Traex eut un mouvement pour le lui interdire.

Mais le chef des forbans se retint.

Il venait de penser que si la prudence en toute chose est une vertu, ce n'était pas avec de tels sentiments qu'il garderait de l'autorité sur ses hommes.

Il ne rêvait ni plus ni moins que de prendre une place importante à travers les mondes habités, que le « Hooli » lui permettrait d'aborder, quand il aurait monnayé le secret bioluminique.

Mais il avait besoin de garçons courageux, n'hésitant pas à risquer leur vie. Ce que faisait Unnux et il fallait le laisser faire.

D'ailleurs, on vit le jeune forban aborder l'îlot noirâtre, y faire quelques pas et, en riant, crier à ses camarades que cela ressemblait à une sorte de fange indéterminée où il s'enfonçait à chaque pas.

Unnux traversait l'îlot et se dirigeait vers le point où on découvrait en surface le dos du monstre abattu à coups de rayons fulgurants.

Tout à coup, Unnux parut s'enfoncer dans la fange. On le vit lutter pour s'arracher à la boue où il était pris jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux.

— Il s'enlise... Il faut lui porter secours, cria Vaô. Cette île n'est qu'un morceau de boue liquide.

Mais les forbans n'eurent pas le temps d'intervenir.

Sous leurs regards épouvantés, le drame se déroula.

Le sol fangeux ne se contentait pas d'absorber lentement l'organisme de l'intrépide et imprudent Unnux. Il s'élevait, il se mettait à vivre, il se gonflait, éclatait en cloques énormes, d'où émanaient des sortes de langues aussi noires et luisantes que la masse même de l'îlot.

Et tout cela semblait une bête, mais une bête minérale, un magma bouillonnant, une immense flaque de vase noire qui, animée d'une vie mystérieuse, enveloppait le malheureux de tentacules

spontanés qui montaient à l'assaut de l'intrus.

Ils entendirent, jusqu'au bout, les hurlements du pauvre Unnux, que la fange vivante engloutit dans une multitude de cloques crevant autour de l'endroit où il avait disparu, enseveli vivant dans ce bain de mort.

Et il n'y eut plus rien. L'îlot de fange, que les cosmonautes n'avaient même pas remarqué avant le dramatique incident, redevint ce qu'il était auparavant, une simple langue de terre noire, émergeant à peine des eaux du lac.

Le soleil de pourpre disparaissait derrière les épaisses frondaisons et des grondements, émis par des gosiers d'animaux inconnus, venaient des jungles de la planète mystérieuse.

Accablés, frappés de ces visions d'horreur, les cosmatelots revenaient vers l'astronef.

Traex et Vaô ne disaient encore rien. Ils marchaient, derrière Rod Armauri, lequel gardait son apparence indifférente tout en allant, lui aussi, vers le « Hooli ».

Dans le soir, Vaô murmura :

— Nous ne voulions pas le croire... Mais il savait. Vraiment. Il sait beaucoup de choses. Je ne comprends pas pourquoi encore. Il est vraisemblable que, au cours de ses randonnées sublumuniques, il a découvert... Oh ! Mais son secret, cent fois, mille fois plus important que celui de l'homme subluminescé, nous saurons bien le lui arracher... Savoir... Savoir à l'avance la destinée d'un homme..., le déroulement des événements..., tout ce qui doit arriver dans l'univers... Imagine, Traex, la puissance illimitée de celui ou de ceux qui détiendraient un tel pouvoir...

Traex l'aventurier l'interrompit et ses regards errèrent sûr le lac, le lac où tombait la nuit, le lac où Unnux avait péri, ainsi que l'avait prédit Rod le Terrien, Rod qui possédait en lui la plus extraordinaire des possibilités surhumaines.

Traex, qui ne comprenait pas encore, mais qui supputait, lui aussi, ce qu'il y avait à tirer de tout cela, murmura, les yeux fixés sur l'îlot maudit où s'était englouti le corps d'Unnux :

— Tu as raison, Vaô... Un secret à faire trembler les étoiles!...

DEUXIEME PARTIE

CHANTAGE COSMIQUE

CHAPITRE X

Planète : Terre. Continent : Europe. Pays : France. Ville : Paris, qu'on appelle maintenant Paris-sur-Terre.

Super-quartier : Belleville. Parc 803, les anciennes Buttes-Chaumont étendues et revalorisées. Building II. Studio 17-A.

Une jeune femme brune aux yeux sombres, seule, achève d'ajuster sa robe sobre et élégante, qui moule des formes assez appuyées, mises en valeur par une taille très mince, des attaches fines et délicates. Sans doute des Méditerranéens dans ses ancêtres.

Il faisait beau. Le soleil brillait. Le printemps revenait sur l'hémisphère qu'habitait Angela. Elle avait vingt-trois ans et sa beauté, son intelligence, la place qu'elle occupait à l'Institut des Langues Interplanétaires, pouvaient lui permettre d'accepter la vie avec le sourire.

Mais Angela ne se remettait guère, sur le plan moral, du drame qui s'était joué au bord d'un torrent, quelque part dans les monts du Jura, il y avait quelques mois.

Un homme était mort pour avoir échangé quelques mots sans importance avec elle. Un autre homme — son assassin — avait été condamné à mort pour ce forfait, la Justice étant devenue stricte. Il y avait beau temps qu'on avait redonné tout son prix à la vie humaine, ce bien sacré, en frappant impitoyablement ceux qui osaient en faire peu de cas, et tuaient pour un caprice, une bêtise...

Rod avait-il été exécuté ?

Cette question, Angela se la posait encore, par ce beau matin éclatant de soleil, fleurant bon la joie de vivre, où des oiseaux pépiaient dans les immenses espaces verts qui donnaient tant de charme à l'ancestrale cité aménagée après des siècles de tâtonnements.

Malgré tout, elle l'aimait encore. Certes, sa famille, ses amis, avaient tenté de la détourner de cette pensée. Rod avait tué, stupidement. Il était condamné, il appartenait à la justice. Elle devait l'oublier.

Elle ne l'avait pas oublié.

Et ce matin-là, elle avait reçu un appel-radio. Un de ces appels privés devenus d'usage courant en raison des formidables améliorations apportées à la domestication des ondes.

Qui pouvait bien l'appeler, à cette heure, alors qu'elle allait se rendre à son travail ?

Angela avait répondu, pressé un bouton, pour le son, un autre, pour l'image.

Et, foudroyée, elle avait vu son correspondant.

Rod...

*
* *

Il y avait trois jours de cela.

Angela n'était pas une faible femme. Saine et équilibrée, elle avait su lutter devant la terrible adversité et avait tout fait, devant le tribunal, pour témoigner aussi favorablement que possible.

Depuis, éloignée de Rod à, jamais (du moins le croyait-elle) elle n'avait plus eu le droit de communiquer avec lui, sinon par la prière.

A présent, elle savait.

Il était vivant. Il s'était évadé, ou plutôt on l'avait fait évader dans des conditions fantastiques.

Il était là-bas, dans ce château perdu, d'où il lui avait vidéophoné, depuis la station-radio de Wolf Stagg.

Ils avaient parlé rapidement, nerveusement. L'émotion d'Angela était à son comble, mais elle avait su se dominer.

Ils riaient et pleuraient à la fois et leurs lèvres cherchaient à se joindre, sur les plaques froides des appareils qui les reflétaient.

Baiser lointain, baiser-fantôme. Joie tout de même.

Fébrilement, Rod lui avait jeté des indications, expliquant

vaguement où il se trouvait.

— Je vais fuir d'ici... Je sais qu'il y a une électrauto..., ou un autre engin, je ne sais pas exactement. Je trouverai... Je te rejoindrai... De toute façon, je te rappellerai...

La conversation s'était terminée sur des mots très tendres, entrecoupés de sanglots.

Angela s'était demandé s'il s'agissait d'un rêve. Mais, non. Elle avait bien vu et entendu.

Trois jours depuis cela...

Rod n'avait plus donné signe de vie et elle se dévorait d'inquiétude.

Si seulement l'évasion avait été confirmée... Mais, en ce siècle, la Justice était discrète. Le condamné devait disparaître sans laisser de traces. Seul, le jugement était rendu public. Ensuite, on ne savait plus rien des coupables, condamnés, soit à perpétuité, soit à l'a peine capitale.

Elle avait vécu, depuis l'étrange communication, un peu comme un somnambule et on l'avait crue souffrante. Mais elle avait repris le dessus du moins vis-à-vis du monde.

C'était une belle fin d'après-midi.

Angela ne s'était pas attardée après les heures de travail. Elle n'avait qu'une hâte : regagner son studio, s'enfermer, penser à l'absent, se livrer voluptueusement au charme de leurs communs souvenirs et, surtout guetter les appels du vidéovisophone.

Rod connaissait intimement sa vie, donc ses heures de présence. Il l'appellerait, dès que cela serait possible. Elle en était sûre.

Malgré la tache de sang qui s'était étendue entre eux, malgré la mort du pauvre Romuald, elle l'aimait, elle lui pardonnait...

Il vivait. Il avait échappé au supplice inconnu. La Providence avait donc voulu le lui rendre.

Une légère sonnerie la fit tressaillir. Mais ce n'était pas celle du vidéoviso.

Un visiteur s'annonçait, à la fois par le timbre et un voyant rouge qui clignotait.

Qui pouvait venir ?

La pensée folle que ce pouvait être lui, arrivant sans plus crier gare, la bouleversa. Elle appuya sur un bouton.

Maintenant, le visiteur, dans l'ascenseur des étages 17, montait à son appel.

Il serait là dans une minute. Il arrivait sur le palier. Il frappait simplement à la porte. Angela ouvrait.

Ce n'était pas Rod.

Mais un homme athlétique, au faciès énergique sous les cheveux en brosse, à la tenue simple et distinguée, qui s'inclinait.

— Mademoiselle Angela Ricaud ? Puis-je Vous parler ?

— Monsieur ?...

Il montra une petite plaque métallique où des chiffres et un nom scintillaient, luminescents.

— Inspecteur Robin Muscat, de l'Interplan...

L'Interpol-Interplan. La police, non seulement terrienne, mais interplanétaire, rayonnant sur le Martervénux, et en relations constantes avec les milices des divers mondes connus à travers la galaxie.

Angela avait légèrement pâli.

Elle s'attendait à des surprises, mais en la circonstance...

— Puis-je savoir en quoi j'ai affaire avec la police des planètes ?

— En fait, mademoiselle, il ne s'agit pas directement de vous, mais de Rod Armauri... Je pense que vous admettrez que vous le connaissez bien ?

Angela s'était reprise. Elle indiqua un siège au visiteur, prit place, elle-même

— Je ne songerais nullement à nier ce fait, inspecteur. Vous ne devez d'ailleurs pas ignorer que j'ai été convoquée à son procès.

— Je sais, mademoiselle.

Elle prenait une cigarette. Il tendit son briquet atomique et elle, très femme, lui présentait maintenant l'étui, s'excusant d'un sourire de s'être servie la première.

Ils étaient aimables tous deux, un peu comme deux duellistes qui s'observent avant d'engager le fer.

— Je dois être net, mademoiselle Ricaud. Armauri a été condamné à mort, vous ne l'ignorez pas. Aux termes de la loi, il doit, ou plutôt, il devait être exécuté dans le plus grand secret, et selon un procédé, d'ailleurs rigoureusement indolore, et même mettant le sujet en état euphorique; procédé que le code exige de garder clandestin.

— Je sais tout cela, dit Angela, la voix assez sèche, l'émotion montant en elle.

Muscat avait dit : « Il doit, plutôt, Il devait être exécuté... »

— Or Armauri s'est évadé. Nous le recherchons. Ce qui vous explique ma présence ici.

Angela aspira une bouffée de fumée.

— J'imagine que vous ne le croyez pas assez sot pour venir précisément se réfugier chez moi.

— Ce serait trop facile, en effet. Une question : étiez-vous au courant de cette évasion ?

Angela hésita une fraction de seconde à répondre, hésitation qui parut ne pas échapper à l'œil aigu de l'inspecteur.

— Après le jugement, c'est le silence. Et ce jusqu'à l'exécution. Si je ne devais rien savoir de cela, comme le commun des mortels, dans quelle mesure puis-je savoir s'il s'est évadé ? Ne dit-on pas qu'une évasion de la Prison Centrale est impossible, impraticable...

— Aussi cette évasion n'est-elle pas compréhensible. Le système utilisé échappe aux normes connues. Il s'agit sans doute d'un procédé émanant d'un monde que nous ne connaissons pas.

Il fumait en observant Angela. La jeune fille reprit :

— En quoi puis-je vous être utile ?

— En me disant ce que vous savez.

— Mais... Je ne sais rien...

— Vraiment ?

Robin Muscat se leva, fit quelques pas dans le studio, jeta un regard sur le joli spectacle des buttes verdoyantes et déjà fleuries.

— Cet homme a tué pour vous. Il a été promis à la mort. Et vous n'éprouvez pas plus d'émotion — joie ou crainte —, alors que je vous annonce son évasion...

Angela comprit qu'elle s'était laissée prendre au piège.

Elle jeta sa cigarette dans le fumivore et en prit une autre :

— Encore une fois, je ne vois pas... Muscat avança vers elle.

— Attendez... Il ne s'agit pas, en ce moment, de reprendre Armauri pour le rejeter dans la cellule de mort. D'abord, sachez qu'il y a déjà trois jours qu'il s'est enfui. Si nous, policiers, pensions qu'il était chez vous, il y a beau temps que nous serions venus perquisitionner, n'est-il pas vrai ?

— Je ne sais pas où est Rod.

— Moi, je le sais.

Angela se sentit devenir blême.

Il savait. L'Interplan savait. On avait donc découvert la piste de l'évadé et situé le château balkanique ?

Mais, lentement, la regardant en face après avoir jeté sa cigarette, Robin Muscat reprenait :

— Il est quelque part dans la Galaxie. Il n'est plus sur la Terre.

— Rod !... Non, ce n'est pas vrai. Il est...

Muscat avança, la saisit par le poignet :

— Vous savez ? Parlez... Parlez vite...

— Non, non, hoqueta la jeune fille, je ne sais rien, je ne...

Muscat coupa :

— Je vous en prie... Écoutez-moi... Il se passe quelque chose

de redoutable. La paix du monde en dépend. La paix du monde, vous comprenez ? La paix entre les constellations. Une guerre interstellaire peut se déclencher si vous ne parlez pas...

Elle sanglotait, maintenant. Il la lâcha et elle s'effondra, en larmes, dans son fauteuil.

— Je vous donne ma parole, dit l'inspecteur, que Rod Armauri, même quand on l'aura retrouvé, ne sera pas ramené dans la cellule de mort...

Angela, à ces mots, cessa de pleurer et le regarda.

— Oui. Je vous en donne ma parole. Mais un mot vous a échappé et m'a prouvé que vous connaissiez sa retraite. Du moins ce qui a été sa retraite après le départ de la prison, car, depuis, il est parti, je ne sais encore comment, pour un monde lointain, pour les étoiles...

— Mais, cria Angela, on ne peut partir vers les étoiles en trois jours de temps...

— Il faut croire que si. Nous ne savons encore que peu de choses. Laissons cela. Ecoutez attentivement : Rod a donné de ses nouvelles. Ou plutôt on a parlé en son nom. On a parlé à tous les services secrets de toutes les planètes civilisées de la Galaxie. Une offre. Ou une menace. Un chantage plutôt.

Angela, perdue, le regardait et ses beaux yeux noirs, légèrement meurtris du rouge des pleurs, demeuraient touchants, tandis que les larmes ruisselaient encore sur ses joues.

— La sidéroradio a donné des précisions. Armauri a voyagé dans le monde de la lumière. De là..., mais nos physiciens cherchent encore ce que cela signifie sans trouver la solution, il est allé plus loin. Bref, il a acquis une science formidable. Il connaît l'avenir. Comprenez-vous ? Il ne s'agit pas d'une tireuse de cartes, d'un farceur jouant du marc de café ou de la boule de cristal, ni même d'un authentique médium comme mon ami le chevalier Coqdor (Voir : *La planète de feu ; Les portes de l'aurore, etc.*). Armauri est doué de la connaissance totale du déroulement-intertemps des événements.

— Lui... Lui...

— Oui, c'est vrai. Comment ? Nous ne le savons pas encore. Toujours est-il que ceux qui le détiennent prisonnier (Angela tressaillit) ont vu le profit formidable à tirer de cet état de fait. Oh ! Ils

voient grand et ils ne vont pas ouvrir une agence de sciences occultes. Ils tapent un grand coup. Ecoutez donc... Ils offrent de mettre la science de Rod Armauri à la disposition d'un seul Etat planétaire. De préférence, un Etat susceptible d'entamer une guerre de conquêtes. Et, dans ce cas, la guerre serait déclarée avec la certitude de la victoire. Parce que, dans le cas contraire, on n'attaquerait pas.

— Mais... C'est de l'empirisme... Ou peut-être une immense farce...

— Nous y avons tous pensé, bien sûr. Mais les pirates inconnus ont donné des preuves. Ils ont annoncé divers événements, devant arriver sur diverses planètes, pendant les dernières quarante-huit heures. Et tout s'est bien passé comme ils l'ont dit. Ou plutôt comme l'a dit Armauri : catastrophes sur les planètes, naufrages d'astronefs, passages de comètes, disparition de personnages politiques ou artistiques. Tout était imprévisible, mais tout s'est réalisé. Une histoire fantastique...

Angela sentait le vertige l'envahir. Doucement, Robin Muscat se pencha vers elle :

— Comprenez-vous ce que cela représente, une telle science de l'avenir ? Quelle puissance cela donnera à l'Etat unique qui achètera le secret ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Une tractation immonde : vendre les révélations de Rod Armauri. Et assurer, à l'Etat-planète qui achètera, la suprématie, ou tout au moins la possibilité d'établir sa suprématie sur les autres mondes...

Il y eut un instant de silence. Brusquement Angela réagit :

— Je ne vous crois pas.

— Comment et pourquoi ?

— Parce que je connais Rod... Il est incapable d'une action aussi basse...

Muscat eut un geste de protestation. Angela l'arrêta :

— Ne me dites pas : c'est un assassin. Il y a une marge entre le crime crapuleux et le geste fatal qui a été le sien. Mais, moi, je sais qui il est. Il n'accepterait jamais de compromettre l'équilibre des mondes, même pour un profit d'ailleurs impossible à chiffrer...

— Je vous ai dit, répliqua Muscat, sans appuyer, qu'il est vraisemblable qu'il soit tombé entre les mains d'êtres qui l'obligent à

révéler ce qu'il sait. Je n'ai jamais dit que c'était de son plein gré.

Doucement, il suggéra :

— Supposez que ce soit sous l'influence de l'hypnose, magnétique ou pharmaceutique... Ou même qu'il soit soumis à la torture...

— Non ! Pas cela...

Angela sanglotait de nouveau. Muscat lui posa la main sur l'épaule :

— Vous saviez où il était, n'est-ce pas ? Du moins sur cette Terre ? Ce que nous cherchons, c'est l'endroit d'où il s'est enfui vers les étoiles. A partir de cela peut-être pourrions-nous agir...

Presque gentiment, il demanda :

— Vous allez m'aider ?

Elle cessa de pleurer, définitivement cette fois et releva la tête :

— Oui, dit-elle.

CHAPITRE XI

Une lune glacée déversait ses traits acides sur le massif balkanique.

L'hélicoptère filait, à trois cents à l'heure, allure moyenne des engins destinés seulement à voyager dans l'atmosphère terrestre, rien de comparables avec les vitesses impressionnantes atteintes désormais de façon courante par les appareils interplanétaires.

Deux personnes à bord, le maximum d'ailleurs sur ces chevaux modernes à deux places, rappelant les scooters ancestraux, avec une sorte de cockpit transparent, en dépolx, avec moteur photonique.

Robin Muscat pilotait. Derrière lui, chevauchant telle une amazone sans faiblesse, Angela Ricaud l'accompagnait à la recherche de Rod Armauri ou plutôt de son tremplin d'envol vers les mondes lointains, réputés inaccessibles.

Angela, convaincue par les propos du policier, s'était décidée à parler.

Ce qu'elle savait était sans doute peu de chose, Rod, au moment où il lui avait vidéophoné depuis le château, ignorant même le nom et la position de l'endroit où il se trouvait.

Du moins, de tels renseignements, pour l'Interpol-Interplan, avaient-ils rapidement permis d'établir un formidable dispatching et, en procédant par recoupements, puis éliminations, de situer très exactement le vieux manoir de Vaslovic, ancienne forteresse détruite par les Turcs lors des grandes invasions, relevée, retombée encore et finalement ayant bel et bien appartenu, ces dernières années, à un savant égyptien passant pour original et fantaisiste, Amfis-Bey.

Robin Muscat en savait assez.

Il n'avait été qu'à demi surpris de la demande subite d'Angela.

Demeurant à la disposition de la police, la jeune fille avait, par la force des choses, suivi l'enquête de près.

Sa bonne foi paraissant entière, le fin psychologue qu'était Muscat, pressentant qu'elle n'avait pas fini de lui être utile, ne lui avait rien caché des suites de ses recherches.

— Je veux partir avec vous, avait-elle déclaré, alors qu'il lui annonçait qu'ayant situé le château, il partait pour Vaslovic.

Sans hésitation, il avait répondu : D'accord ».

Un jet les avait amenés à Bucarest en peu d'instants. De là, Muscat, fidèle à sa méthode d'agir par lui-même, tout en restant en liaison-radio personnelle avec l'I-I (Interpol-Interplan) frétait un hélicoptère, pour eux deux.

Une nuit majestueuse les accueillait et l'astre des poètes, en dépit de sa conquête déjà lointaine, démontrait qu'il n'avait rien perdu de sa splendeur.

Cependant, survolant les monts, ni Muscat, ni Angela, ne songeaient guère à jouir de cette beauté aux accents de fatalité qui émane des monts tourmentés, sous un tel éclairage.

Ils voyaient monter vers eux les tours ruinées de Vaslovic.

Le cœur serré, Angela vit approcher une terrasse en demi-lune

aux trois quarts effondrée mais où, cependant, l'inspecteur interplanétaire sut trouver les quelques mètres carrés nécessaires à poser son appareil, qui décollait comme il atterrissait, à la verticale absolue.

Ils sortirent du cockpit, se trouvèrent dans ce décor magnifique, n'entendant d'autre bruit que celui d'une brise assez vive et, par instants, les hululements des nocturnes.

Mais il était bien évident que Vaslovic était fort éloigné de toute présence humaine.

— Il est parti d'ici, dit Muscat. A nous de retrouver ses traces...

A la lumière de la lune, Angela vit qu'il lui souriait avec bonté.

La conquête de l'espace et les grandes randonnées à travers l'univers avaient été un champ d'élection pour bien des malfaiteurs et les trafics les plus immondes s'y donnaient libre cours.

Parallèlement, pour juguler tant de vilenies, une police neuve s'était créée, engendrant une race chevaleresque, stimulée par l'amour de son métier et qui, utilisant sans doute les méthodes traditionnelles de toutes les polices du passé, se relevait singulièrement par la haute tenue morale de ses représentants.

Muscat était de ceux-là et Angela n'avait pas tardé à le comprendre. Si bien que, soucieuse avant tout du salut de Rod, elle s'était faite, spontanément, son auxiliaire.

Ils firent quelques pas sur la terrasse, repérant moins le paysage dont la beauté, cependant, était faite pour couper le souffle, que le château lui-même, ses accès possibles, son organisation générale.

Muscat se livra à quelques petits travaux de détection, au moyen d'un appareil à divers cadrans, quoique de petites dimensions, qu'il avait tiré de sa poche.

C'était un multicontrôleur, qui lui révélait la présence, dans un périmètre assez étendu, de tout amas Métallique, de toute source d'ondes, de tous appareils électromagnétiques.

De surcroît, il pouvait ainsi sonder les masses minérales, ce qui lui permit de situer les murailles les plus épaisses et, parallèlement, les cavités les plus vastes avec leurs dimensions.

Si bien que, enregistrant les indications au fur et à mesure, il voyait mentalement le plan du château, avec ses vastes salles, ses couloirs interminables, ses souterrains, et surtout les diverses installations.

— Il n'y a pas de doute, ce vieux château est un laboratoire d'un modernisme suraigu. Vaslovic est bien ce que nous supposions.

— Alors, vite, inspecteur Muscat. Il faut chercher...

Elle était impatiente. Muscat la regarda et il sembla à Angela, pendant un court instant, que la clarté lunaire éveillait, dans les yeux vifs de Muscat, une tristesse infinie qui allait peu avec l'expression énergique quelquefois mêlée de bienveillante ironie, qui était le plus souvent la sienne.

— Mademoiselle Angela...

Elle le regarda, vaguement inquiète.

— Vous êtes toujours décidée à m'aider ?

— En douteriez-vous ?

— Non, certes. Mais vous savez que je fais mon devoir, que je travaille pour le salut du monde, pour interdire le formidable chantage dont ces pirates d'un autre univers nous menacent tous ?

— J'ai compris cela. Et je vous suis.

— Mais vous devez savoir aussi que de telles missions comportent des servitudes très graves.

Angela sursauta :

— Il s'agit de Rod, n'est-ce pas ?

— Mettons..., qu'il pourrait s'agir de lui.

Angela réfléchit un très court instant :

— Inspecteur... On le recherche et je le comprends très bien. Mais ne m'avez-vous pas initialement donné votre parole : quoi qu'il puisse advenir, même si nous le retrouvons et le ramenons sur la Terre, il ne sera pas jeté de nouveau dans la cellule de mort, et livré au supplice inconnu ?

— Au nom de mes chefs, au nom de la Justice des hommes,

je maintiens cette position. Jamais il ne retournera en ce lieu d'où une science fantastique l'a tiré.

Angela se détendit :

— Dans ce cas...

— Merci, mademoiselle Angela. Je porte assez de sympathie à la jeune fille énergique que vous êtes pour souhaiter que vous ne me détestiez pas.

Ce fut elle, cette fois, qui sourit. Elle eut un mouvement pour lui tendre la main, mais il ne parut pas le voir et s'inclina très légèrement.

— Maintenant, en route, dit-il reprenant brusquement son allure de chevalier de la police.

Grâce au multicontrôleur, ils situèrent très aisément les êtres, et depuis la, terrasse (qui leur parut, d'ailleurs, avoir subi un effondrement récent) ils trouvèrent le chemin menant, à travers les ruines, à la partie récemment aménagée.

Parfois, des miaulements montaient de l'ombre. Des formes vagues s'enfuyaient.

Angela tremblait un peu, mais la présence de cet homme qu'elle sentait si fort, si maître de lui, la rassurait.

Il portait une torche atomique mais ne la faisait jouer que dans un rayon très réduit pour ne pas attirer l'attention.

D'autre part, il emmenait, avec lui, un véritable petit arsenal et était prêt à tout combat.

— Ce sont des animaux... Pas des hommes... Ils semblent errer à travers le manoir...

Le très faible halo de la torche, dont l'action était réduite au minimum, leur permettait d'éviter les marches usées, les dallages effondrés, les colonnades vétustes.

A deux ou trois reprises, ils avaient entendu un cri (encore une manifestation animale) qui les avait fait frissonner.

Cela se reproduisit très près.

Angela chuchota :

— Mais... Je me demande si c'est encore un oiseau de nuit...

— Maintenant, je ne le crois plus. Cela se confond quelquefois avec les gémissements des nocturnes, mais il doit s'agir d'un chien...

— Oui. Je le crois.

— Et il hurle à, la mort...

— Mon Dieu !...

Malgré elle, elle chancela. Il la saisit par le bras :

— Courage, Angela. Nous sommes en mission.

— Vous avez raison, dit nettement la fiancée de Rod.

Ils repartirent.

Le multicontrôleur guidait puissamment leur progression. Et, encore une fois, tout proche, le chien exhala son horreur de la mort.

Des miaulements rageurs éclatèrent, quelque part au fond des ténèbres et, par une vaste lézarde de la muraille, montrant un peu du décor agreste et par où entraient la clarté lunaire, ils virent s'envoler trois grands oiseaux aux yeux de chat, émettant leur lugubre et interminable cri.

— Il y a un véritable zoo, ici... Ce ne sont pas des bêtes du folklore, du moins, pas toutes. Je n'ai jamais entendu parler de panthères et de jaguars dans les Balkans.

Angela suggéra

— Quelques lynx, peut-être...

— Vous avez sans doute raison, petite Angela. Mais ils sont dangereux eux aussi...

Cependant, se basant sur les indications du délicat appareil, il commençait à situer nettement une concentration d'appareils qui, évidemment, étaient destinés à des expériences de physique.

Il ne lui fut pas malaisé de constater que le chien désespéré se trouvait exactement en ce point même.

Si bien que, pendant les dernières minutes que dura leur

randonnée dans le château fantastique, Muscat ne tâtonna plus guère et conduisit Angela vers une salle immense convertie en labo, et où la fluorescence très variée des appareils permettait une visibilité très satisfaisante, quoique louvoyante et fantaisiste.

Un épagneul, le museau levé, hurlait encore devant le corps d'un petit homme replet, étendu, la face contre terre.

En les voyants, le chien montra les crocs, mais ils s'approchèrent et, sans écouter leurs paroles apaisantes, il s'enfuit.

Tandis que la pauvre bête se perdait dans le dédale de Vaslovic, Muscat et Angela s'étaient précipités vers l'homme inanimé.

Ils le relevèrent, constatèrent qu'il vivait encore.

Mais dans quel état !

Ils virent avec épouvante qu'il avait été traversé de part en part par une arme inconnue. En écartant les vêtements, ils purent remarquer que, autour des plaies, la chair semblait avoir été brûlée et que, d'ailleurs, de telles marques demeuraient sur l'étoffe de la chemise et celle du vêtement de dessus.

— C'est... C'est grave ? demanda Angela, horrifiée.

— Oui, mais ce..., cette lance, ce javelot, l'a atteint sous l'omoplate et est ressorti par le thorax... A moins, réfléchit-il, perplexe, que ce ne soit le trajet contraire... Qu'importe, le résultat est le même. Seulement je pense que la région du cœur et celle du foie, sont indemnes...

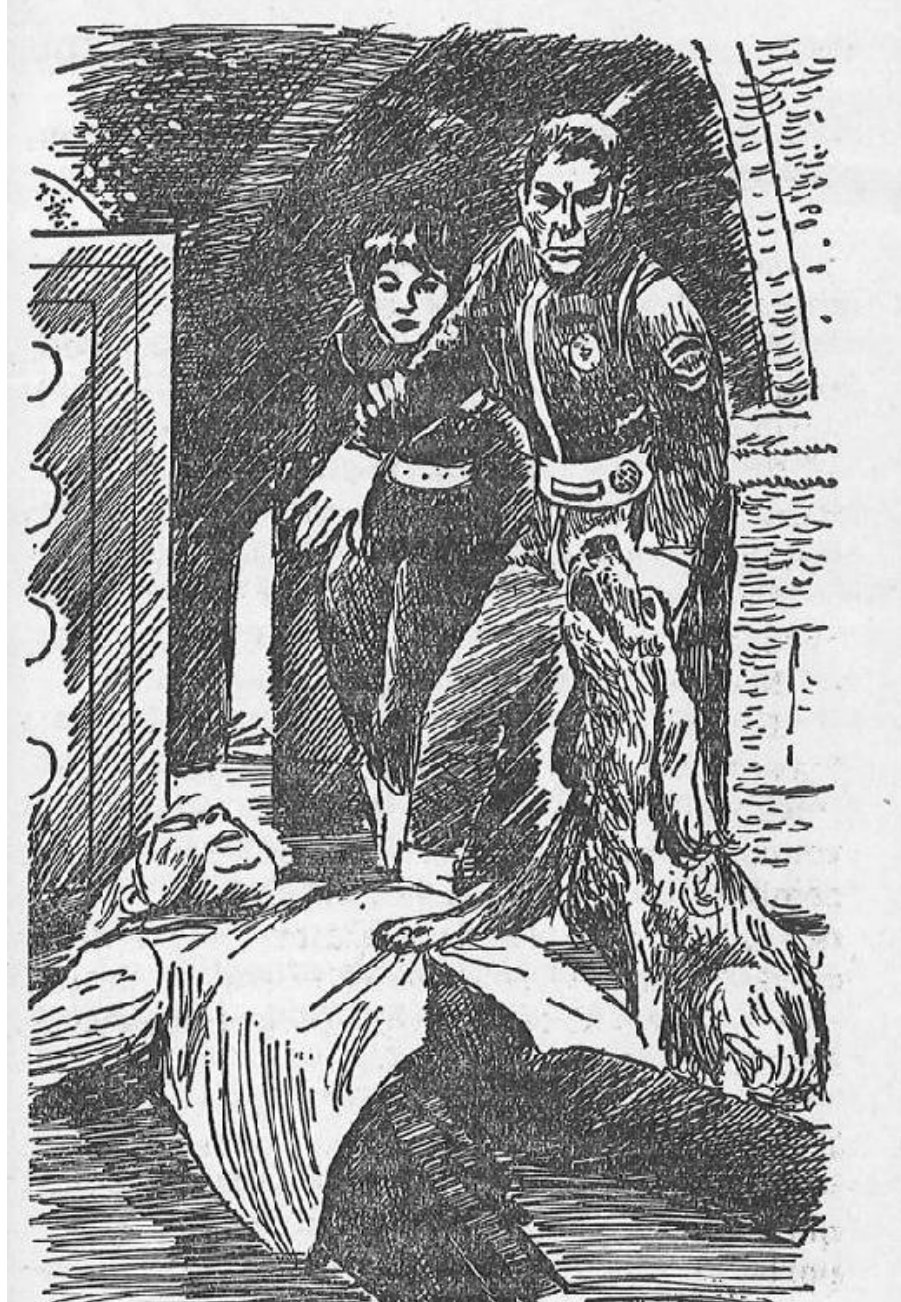
— Mais les poumons ?

— Le gauche est sûrement atteint.

L'homme avait perdu assez de sang, mais, curieusement, il semblait que la chaleur de l'arme avait cautérisé l'abominable plaie.

Angela fouillait dans le labo et découvrit ce qu'elle cherchait, une sorte de trousse pharmaceutique où il y avait de l'intracolor, le très efficace cautérisant inventé par un savant vénusien.

Ils se mirent en devoir de soigner la victime. Muscat, chez qui le démon policier ne tardait jamais à s'éveiller, se creusait les méninges afin de déterminer par quelle arme on avait bien pu frapper ainsi.



— On jurerait un fil d'épée porté à l'incandescence...

La diligente Angela achevait les pansements et, la pharmacie locale étant vraiment bien agencée, elle y relevait assez de médicaments pour ranimer et revigorer son patient.

Moins d'une demi-heure après leur arrivée, ils avaient pu

entourer le chevet de Wolf Stagg qui, ouvrant les yeux, stupéfait de les voir là, s'était entendu dire qu'il était entre les mains d'amis, et qu'on venait pour l'aider, rien d'autre.

Encore faible, mais décidé à réagir, le petit homme, qu'Angela ne pouvait s'interdire de trouver assez antipathique, commença à parler.

Muscat avait jugé bon de ne rien lui laisser ignorer de sa profession et avait précisé que la jeune personne qui l'accompagnait était tout simplement la fiancée de Rod Armauri.

Malgré son état, Wolf Stagg tressaillit et regarda la jeune fille, dont la beauté brune ne pouvait laisser aucun homme indifférent.

Mais il la voyait sous un autre jour, également :

— C'est elle..., elle pour laquelle il a... Il s'interrompt. Angela avait pâli.

— Oui, dit nettement Muscat. Indirectement, mademoiselle a été mêlée à cette affaire que vous connaissez bien, puisque, j'imagine, vous êtes pour quelque chose dans l'évasion d'Armauri..., de la cellule des condamnés à mort...

La face épaisse et lunaire de Stagg avait repris son fantôme de sourire.

— Si j'y suis pour quelque chose... C'est moi qui l'ai désintégré là-bas..., et réintégré ici...

Angela allait poser mille questions. Muscat lui fit signe de ne rien dire :

— Bavardons un peu... Je vous écoute... Stagg le regarda, parut s'interroger. Devait-il ou non parler ?

Il dut penser qu'il n'avait plus rien à perdre. Il eut un geste vague et commença.

Muscat et Angela, effarés, écoutèrent l'extraordinaire récit.

— Ainsi, dit Muscat à un certain moment, non seulement vous l'avez arraché à la Centrale, mais encore vous l'avez envoyé jusqu'à la constellation du Cygne, ce monde inaccessible jusqu'à présent, du côté de Deneb ?

— Oui. Du moins c'était mon but. Mais ces pirates ont tout

saboté et il est allé...

— Nous savons. Etes-vous au courant de la suite ?

— Oui. J'ai eu d'autres contacts. A partir du moment où j'ai su que mes correspondants — des dissidents à ce que j'ai compris — l'avaient récupéré, la Science était satisfaite et j'avais réussi.

— Mais vous n'ignorez pas quelle faculté formidable Armauri a glanée lors de son voyage sublunonique, et que sa connaissance totale de l'avenir du monde en fait un péril insensé ?

Stagg eut la moue et le geste de l'homme qui est en dehors de cela, ce qui déplut autant à Robin Muscat qu'à Angela.

— Quoi qu'il en soit, il serait indispensable de le rejoindre, ou de le ramener ici...

Wolf Stagg regarda le policier

— Vous iriez à sa recherche ?

— Si nécessaire, oui.

— Par le même chemin ?

— En connaissez-vous un autre ?

— Non. Aucun astronef n'a jamais atteint le Cygne. Et même par subspace, des difficultés de nature inconnue barrent la route aux cosmatelots.

Stagg eut plus que son sourire habituel. Cela devenait un rictus et ils virent une flamme méchante dans ses yeux.

— Je suis à votre disposition pour vous y envoyer.

— Vous ne pouvez pas le ramener ?

— Non. Ils le retiennent prisonnier.

— Donc, vous acceptez de nous aider ?

— Certes, oui.

— Je vous en remercie. Bien que ce soit votre devoir d'humain. Quand il s'agit de la paix du monde...

— Je me moque de la paix du monde.

Il y eut un silence. Angela et Muscat étaient suffoqués.

Le policier trancha :

— Alors ? Pourquoi nous aider ?

— Pour que vous retrouviez Armauri. Et je serai vengé.

Angela eut un mouvement horrifié. Muscat lui fit un léger signe d'apaisement.

— Expliquez-vous. Est-ce parce que... Armauri vous a frappé. Mais non, ce n'est pas lui...

— Non, non, cria Angela, ce n'est pas lui qui a commis ce crime...

— Celui-là, non, en effet, dit Stagg, dynamisé par les puissants stimulants qui stoppaient l'effet de la plaie effrayante. Armauri est là-bas, je ne sais trop où, aux abords de la constellation d'après ce que j'ai compris. Mais il est aisé d'établir ses coordonnées, car j'étais en rapport avec ceux qui l'ont kidnappé.

— Vous les connaissez ?

— Par intercommunications, oui. Des forbans. Je n'ignore pas leurs messages aux grandes puissances stellaires. Au plus offrant, ils veulent vendre Armauri, son secret, sa toute-puissance, la vertigineuse connaissance de l'avenir du monde. Seulement écoutez-moi... Mon maître Amfis-Bey, pour la réussite de ses expériences, leur a livré une partie de ses découvertes, afin qu'ils construisent les appareils homologues des nôtres. Et moi, après sa disparition, j'ai fait de même. Il y a eu conflit, bien sûr, mais je pensais qu'ils avaient encore besoin de moi. Et puis...

Son visage déformé par la haine, devint hideux :

— Ils tiennent Rod. Avec ce qu'il a appris dans le mystère des quasars et de la lumière du passé et de l'avenir. Quant au secret de la sublumination biologique, ils estiment sans doute qu'ils en savent assez comme ça pour recommencer, à l'occasion. Moi, je ne sers à rien. Et ils peuvent redouter que je ne dévoile le procédé de translation. Alors, ils ont tenté de m'assassiner...

— Depuis le monde du Cygne ?

— Oui. Déjà, ils avaient, lors de nos bagarres en duplex,

frappé mes appareils. Et même tenté de tuer Armauri..., avant son départ...

Angela se cacha le visage dans ses mains.

Muscat fit un petit temps et demanda :

— Bien. Je vous considère comme tiré d'affaire, au moins relativement. Nous sommes arrivés à temps. A présent, lancez-moi dans le monde subluminaire, selon les coordonnées que vous possédez. Je dois, absolument, retrouver Armauri et..., les pirates de la lumière.

— Moi aussi, je veux partir, cria Angela.

— Vous êtes folle, malheureuse enfant, protesta le policier des étoiles.

— Non, c'est ma place. Je vous ai suivi ici, je vous suivrai en enfer pour le retrouver.

Wolf Stagg se dressa un peu et aboya :

— Je vous préviens ! Je peux vous expédier tous les deux. Ces jours derniers, j'ai bien travaillé. J'ai mis au point certaines découvertes de ce cher Amfis-Bey. Mon disque de feu, mon disque protecteur, que je n'ai d'ailleurs pas su utiliser quand ces traîtres m'ont frappé par-derrière, je le mets à, votre disposition. Seulement...

— Seulement ?

— Vous partirez. Tous les deux. Vous rejoindrez ceux que vous souhaitez atteindre. Mais sans armes. Sans vêtements. Sans instruments. Sans rien. Nus. Désarmés. Dépouillés. Vous n'aurez que vous-mêmes pour lutter... Alors je vous préviens...Acceptez-vous ?

— Oui firent-Ils d'une seule voix.

Deux heures plus tard, dans le laboratoire, un Wolf Stagg très affaibli, mais avalant sans cesse des pilules vitaminées, voyait se former un disque fulgurant, analogue à celui avec lequel il avait protégé Rod Armauri des rayons assassins des pirates de la lumière.

Le disque luminescent semble tourner à une vitesse fantastique et il demeure stagnant.

Déjà, l'inspecteur Muscat a disparu et, maintenant, Angela a pris place, courageusement, dans l'idole-robot.

Une gerbe d'étincelles. Elle disparaît à son tour.

Un instant plus tard le disque s'efface et c'est comme s'il n'avait jamais existé, comme si l'inspecteur Robin Muscat et la fiancée de Rod Armauri n'avaient jamais été ni l'un ni l'autre.

Wolf Stagg, épuisé par l'hémorragie, s'écroule sur le dallage, agonisant.

Mais il sait que, au même instant, à la même fraction de seconde, le disque et ses passagers émergent, en cet équipage, près de l'étoile Deneb. Quelque part dans le château de Vaslovic, le chien recommence à, hurler à la mort.

CHAPITRE XII

Vaô avait beaucoup réfléchi, beaucoup travaillé, depuis quelques-uns de ces tours de cadran correspondant à la mesure du temps planétaire.

Ambitieux, doué d'un cerveau génial, il avait souffert, dans le monde du Cygne, du barrage que faisaient devant lui les sages officiels, qui ne lui permettaient pas de donner sa pleine mesure.

Il avait embrassé, pour cela, la cause de Traex.

Maintenant, il n'avait pas de regrets. Il disposait, seul dans la constellation, d'un astronef subspatial. D'autre part, il avait un précieux laboratoire à sa disposition et, surtout, l'apport lointain de cet autre génie, Amfis-Bey, outre l'héritage des générations savantes de sa planète d'origine.

Traex avait pour lui la force, l'audace. Vaô la pensée, la plus terrible des armes.

Pour l'instant, les humanoïdes du Cygne devaient être déroutés par leur coup d'audace, les privant à la fois d'appareils irremplaçables et du premier navire interstellaire car leurs petits engins allant tout au plus d'une planète en l'autre ne pouvaient songer à rivaliser avec l'incomparable « Hooli ».

— Ils construiront d'autres « Hooli » avait dit Vaô. Mais, d'ici là, nous serons les maîtres dans la Galaxie...

Traex menait son entreprise de chantage, se mettant en rapport par hypertélé avec les divers mondes ayant jusque-là correspondu avec le Cygne (sans pouvoir se visiter mutuellement) offrant à qui le voulait le formidable secret de Rod Armauri.

Pour étayer ses propositions, il interrogeait l'homme revenu du fantastique univers subluminaire.

Armauri, qui n'avait peut-être pas encore mesuré les conséquences de ses propres découvertes, ne s'était guère fait prier.

Interrogé sur ce qui devait se passer de très spectaculaire dans le système solaire, le Centaure, les parages de Sirius et d'Antarès, univers jusque-là ayant établi des communications radio avec le Cygne, Armauri avait indiqué un certain nombre de faits saillants. Plus il allait, plus il devenait lucide, et ses prophéties se précisaient.

En quelques jours, tout s'était réalisé.

Maintenant, Traex attendait des contrepropositions.

Le monde, ou la planète, ou l'Etat qui achèterait le secret deviendrait aisément dominateur du Cosmos. Tout savoir de l'avenir...

Vaô, lui, travaillait.

La mutation bioluminescente n'avait plus guère de secrets pour lui. D'abord, Amfis-Bey, heureux d'avoir établi le premier des rapports radioniques avec le Cygne, avait livré une partie de ses découvertes pour permettre aux Cygniens de construire les statues-robots susceptibles d'accueillir et de reconstituer cellulièrement les êtres translatés.

Par la suite, Wolf Stagg lui-même avait dû jeter du lest, bien qu'il fût plus réticent que son prédécesseur.

Mais, ceux du Cygne, faisant leur profit de ce qu'ils savaient déjà, avaient fait de grands progrès et Vaô, depuis le départ en force du « Hooli », se trouvait pratiquement seul à disposer de l'ensemble des appareils.

Grand physicien lui-même, secondé par une demi-douzaine de techniciens désormais hors-la-loi, mais conservant leur sagesse, il perfectionnait sans cesse le procédé d'Amfis et de Stagg.

Ainsi, il était à peu près sûr, avant quelques jours, de pouvoir envoyer un être vivant par voie lumineuse et le reconstituer à volonté,

au lieu d'arrivée, sans appareil récepteur, en télécommandant la reconstitution moléculaire.

Là-bas, sur les planètes du Cygne, on devait s'être remis au travail avec acharnement, pour retrouver les secrets volés par Vaô et Traex.

— Ils trouveront... ; mais dans combien de temps ?

Les éléments importants, ils étaient à bord du « Hooli », à portée de main de Vaô.

De Vaô, seul dans la Galaxie, à posséder un tel secret.

Seul ?

Pas tout à fait. Il y avait encore, sur la planète, Terre, cette petite Terre si lointaine, un homme, Wolf Stagg, en fait le détenteur légitime de la vérité concernant l'aventure subluminique.

Mais, à présent que Vaô espérait pouvoir agir avec un seul appareil émetteur, que lui servait l'homme de la Terre ?

Et puis, ne valait-il pas mieux que Rod Armauri demeurât le seul explorateur du monde des quasars, du cinéma du passé et de l'avenir, de la fantastique cosmothèque ?

De là à songer à supprimer un rival dangereux, il n'y avait qu'un pas.

Si le Cygne et les autres mondes galactiques n'avaient jamais pu établir de lignes d'astronefs, des abîmes surprenants, semblant s'ouvrir autour de Deneb et de son cortège stellaire, la radio, depuis longtemps, avait ouvert la voie aux échanges intellectuels.

L'hypertélé, perfectionnée par Vaô, qui dirigeait son équipe à son gré lui avait déjà permis, malgré des imperfections, et les innombrables interférences de douze années de lumière, d'apercevoir Wolf Stagg dans ce laboratoire qui, depuis le Cygne, avait déjà été attaqué lors des conflits opposant le Terrien à ses lointains homologues.

Vaô avait repris le système du javelot de feu, sorte de laser réalisable à d'incommensurables distances.

Cette fois, surveillant Wolf Stagg par hypertélé, il l'avait situé, atteint, blessé mortellement.

Désormais, Vaô, l'orgueilleux Vaô, pouvait se croire, à travers l'Univers, seul détenteur du secret de la biologie lumineuse.

Cependant, le « Hooli » n'était pas demeuré sur les berges du lac où il avait primitivement fait escale.

Le triste souvenir de la mort du pauvre Unnux, dévoré par la fange vivante, créature ou phénomène minéralogique encore inconnu, n'était pas de nature à y retenir les pirates.

Mais la planète inconnue demeurait séduisante et ils étaient repartis, avaient trouvé un paysage plus favorable, près d'une chaîne de lacs qu'on avait soigneusement sondés.

Un volcan, à l'horizon, fumait en permanence, mais il se trouvait à plusieurs dizaines de kilomètres et semblait peu dangereux.

Les forbans avaient trouvé une faune et une flore abondante. Une colonie eût éventuellement pu se fonder ici.

En riant, les pirates, surtout les plus jeunes, faisaient remarquer que « cela manquait de femmes », mais Traex s'était empressé de répondre que, avant peu, cette carence serait palliée, à la suite d'une expédition dans une planète à demi sauvage en ce qui concernait la population, et située aux plages de la constellation.

Ainsi, par de telles promesses, il gardait la main sur son équipage et Vaô pouvait travailler à l'aise.

Cependant, les deux bandits, en dépit de leur audace, de leur puissance, gardaient un souci majeur : le caractère de plus en plus sombre du très précieux Rod Armauri.

Il parlait peu et, de moins en moins, acceptait de répondre aux questions concernant l'avenir.

Cela semblait l'ennuyer, l'irriter parfois. Vaô, prudent, avait conseillé à Traex de ne plus l'importuner :

— Il a prédit diverses choses qui sont arrivées, l'hyperradio et l'hypertélé nous le confirment.

— Oui. Mais les contre-propositions se font attendre. Nous avons capté diverses émissions. Certes, notre appel a fait du bruit. Le Cygne vocifère, menace, mais ne peut rien contre nous. Mais d'autres semblent nous prendre peu au sérieux, comme Antarès, comme le Centaure.

— Pourtant, ce qu'Armauri a prédit se réalise scrupuleusement.

— Cela semble réel, en effet. Mais on parle aussi de bluff... Et cependant nous captons les longueurs d'ondes qui appartiennent, non au public, mais aux services secrets officiels des constellations avec lesquels nous étions en rapport depuis le Cygne. Il y a beau temps que j'avais repéré de tels éléments et je n'ai pas manqué de les emporter sur le « Hooli ».

— Et le Martervénux, les mondes de Vénus, de Mars, de la Terre surtout dont Rod Armauri est originaire ?

Traex avait fait la grimace

— Les Terriens, eux, disent qu'ils ont chez eux des tas de voyants, de médiums, qu'ils lisent dans les globes de cristal, dans le résidu d'une boisson qu'ils appellent « kaffee », ou « khaphé », je ne sais..., ou dans des morceaux de carton et je ne sais quoi encore, et qu'ils n'ont pas besoin des révélations d'un monsieur qui est allé se promener dans l'au-delà, ou dans ses parages...

Vaô grinça :

— Pas sérieux... Pas sérieux du tout. Si bien que je me demande si ce soi-disant mépris ne cache pas une inquiétude réelle.

— C'est-à-dire ?

— Qu'on prend la révélation d'Armauri comme on doit la prendre, mais sans vouloir nous en laisser le bénéfice.

Traex haussa les épaules :

— Jusqu'à nouvel ordre, nous sommes invulnérables. Nul astronef n'a jamais pu joindre le monde du Cygne, pas plus que les nôtres ne pouvaient en sortir...

— Traex... Traex... Nous, avec le « Hooli », nous allons pouvoir nous évader de notre monde d'origine...

— Je le pense bien, parbleu. Mais, même sans cela, nous pourrions nous mettre en rapport avec l'univers qui voudrait accepter nos propositions...

— Et lui livrer les révélations de Rod ? Et après ? Quel bénéfice en tirerions-nous ?

Traex ne répondit pas tout de suite :

— J'ai songé à cela. Mais je crois quand même le « Hooli » capable de franchir les abîmes qui entourent notre monde...

— Ceux de la Terre, d'Antarès, d'Altaïr, du Sagittaire, n'y sont jamais parvenus...

— Nous y arriverons. Mais...

— Mais ?...

— Armauri fait la mauvaise tête. Il semble qu'il ait compris les conséquences formidables de ses dires. Alors il se tait.

Vaô fixa son complice d'un œil aigu :

— Traex... Es-tu homme à accepter cela ?

Le terrible pirate serra les poings :

— Moi ? J'emploierai tous les moyens pour le faire parler...

— Tu penses à la torture ? Bien sûr. Moi, je voudrais essayer l'hypnose...

— Il y a un magnétiseur parmi nous ?

— Non. Mais le savantissime Glibilix, que tu as bien connu, avait mis au point un réseau d'ondes à action cérébrale, un stimulateur de neurones, qui a quelquefois servi à la police, pour les aveux spontanés. Je pense qu'il ne me serait pas très difficile de le reconstituer...

Traex eut un mauvais sourire :

— Alors, ne perds pas de temps....

Quelques tours de cadran passèrent encore.

Les pirates commençaient à désespérer. Nulle planète, nulle confédération nul empire connu dans la galaxie n'envoyaient de radio pour demander à acheter le secret de Rod Armauri, en dépit des preuves transmises par les révoltés du « Hooli ».

Rod s'enfermait dans un mutisme quasi complet. Vaô travaillait. Et Traex rongeaient son frein, tandis que l'équipage s'ennuyait déjà.

Traex emmenait ses hommes à la chasse et à la pêche, organisait

des joutes, des matches, à la fois pour les distraire et les entraîner.

Vaô et son équipe, eux, connaissaient vraiment la grande aventure. Ils devaient mener de front les recherches subluminiques, qu'on améliorait en permanence et, ce qui semblait encore plus urgent, le réseau d'ondes susceptibles de stimuler les neurones d'un cerveau récalcitrant.

Parce que, menacer et torturer Armauri, c'était peut-être possible, mais très dangereux, la santé d'un tel homme représentant un Capital inestimable.

Si bien que, sur ordre de Vaô et de Traex, tout l'équipage des mutins du Cygne était aux petits soins pour lui.

Mais il n'en avait cure et demeurait en dehors de tout, perdu dans des pensées que nul n'osait imaginer.

Vaô connaissait le vertige des grandes découvertes.

— Si je peux discipliner les mésons, les neutrinos, et les tachyons qui, à l'état naturel, vont déjà plus vite que la lumière, j'arriverai à mes fins. S'il le faut, j'enverrai un autre homme aux limites du cosmos, puisque Armauri est réticent. Expansion totale, à la frontière de cette sphère géante qui enferme le monde, qui est le monde... Puis contraction jusqu'au retour à l'humain. Mais entre-temps, vision totale de l'hors temps. Tout d'un seul coup...

Il n'osait encore se l'avouer, mais Vaô eût volontiers fait l'expérience, lui-même, pour devenir celui qui sait, celui qui connaît.

Ah ! Certes non, il ne s'enfermerait pas dans l'hypocondrie de Rod Armauri. Connaître le déroulement du destin, ne serait-ce pas le moyen de pouvoir le modifier ?

Il rêvait. La science allait le lui permettre, Mais, d'autre part, il se heurtait au revers du raisonnement le Destin, vu une fois pour toutes, était sans doute l'Inexorable.

Alors ?...

Vint le moment où l'excitateur de neurones fut prêt. Un simple casque branché sur une petite dynamo, et hérissé d'antennes capables de saisir les ondes cérébrales de celui qui le coiffait.

Traex, impatient, dès qu'il sut la chose au point, décida d'interroger Armauri sans tarder.

— Qu'il nous dise..., ou pense, pour le moins ce qui va nous arriver ?

Pour ne pas éveiller ses soupçons, Traex et Vaô décidèrent d'agir avec discrétion.

Hymeor, un vieux technicien qui avait toujours suivi Vaô fut chargé d'aller quérir le Terrien et de l'amener au laboratoire où, seuls, les deux instigateurs de la révolte se tenaient, près du nouvel appareil.

Rod arriva, toujours morne, l'œil atone, muet, traînant le pas aux côtés de Hymeor.

Traex et Vaô lui tendirent la main, mais il ne parut pas voir le geste.

Vaô attaqua alors :

— Cher ami de la Terre, nous poursuivons d'intéressantes expériences. Nous respectons votre personne, comme votre pensée. Cependant, ne pourriez-vous nous aider ? Nous avons besoin de savoir...

Rod releva la tête et un sourire pâle, vaguement ironique, passa sur son visage défait :

— Ne vous donnez pas tant de mal, Vaô. Je sais.

— Que savez-vous donc ?

— Vous avez construit un appareil pour m'arracher mes révélations. C'est inutile. Il ne fonctionnera pas. Mais, s'empessa-t-il d'ajouter comme les forbans avaient un mouvement de réaction, je suis tout de même prêt à vous dire ce que je sais..., de votre avenir immédiat, puisque c'est cela qui vous intéresse...

Il y eut une certaine détente. Traex se voulut jovial, ce qui ne lui allait guère :

— Eh ! bien, vous voilà raisonnable...

— Non, pas raisonnable, Traex. Je sais. Voilà tout.

— Vous savez ?...

— Tout. Cela a déjà été prouvé. Ainsi, je vais vous en donner une nouvelle preuve...

— Voyons ?...

— Vous savez que, sur Terre, ma planète-patrie, j'ai commis un crime. Je puis vous dire que vous, Traex, allez en commettre un autre...

— Et quand cela ?

Traex, évidemment, n'était pas de ceux que trouble la mort d'un homme, leur fût-elle imputable.

Mais il tressaillit en entendant la réponse :

— D'ici à quelques minutes, Traex.

Il y eut un très court instant de silence.

— Armauri, dit Vaô, puisque vous..., vous voulez bien nous dire...

— Vous voulez savoir ce qui va vous arriver ? Eh ! bien votre entreprise est vouée à l'échec. Le « Hooli » sera détruit. Votre chantage à l'échelon cosmique va rater. Parce que les mondes, ou ne croient pas à la vérité de mes révélations. Et ils ont tort, ou que les autres y croient trop et vont mettre tout en œuvre pour en finir avec vous..., avec moi, moi qui en sais trop. Mais, en ce qui vous concerne directement, vous n'en avez plus pour longtemps...

Le vieil Hymeor paraissait suffoqué :

— Oh !... Mais c'est épouvantable, ça. Nous sommes foutus, alors ? Chef, ça ne peut plus durer... Il ne faut pas rester ici... Il faut...

— La ferme ! hurla Traex. Tu ne vas pas perdre la tête, toi ?

Rod parut sur le point de dire quelque chose. Mais il se tut.

Pendant un instant, il y eut querelle. Hymeor, affolé par les révélations, et convaincu de leur véracité depuis la mort d'Unnux qui avait terriblement frappé l'équipage, prétendait avertir ses camarades, voire obliger Traex et Vaô à effectuer une reddition envers leurs coplanétriotes du Cygne.

Finalement, repoussant les deux chefs, il bondit vers la porte du laboratoire.

Il ne l'atteignit pas.

Traex, exaspéré, avait tiré un tube fulgurant de sa ceinture et ouvrait le feu sur Hymeor.

En une seconde, le corps du vieux laborantin parut flamber. Puis il n'y eut plus rien, qu'une infime poussière sur le plancher de l'astronef.

Ni Vaô, ni Rod Armauri n'avaient bougé. Mais le Terrien disait, lentement

— Que vous avais-je dit, Traex ?

Le pirate cygnien, blême de colère, ce qui décomposait sa peau cuivrée voulut hurler quelque chose, mais Rod reprenait, levant la main pour le faire taire :

— Je vous annonce du nouveau... Dans très peu de temps... Un phénomène insolite sera signalé.

Et il sortit du laboratoire, sans que Vaô et Traex fissent un mouvement pour le lui interdire.

Traex tourmentait encore le manche de son tube fulgurant. Vaô eut un signe négatif de la tête :

— Non... Attends encore. Il sait..., tant de choses... Il peut nous être utile... Mais ne restons pas ici. Reprenons l'espace.

Deux heures plus tard, le « Hooli » fonçait à travers le grand vide.

Traex, pour son équipage, avait promis d'aller vers la planète sauvage où les forbans pourraient faire une razzia et enlever les plus jolies filles des tribus. Quant à la mort de Hymeor, on l'avait expliquée par un accident de laboratoire.

Seulement, un peu plus tard, Traex fut alerté.

Ainsi que Rod l'avait annoncé, on découvrait un phénomène insolite.

Un disque intensément lumineux, perdu, mais s'approchant du navire.

Si endurci soit-on dans le crime, on ne supprime pas un homme avec autant de légèreté qu'il ne vous en reste quelques séquelles mentales.

Le meurtre pur et simple du vieil Hymeor avait plus exaspéré Traex qu'il n'eût troublé un homme normal. Mais il songeait que cela avait créé, surtout après la disparition tragique d'Unnux, un climat regrettable à bord de l'Astronef.

Il était donc de fort méchante humeur lorsque les observateurs du « Hooli » signalèrent ce disque inattendu.

Traex, tout de suite, se mit en rapport avec Vaô.

Ils étaient deux forbans et, en tant que tels, ils ne pouvaient guère concevoir ce sentiment élevé qu'est l'amitié. Ils étaient des complices, liés par le forfait, mais la force de l'un, la science de l'autre, les faisaient indissolubles, du moins autant que durerait la grande aventure.

— Une fois encore, Armauri a raison... Il a prédit que, dans très peu de temps...

Par le panoramique du poste de pilotage, près des navigateurs, Traex et Vaô observaient le disque mystérieux, dont la fulgurance éblouissait.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ?

— Ce n'est pas une soucoupe, en tout cas. Et puis, nous demeurons dans les limites du Cygne, notre monde. Aucun engin n'a jamais franchi les gouffres qui nous séparent du reste de la galaxie...

— Il y a un commencement à tout, Vaô. Nous-mêmes, ne pensions-nous pas tenter le franchissement ?

Le savant secoua la tête :

— Ouais !... Mais cela, ce n'est pas un engin, un navire spatial.

— Dis-moi ce que c'est ? Une arme secrète, envoyée par des gens, soit de chez nous, soit de quelque autre monde qui cherche nos secrets ?

Sarcastique, Vaô répliqua :

— Demande à, Armauri. Lui, il sait.

Les yeux de Traex jetèrent des éclairs :

— Oh ! Celui-là... Il faudra bien... Mais plus tard. Pour l'instant, nous allons mettre le « Hooli » en état de défense.

Il eut un ricanement qui lui était familier :

— D'ailleurs, l'armement du bord est fort bien fait. Je ne me serais pas embarqué sur un vaisseau désarmé, tu peux me croire...

Dans la cabine qui lui avait été dévolue, et où on le servait princièrement (ne fallait-il pas le ménager malgré tout ?) Rod, l'œil au hublot, regardait dans l'espace.

Par instants, le disque passait, repassait, disparaissait, s'étant mis en quelque sorte en orbite autour du « Hooli ».

Sur le visage émacié du jeune homme, des sentiments bien divers apparaissaient, semblant se chasser l'un l'autre.

Tantôt, en dépit de son état habituel, il semblait parcouru par une joie intense et la lumière revenait dans ses yeux. Tantôt, au contraire, il retombait dans un abattement total. La tête dans les mains, il se jetait sur sa couchette et des sanglots secouaient ses épaules amaigries.

Finalement, il eut un soupir, se leva, comme s'il exprimait

— Allons... Il le faut...

Un instant, il hésita avant de sortir. Ses traits se crispèrent et il mima, dans le vide, un baiser, exhalant dans un souffle le nom chéri :

— Angela...

Il allait et venait librement à bord du « Hooli ». Nul ne s'opposa donc à ce qu'il se rendît au poste de commandement, où Traex, debout devant une carte lumineuse du ciel, donnait des ordres à ses divers services, par le truchement des interphones.

Traex...

Que me voulez-vous ?

— Vos préparatifs de combat sont inutiles

Instinctivement, Traex allait riposter : « Qu'en savez-vous ? ».

Mais il se retint à temps, se rendant compte du ridicule d'une telle invective à l'égard d'un homme qui connaissait strictement tous les détails de l'avenir cosmique.

Il se retourna donc et, le sourcil froncé, la voix brève, crispé devant celui auquel il ne pouvait rien cacher, il demanda :

— Alors ? Que faut-il faire ? Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

Armauri murmura :

— Vous allez le savoir. Ils arrivent à bord...

— Ils ?

— Ceux qui viennent de la Terre. Ah ! Je vous préviens, ils sont nus et désarmés. Jusqu'à nouvel avis vous ne risquez pas grand-chose de leur part. Il y a d'ailleurs une femme parmi eux. Oui, rien qu'un homme et une femme. Vous voyez donc que, avec votre astronef, votre équipage, vous n'avez pas grand-chose à craindre...

Vaô venait de pénétrer dans le poste et écoutait.

Armauri, ayant repris le ton quelque peu négligent qui était le sien quand il annonçait les choses les plus banales ou les plus fantastiques, se tourna vers lui

— Voulez-vous faire en sorte que, dès leur arrivée ici, on puisse leur fournir des vêtements décents ?

Traex, agacé, grinça :

— Aucune garde-robe féminine n'est prévue, jusqu'à nouvel ordre, sur le « Hooli ».

— Vous donnerez à Angela une combinaison de cosmonaute. Elle s'en accommodera fort bien.

Vaô, qui captait depuis longtemps toutes les radios galactiques, et triait ce qui intéressait Armauri de près ou de loin, tressaillit :

— Angela, dites-vous ? Cette femme... Est-ce donc celle à cause de qui vous avez... Enfin vous avez été condamné ?

— Oui.

— Et... l'homme qui l'accompagne ?

Ils virent que Rod semblait plus pâle, plus bouleversé que jamais

:

— Celui-là... Disons que c'est l'homme du Destin.

Traex gronda :

— Celui qui nous conduira à notre perte ? Dans ce cas...

Il brandissait déjà son fulgurant. Rod Armauri eut un geste un peu las.

— Rengainez cette arme, Traex. Vous ne tuerez pas Muscat (il s'appelle ainsi et c'est un Terrien) comme vous avez tué le vieil Hymeor... Et si je dis que c'est l'homme du Destin, comprenez-moi. Je devrais dire plutôt : l'homme de « mon » destin...

Traex et Vaô demeuraient sur leur faim. Comme toujours, Rod Armauri avait la fâcheuse manie des prophètes, il parlait par énigmes le plus souvent et les tournures de phrases sibyllines n'étaient pas le fait d'un aventurier comme Traex, peu accoutumé aux subtilités.

Vaô, lui, avait noté autre chose.

Rod Armauri avait évoqué, tout naturellement, la vérité sur le meurtre d'Hymeor.

Cela en présence de trois des forbans, présents auprès de Traex et de Vaô dans le poste, les navigateurs « Hooli ».

Comme leurs camarades, ils avaient trouvé cette mort suspecte et l'étrange Terrien confirmait ce que d'aucuns soupçonnaient : que Traex était bien capable, pour un prétexte futile, de supprimer tel ou tel de ses complices.

Traex, lui aussi, comprit le péril :

— Eh bien, quoi ? Vaô... Donne des ordres !... Des vêtements pour nos visiteurs... Des Terriens, venus de si loin, qu'on leur fasse une réception digne d'eux...

A ce moment, un navigateur cria :

— Alerte !... Le disque fonce sur nous...

Traex hurla, dans un micro :

— Qu'on ne tire sous aucun prétexte ! Puis il se tourna vers Rod Armauri :

— Mais comment..., vont-ils pénétrer ?

— Rendez-vous dans la salle de relaxe, la plus vaste du bord. Automatiquement, ils vont y arriver.

Traex, Rod et Vaô sortirent du poste précipitamment, suivis par les regards lourds des trois forbans, frappés de cette révélation concernant la mort d'Hymeor.

La salle de relaxe, à la fois, piscine, bar, sauna, stade en miniature, occupait, comme dans presque tous les astronefs, le centre approximatif du « Hooli ».

Quelques instants après, le disque fulgurant arrivait droit sur le cockpit, le pénétrait comme une image photographique se juxtapose à une autre dans le phénomène de surimpression et, au milieu de la grande salle, Vaô, Traex, et Rod toujours pâle mais les yeux étrangement brillants, et la majorité des pirates que leur service ne retenait pas dans un point quelconque du navire se trouvaient là, observant la chose étonnante.

Le disque tournait sur lui-même à une vitesse insensée.

Mais il n'avait pratiquement pas de consistance, pas d'épaisseur. Il était purement photonique, cela se concevait aisément.

A un certain moment, il parut s'immobiliser, changea de couleur à plusieurs reprises, éblouissant les assistants.

La voix de Rod s'éleva, un peu rauque :

— Les vêtements...

Deux des hommes étaient allés quérir des combinaisons, sur l'ordre de Vaô. Rod leur fit signe d'approcher.

Ils hésitaient un peu mais, d'un seul coup, le disque s'effaça, disparut...

Deux êtres humains, visiblement étourdis, titubants, apparaissaient à sa place, sur le bord, de la petite piscine.

Rod chancela et s'effondra. Toute son indifférence habituelle fondait soudain. Il pleurait, ce qui stupéfia les pirates.

Mais un frisson passait sur toute l'équipe. Les silhouettes nues qui venaient de se matérialiser étaient celle d'un homme en pleine force, un solide athlète, et d'une femme, très jeune encore, d'une plastique à faire rêver.

Dans les heures qui suivirent, en effet, plus d'un parmi les pirates du Cygne devait emporter avec lui le reflet de la beauté d'Angela la Terrienne, celle qui venait de si loin pour rejoindre l'homme qu'elle aimait.

Elle, comme Muscat, semblait avoir perdu conscience. Les deux hommes chargés des vêtements approchaient.

Rod se reprit soudain, s'élança, les bouscula, prit la combinaison destinée à Angela et, se jetant devant elle pour masquer sa nudité, il s'empessa de la recouvrir, laissant aux deux autres le soin de s'occuper de l'envoyé de l'I-I.

Vaô regardait cela avec le plus vif intérêt.

— Au bar, ordonna-t-il. Un cordial... Ensuite, emmenez-les au labo. Ils sont dans un état particulier...

— Le cordial suffira, dit Rod, qui soutenait une Angela chancelante, dans quelques minutes, ils ne présenteront plus trace de trouble. Le voyage subluminaire est indolore et ne laisse aucune séquelle...

Il fit un petit temps avant de terminer, dans un souffle :

— Physiquement, du moins...

Malgré ses aventures, malgré le terrible secret qu'il portait en lui, Rod était homme et il était bouleversé par le contact d'Angela.

Elle revint à elle, lentement et, en voyant les traits de Rod, penché sur elle, elle jeta un grand cri, lui tendit les bras, et s'évanouit.

Robin Muscat, lui, prenait conscience du lieu où il se trouvait.

Le policier des étoiles, s'étirant un moment, se demanda quel accueil on allait lui faire.

Il éternua, se secoua, se tenant malgré lui sur ses gardes.

Il vit le faciès anguleux de Vaô ; les traits énergiques de Traex.

Bien que n'ayant jamais été en contact avec les Cygniens, il lui

fut aisé de se faire une idée de leurs caractères. Ces hommes-là n'étaient pas des tendres, ni des faibles.

— Soyez le bienvenu à bord du « Hooli », dit Vaô.

Il avait parlé en langue Spalax, ce code universel adopté par les humanités galactiques déjà en rapport, et que les Cygniens étudiaient par le truchement des ondes, avec l'appui des liseurs de pensée.

— Merci... Je suis moi-même heureux d'être parmi vous...

De tels salamalecs sonnaient faux, naturellement. Traex eût donné cher pour que Rod lui révélât tout ce que ce nouveau Terrien allait amener avec lui.

Mais Rod, présentement, oubliant pour un instant sa triste situation, s'abandonnait auprès d'Angela.

Il couvrait de baisers, de larmes, ses mains et son visage et elle, à qui on offrait une boisson réulsive, repoussait la coupe en ouvrant les yeux une seconde fois et attirait Rod sur sa poitrine.

Tous respectèrent les retrouvailles de ces singuliers amants, mais une telle scène ne pouvait durer et Rod et Angela eurent vite conscience que l'intimité ne leur était pas accordée, que trente paires d'yeux au moins étaient braquées sur eux.

Rod était déjà dégrisé. Comment pouvait-il se réjouir, s'abandonner à l'espoir ? Il savait. Et c'était terrible.

Traex, lui, était impatient de brusquer les événements.

Le chef des révoltés ne savait rien de l'avenir, lui, sinon les vagues, très vagues renseignements que Rod Armauri avait daigné lui fournir.

Mais il voulait aller plus avant, le démon de l'action bouillonnant en lui.

De surcroît, la présence d'Angela, l'élan spontané des invraisemblables amoureux qui se retrouvaient au-delà des gouffres d'espace-temps, éveillaient en lui une idée diabolique :

— Rod Armauri, je vous félicite. Et vous aussi, Terrienne, qui avez risqué, pour cet homme, le voyage subluminique. Maintenant, nous n'avons plus de temps à perdre, les uns et les autres... Iddez... Aspk... Mervoram...

Les trois forbans interpellés firent un pas en avant :

— Assurez-vous de ces deux hommes...

Il montrait les Terriens. Immédiatement, les pirates bondirent sur Armauri et sur Muscat, les encadrèrent, braquant sur eux leurs fulgurants.

Angela, revenue bien à, elle, jeta un cri d'effroi.

— Voilà une singulière réception, dit Muscat, qui se retrouvait lui-même. Est-ce là le corollaire normal de vos souhaits de bienvenue ?

— Assez de comédie, grinça le forban. Je nous sais en danger. D'autre part, si vous êtes ici, vous deux nouveaux venus, c'est parce que vous n'ignorez pas ce que représente Rod Armauri et son fabuleux pouvoir de révéler l'avenir de tous les humanoïdes du Cosmos. En conséquence, nous allons aller vite. Armauri...

— Que signifie, Traex ? Pourquoi me parler sur ce ton ?

— Sur le ton qui me plaît. Je vous somme de me dire ce qui va nous arriver... Attendez ! Non ! Plus exactement ce que nous devons faire désormais nous, les hommes du « Hooli ». Quels périls se dessinent ? Comment les divers mondes contactés vont répondre à nos propositions... Comment...

— Inutile, Traex. Vous suivrez votre Destin. Comme nous tous. Parce que l'avenir, contrairement à ce que croient certains ratiocineurs, ne se modifie pas au gré de l'homme. Il est tracé. Il y a, si vous le voulez, quelqu'un qui voit tout, oui sait tout, et admet parfois d'en révéler une parcelle...

— Ce quelqu'un, c'est vous ?

Rod haussa les épaules

— Ne nous lançons pas dans la métaphysique, voulez-vous ? Vous ne comprendriez pas ces choses ! Moi, comme les autres, je suis soumis à l'inexorable...

— Assez de discussion, tout à fait d'accord. Parlez, Armauri !

— Inutile, je vous l'ai dit.

— Armauri, vous parlerez...

— C'est non !

— Nous allons bien voir. Yudd... Roxel...

Il lança une phrase dans le dialecte cygnien, et Muscat ne comprit pas, cette fois.

Mais Rod voulait réagir, encore qu'il sût parfaitement ce qui allait se passer. L'instinct était, en lui, le plus fort.

Angela se débattait entre les deux forbans que Traex venait de lancer sur elle.

Ils lui arrachèrent la combinaison que Rod lui avait passée avec délicatesse. La malheureuse apparut, de nouveau nue, devant tous.

Traex, les yeux jetant une flamme effrayante, cracha

— Armauri, trêve de sottises... Yudd, ici présent, est un tortionnaire des plus habiles. C'est à ce titre que je l'ai embauché parmi l'équipage du « Hooli »... Si vous refusez de nous révéler notre avenir... Notre avenir immédiat dont je me charge de modifier les périls à ma volonté, je lui livre cette femme. Et quand vous entendrez ses cris de douleur, quand vous verrez ce corps magnifique saignant et déchiqueté, j'imagine que vous me supplierez de les écouter, vos prophéties...

CHAPITRE XIV

Iddez, Aspk et Mervoram, les trois forbans désignés par Traex, encadraient les deux Terriens qu'ils tenaient en respect.

Mais, comme tous les autres membres de cet équipage de bandits, ils couvaient, de regards luisants et avides, le corps d'Angela que, pour la seconde fois en quelques minutes, on exhibait en de tragiques circonstances.

Ni les uns ni les autres n'avaient jamais vu une femme avec une carnation pareille, qui tranchait avec les épidermes cuivrés de celles qu'ils avaient connues dans leurs planètes d'origine.

Et cette surprenante beauté les fascinait, si bien que, alors qu'Angela se débattait en gémissant sous l'étreinte de Yudd et de

Roxel, ils en négligeaient quelque peu la surveillance de leurs prisonniers.

Angela appelait Rod à, son secours. Le jeune homme, livide, bouleversé, claquait des dents, horrifié de ce spectacle...

Un spectacle, cependant qu'il connaissait à l'avance, puisque plus rien de l'avenir ne lui était dissimulé.

Mais la vision de celle qu'il aimait, qui était venue le rejoindre au-delà des gouffres de temps et d'espace, livrée à, ces brutes, menacée d'un supplice cruel, c'était quand même trop pour ses nerfs.

Tout cela se déroulait simultanément et Traex, peut-être désavoué par Vaô qui détestait la violence inutile, recommençait à, menacer Rod

— Alors ?... Etes-vous décidé ?... Consentez-vous à me révéler, à moi, à moi seul, ce que je voudrais savoir de l'avenir ?... Non ?... C'est bien, à votre aise... Yudd...

— Chef ?

— Occupe-toi de cette jeune personne. Rod ouvrit la bouche comme pour parler, mais il ne fit qu'avalier une longue goulée d'air.

Yudd, un Cygnien aussi large que haut, épais et puissant, semblait lui aussi regretter d'avoir à déchirer une si jolie anatomie.

Toutefois, il sortit de sa ceinture un petit poignard, l'assura dans sa main et, tandis que son comparse Roxel maintenait Angela en lui ramenant les bras derrière le torse, il s'avança, après un regard dans la direction de Traex.

— Va, ordonna le forban.

Yudd avança la main, une grosse patte rouge, hideuse comme une insanité, et commença à palper la peau délicate de la jeune fille.

— Rod... Au secours ! hurla Angela.

Rod allait enfin dire quelque chose, peut-être pour arrêter le bourreau, lorsque la situation changea.

Quelqu'un, depuis un instant, s'énervait singulièrement de se trouver en pareille posture.

Et ce quelqu'un, qui avait promptement observé ceux qui l'entouraient, faisant changer la face de la scène.

Robin Muscat, avec une dextérité inouïe, faisait sauter d'une main le tube fulgurant d'Aspk, envoyait son pied avec force sur le tibia d'Iddez et, avant que Mervoram eût pu réagir, plongeait vers ses jambes, en un plaqué digne d'un champion interplanétaire de rugby-foot.

Traex jeta un cri de rage et la horde des forbans commença à remuer.

Ils étaient quelque peu perturbés, les pirates venus du Cygne.

La vérité sur la mort du vieil Hymeor commençait à filtrer, l'apparition d'Angela les troublait mystérieusement, enfin la présence de Rod le Terrien, ce Rod qui en savait si long, qui savait tout, qui pouvait leur annoncer leur destinée à tous ne laissait pas de les inquiéter.

Plus d'un regrettait déjà de s'être laissé entraîner dans l'aventure, dans le rapt du « Hooli », d'avoir rompu avec leurs univers.

Traex hurlait des ordres. Mais Robin Muscat agissait comme un diable. Il s'était déjà emparé d'un tube fulgurant et, presque à bout portant, il venait de transpercer le bourreau Yudd lequel, partiellement désintégré, n'était plus qu'une masse sanglante qui croulait devant celle dont il voulait faire sa victime.

Si bien que Roxel, l'aide-tortionnaire, épouvanté, lâcha Angela et recula vers le groupe des forbans.

Vaô s'élança, leur cria à tous de mettre bas les armes.

— Qu'est-ce qui te prend ? vociféra Traex.

— Tais-toi !... Et écoutez-moi tous... Toi aussi, Traex. Est-ce que nous sommes tous fous, ici ? Et ce navire va-t-il emporter une bande de déments ne songeant qu'à s'entr'égorgier ?... Terriens, je vous en conjure, tout ceci n'est qu'un malentendu...

— Chez nous, on appelle ça un euphémisme, ricana Robin Muscat.

Vaô ne releva pas l'ironie :

— Je vous dis que tout peut s'arranger et...

Rod, qui s'était élancé vers Angela et la serrait dans ses bras, ramenant tant bien que mal sur elle la combinaison déchiquetée, se tourna vers les Cygniens et gronda :

— Ecoutez-moi à mon tour... Vaô, vous perdez votre temps... Vous l'avez perdu en construisant le casque à antennes qui devait m'arracher tout ce qui est enregistré dans mes neurones cérébraux... Vous le perdez en voulant torturer une jeune fille innocente. Je vous l'ai dit, je le répète, le destin doit s'accomplir. Et puisque Traex ne recule devant rien pour savoir, je vais vous dire...

— A moi... A moi seul, cria Traex, brandissant une arme.

Robin Muscat braqua son tube vers lui :

— Attention, Traex...

Ils se regardaient, l'œil mauvais, l'un et l'autre le doigt sur la détente.

Rod passa froidement entre les armes, haussant les épaules:

— Inutile, inutile vous dis-je... Je vais parler...

— Oui... Oui..., crièrent quelques Cygniens.

Mervoram jeta :

— D'ailleurs, pourquoi Traex serait-il le seul à savoir ?

— Traex a tué Hymeor, lança la voix d'un navigateur.

Et les deux autres firent chorus. Traex se crispa.

Mais il flairait le danger. Maintenant, tout l'équipage savait la vérité sur la mort d'Hymeor, et que ce n'était pas un accident comme pour Unnux.

Tous les pirates devinaient que Rod allait parler. Et il parla, en effet :

— Mervoram... Tu es le premier à vouloir savoir... Ecoute donc ce qui t'attend... Tu te battras en duel avec un de tes camarades... Avec Zokk. Et tu seras blessé mortellement...

Mervoram recula d'un pas, tandis que le nommé Zokk, un des pilotes protestait :

— Il n'y a pas de raison...

— Il y en aura une dans quelques instants, prononça Rod, désormais impitoyable comme ce destin dont il se faisait le porte-parole.

— Expliquez-vous, aboya Traex.

Angela pleurait silencieusement et Robin. Muscat l'avait attirée près de lui, affectueusement, tout en la protégeant, gardant le tube-fulgurant en main.

Rod prenait son temps et tenait toute la bande sous son regard un peu vide, qui semblait se porter au-delà des choses visibles :

— Roxel... Tu périras dans l'attaque de l'astronef par un autre astronef... Comme Yvir, comme Péral, comme Vrom. Iddez et Apsk seront exécutés après leur capture, comme... Mais je pourrais citer encore une dizaine de noms...

— Et moi ? cria un navigateur.

Le visage effrayant de Rod se tourna vers lui :

— Toi, Humos, c'est Traex qui te tuera... Parce que tu en as trop dit...

Traex était affreux à, voir.

La rage, la colère, tous les sentiments de violence montaient en lui et Vaô, qui le connaissait bien, se rendait compte qu'il ne lui serait plus possible d'endiguer un pareil flot.

Traex marcha vers Humos :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Et puis, soudain, il comprit :

— C'est toi qui as parlé, toi qui as dit ce que tu savais sur la mort d'Hymeor...

Humos tirait une arme, la braquait sur Traex :

— N'avance pas, chef... Je ne veux pas... Je ne veux pas

mourir...

Mervoram fonça soudain en glapissant :

— Tout cela est idiot... Qu'est-ce qui nous oblige à, croire le Terrien ?

Vaô tenta encore une fois de les faire taire :

— Armauri... Je vous en prie... Vous tous, il faut faire la paix avec nos amis de l'espace. Il faut...

Humos reculait devant Traex, tout en le tenant encore en respect :

— Je ne veux pas... Je ne veux pas...

Roxel glapit :

— Traex... Tu ne vas pas tuer Humos comme tu as tué Hymeor...

Traex se tourna vers lui, Humos en profita pour s'enfuir.

Mais les forbans, pales, les yeux creux, bouleversés en dépit de leurs natures dures et violentes, étaient tous terriblement frappés.

Ils auraient voulu ne pas croire, mais ce n'était pas possible.

Tous, ils savaient que Rod disait la vérité, que ce qu'il venait de leur annoncer se produirait immanquablement.

Alors, un frémissement passa sur la bande, quand, de nouveau, quelqu'un hurlait que Traex ne devait pas être le seul à, savoir ce qui devait leur arriver.

Un autre riposta qu'ils en savaient déjà trop et ils commencèrent tous deux à, se disputer, puis à, se battre.

Vaô et Traex voulurent les séparer, mais d'autres prenaient parti un peu au hasard et, exaspérés, exacerbés, ils commencèrent à se jeter les uns sur les autres, tout en se criant des injures.

Rod parlait.

Debout, immobile comme un spectre, au centre de la vaste salle de relaxe, il débitait, d'une voix froide et morne, inexorable, tout ce qu'il savait, tout ce qui concernait la destinée fatale des révoltés du « Hooli », de leurs chefs et du navire lui-même.

Autour de lui, on ne l'écoutait plus, d'abord parce que le tumulte était à son comble, et aussi parce que, comme des bêtes traquées, tous ces hommes forts n'osaient plus l'entendre, parce qu'ils ne voulaient plus, ils avaient peur de savoir, et ils faisaient autant de bruit pour étouffer cette voix sans pitié.

Alors ils frappaient et criaient, pour que Rod ne puisse être entendu, pour se libérer, pour se défouler, pour échapper à ce glas funèbre qu'il venait de faire tinter dans leurs pauvres cerveaux de malfaiteurs.

Ces aventuriers, ces hommes qui s'étaient crus assez affranchis pour pouvoir se mettre au-dessus des lois, non seulement de leur humanité d'origine, mais encore de toutes les lois éternelles qui régissent le monde, ils comprenaient maintenant qu'ils n'étaient rien, que des fétus emportés dans le grand fleuve cosmique, où chacun joue son pauvre petit rôle, et rien d'autre, sans jamais pouvoir être à une place qui ne lui est pas assignée.

Robin Muscat, protégeant toujours Angela, la couvrait tandis qu'elle se rapprochait de Rod, parmi les combattants, dans une bagarre générale, qui avait déjà jeté plusieurs hommes dans l'eau de la piscine où ils continuaient à s'agripper, à cogner...

Angela, enfin, réussit à rejoindre Rod.

Il ne bougeait pas. Il paraissait la statue vivante de la Fatalité.

La jeune fille l'entoura de ses bras, approcha ses lèvres du pauvre visage ravagé par la Grande Révélation :

— Rod... Je suis là... Je t'aime... Viens...

Il faut nous mettre en sûreté...

Il la regarda et une tendresse infinie passa dans ses yeux :

— Angela chérie... Tu ne risques rien, je te l'assure...

— J'ai eu si peur...

— Tu ne devais pas être suppliciée. Je le savais...

— Tu sais tout, mon amour...

— Tout, hélas !...

Robin Muscat trancha :

— Je vous en prie... Je suis armé. Ces forcenés ne font plus attention à nous... Venez, il faut nous mettre en position de sécurité. A bord de ce navire, cela doit être possible.

Rod acquiesça avec simplicité.

— J'ouvre un passage, gronda le policier des étoiles, suivez-moi tous les deux...

Il avança, écartant les forbans à coups de crosse de son fulgurant, à coups de pied ou de poing. Et Robin Muscat tapait dur.

Les Cygniens, affolés par la prophétie générale, avaient totalement perdu conscience.

C'étaient autant de bêtes furieuses, comme si la lutte, engagée presque tacitement, leur permettait d'échapper à ce qui venait de leur être révélé.

Muscat, suivi des amants enlacés, réussit à quitter la grande salle où le carnage se poursuivait.

Au moment de sortir, instinctivement, tous trois se retournèrent.

Ils virent le pilote Zokk qui allait succomber sous les coups de Mervoram, lequel était de taille quasi gigantesque.

Le poing formidable de Mervoram se leva. Il allait littéralement briser le front du pilote, plus mince, plus chétif.

A la dernière seconde, on vit Zokk tirer son poignard et le planter, en un suprême réflexe, dans le ventre du géant.

Les trois Terriens s'enfuyaient, dans la coursive du bord.

Ils allaient un peu au hasard, Muscat cherchant son chemin, Angela n'ayant d'autre souci que de demeurer auprès de Rod. Et Rod lui-même restant en somme indifférent à ce qui devait advenir, et qui, pour lui, serait sans surprises.

Soudain, une sirène se fit entendre, à travers l'immense vaisseau de l'espace.

— Vaô sans doute, dit Muscat. Il cherche une diversion pour faire cesser la bagarre, pour rallier tous ses hommes...

Rod secoua la tête :

— Non... Ce n'est pas cela... C'est une alerte réelle...

Presque aussitôt, la voix de Traex tonna, dans les interphones :

— Branle-bas de combat !... Astronef en vue !... Nous sommes attaqués !...

Angela regardait Rod avec un mélange d'amour et de terreur.

C'était vrai. Cela encore, il le savait.

Muscat les bouscula :

— Je vous en prie... Il faut nous réfugier... Mais dites-nous où, vous Armauri, puisque vous le savez...

— Allons vers l'avant, dit Rod. Dans les cabines.

Puis, il stoppa l'élan de Robin Muscat :

— Quoi qu'il puisse arriver...

— Mais vous savez ce qui va arriver...

— Non... Ecoutez-moi... Laissez-moi parler comme un homme normal..., pour la dernière fois...

— Rod ! cria Angela.

Et elle éclata en sanglots, en s'accrochant à lui.

Rod demeurait toujours le fantôme de lui-même. Mais il se fit suppliant en regardant le policier de l'I-I. :

— Prenez bien soin d'elle... Sauvez-la !...

— Je vous le promets, dit sobrement Robin Muscat.

Ils se regardèrent. Dans la coursive, on entendait les pleurs de la malheureuse Angela.

Tout le cockpit de l'astronef résonnait du bruit de la sirène, qui ne cessait pas.

Et les cosmatelots-pirates, maintenant, couraient tous, aux postes de combat, dégrisés, du moins provisoirement, appelés par l'imminence d'une attaque bien inattendue.

Sauf, sans doute, pour Rod Armauri.

Mais Rod et Muscat étaient silencieux. Il semblait qu'ils devaient dire quelque chose, une phrase qui ne pouvait pas monter à leurs lèvres.

Rod tendit la main à Muscat, qui hésita à la prendre.

— Je sais, dit Rod. Mais vous êtes un homme digne et j'aurais aimé être votre ami...

Un groupe de pirates, passant en courant, les sépara soudain les uns des autres. Les couloirs étaient envahis par la horde, qui se préparait à la bagarre.

On parlait d'un mystérieux navire, de taille colossale, apparu subitement, et qui devait émerger du subespace.

Robin Muscat, son fulgurant en main, entraînait Angela, courant vers les cabines de l'avant, ainsi que Rod le lui avait indiqué.

Angela criait et se débattait, appelant

— Rod... Rod...

Mais, dans le tumulte général, ils étaient déjà loin de lui.

Lentement, Rod marchait vers un hublot, pour voir quel était ce navire qui allait attaquer, qui allait achever leur destin à tous.

Il entendit une voix qui l'appelait par son nom.

Sans se hâter, il se retourna et vit, ainsi qu'il savait devoir le voir, Traex qui avançait vers lui, brandissant un pistolet atomique.

— Rod, gronda le forban, Rod le Terrien...

Rod eut un sourire, un sourire qui faisait peur :

— Eh bien ? Que me voulez-vous Traex ?

Le pirate cygnien eut, lui, un rictus hideux. Sa main tremblait en braquant l'arme vers la poitrine de Rod

— Rod... Je te hais... Tu perds mon équipage... Je ne sais si tout est vrai ou faux, mais ce que je sais, ce que je veux, c'est que je vais en finir avec toi. Tu es trop dangereux. Je l'avais dit à Vaô. Je ne m'étais pas trompé. Ton secret est un secret à faire trembler les étoiles. Tu es trop fort, trop terrible... Il faut en finir...

Rod le contemplait de son regard lointain et Traex, malgré son cran, avait peur de ce visage spectral.

— Tu vas mourir, Rod le Terrien... Ta destinée, que tu le veuilles ou non, c'est moi qui vais l'accomplir...

Rod ne bougea pas. Traex ajusta son arme, fit un pas vers lui...

CHAPITRE XV

C'était dans l'espace, aux confins de l'immense constellation du Cygne.

D'innombrables soleils roulaient et, parmi eux, le géant magnifique, Deneb. Et 61 Cygne, et tant d'autres, auxquels les astronomes des autres mondes n'ont pas su donner de nom dans leurs langues, et toutes les planètes qui escortent les étoiles de cet univers parmi les autres.

Près des gouffres inexplorés qui forment inexplicablement la frontière du Cygne, deux astronefs étaient en présence.

L'un, le « Hooli », le seul engin subspatial jamais construit dans cette contrée du Cosmos. L'appareil tombé aux mains des pirates et qui emportait l'homme de l'infini, le Terrien qui savait tout du destin du monde et des hommes.

L'autre, l'« Ivromki », venu des parages de Sirius. Un navire investi par les Siriens d'une mission particulière.

L'« Ivromki » a été choisi parce qu'il est le plus perfectionné des navires de cette constellation. Surtout parce que son commandant et son équipage sont des cosmatelots d'une rare qualité et qu'ils ont fait leurs preuves à travers la Galaxie.

Ils savent ce qu'ils ont à faire : entrer en contact avec les forbans du Cygne qui ont lancé un appel à tous les services secrets, proposant l'in vraisemblable, l'homme aux révélations uniques.

L'« Ivromki », au nom des planètes confédérées, est chargé, non seulement par Sirius, le Centaure, le Système solaire, mais encore par ceux du Cygne qui ne peuvent traquer leurs propres traîtres, de rejoindre le « Hooli » à tout prix.

Et d'en finir avec Traex, avec Vaô, avec leur sinistre équipe.

Des instructions spéciales concernent Rod Armauri, l'étrange homme venu de la Terre.

Si bien que l' « Ivromki » doit capturer vivants tous ceux du « Hooli ».

Maintenant, quelque part dans l'immensité, les deux vaisseaux spatiaux sont en présence.

Le « Hooli » a quelque peine à faire face, tant les astuces scientifiques mises à la disposition du commandant de « Ivromki » sont grandes.

Traex et les siens voient un navire apparaître et disparaître, foncer sur eux et s'effacer soudain pour émerger du néant au nadir du point de disparition.

L'immense « Ivromki » semble danser un ballet fantastique qui dérouté les forbans, ne leur permet pas d'utiliser efficacement l'armement, et commence à engendrer une certaine panique dans l'équipage, déjà fortement traumatisé par les événements singuliers qui se déroulent autour de Rod le Terrien, surtout depuis l'arrivée d'Angela et de Robin Muscat.

Tandis que le navire sirien multiplie les volte-face, exécute des tours, enveloppe petit à petit les pirates dans des cercles fascinants et irritants à la fois, Traex, lui, a déjà compris que la situation est grave.

Ses hommes résistent, tirent, lancent des projectiles atomiques qui se perdent dans l'espace, des rayons hyperlaser qui sont aussi peu efficaces que des fétus de paille.

Vaô s'acharne. Il veut trouver, trouver la solution, prendre la place de Rod. Non seulement il lui faudrait en finir avec ce vaisseau-fantôme qui harcèle le « Hooli » comme un rapace, mais encore il souhaiterait pouvoir partir plus loin que le monde fantastique des quasars, là où Rod a glané son formidable pouvoir.

Traex avance sur Rod, les yeux injectés de sang, suant la haine et la folie froide des meurtriers conscients :

— Je vais te tuer...

Rod semble sortir de son rêve perpétuel et son regard daigne effleurer le pirate :

— Inutile, Traex...

Un jet de feu jaillit du tube fulgurant.

A la même fraction de seconde, le commandant de l' « Ivrômki » vient de faire ouvrir le feu sur le « Hooli », qui ne répond pas à ses injonctions radiophoniques de stopper et de se rendre.

Un premier projectile a touché le cockpit du navire cygnien.

Explosion formidable. Le navire, blessé, fait un bond dans l'espace. La majorité de ceux qui se trouvent à bord croulent, roulent les uns sur les autres. Il y a des blessés, des avaries...

Rod est accoté à la paroi. Il n'est pas tombé. Que lui importe...

Cela ou le reste. Il sait.

Traex gît sur le plancher. Simplement blessé par un éclat, l'épaule ensanglantée, un bras mort.

Le tube est tombé, inutile. Le bandit, dont le haut de la combinaison se tache de rouge, semble plus furieux que jamais. Il crache des injures, il vocifère, il menace.

Mais il a de la volonté et la rage le stimule. Il se relève, son visage cuivré marbré de taches blêmes.

La voix de Rod, morne, lente, lui parvient, dans le fracas des armes spatiales, qui tirent dans le vide.

Dans le vide où aucun bruit n'éclate, mais, dans la carène du navire tireur, c'est autre chose et les canons à projectiles nucléaires, les grands tubes à, rayons, font un vacarme épouvantable.

On entend des cris, des gémissements, des colères et des plaintes.

— Inutile, Traex... Le « Hooli » vit ses derniers instants. Vous ne me tuerez pas, quoi que vous fassiez... Et vous-même, vous périrez avant la fin de votre navire, sous les coups de vos hommes révoltés...

Traex grince des dents, se relève complètement d'un effort inouï, serrant les dents sous la souffrance.

Le vêtement s'imprègne du sang qui coule de son épaule. Le bras droit, inerte, pend lamentablement, mais, de sa main gauche valide, il cherche le poignard à la, ceinture.

— Chacun son destin, poursuit l'impitoyable Rod. Vaô, lui, va sombrer dans son orgueil de savant, dans sa mégalomanie scientifique... Les autres...

Il ne continue pas. Traex veut s'élancer sur lui, serrant le poignard, mais le bombardement recommence. Touché une seconde fois, le « Hooli » tourne sur son erre, dans l'espace, ce qui provoque de nouveaux dégâts et augmente la tension de l'équipage.

Rod a disparu. Il a quitté Traex sans hâte et il marche, d'un pas mécanique, comme indifférent au tumulte qui sévit, on ne sait vers quel but.

Les pirates, eux, n'ont qu'une idée résister.

Mais comment ? Ce damné navire est le plus fort.

Dans son laboratoire, que les techniciens ont déserté pour se joindre aux autres forbans, pour se préparer au corps à corps qui va inévitablement se produire après l'abordage qu'on pressent imminent, Vaô est seul.

Fébrile, il va, il vient, presse des boutons, tourne des manettes, abat des commutateurs, connexe des fils et branche des éléments.

Tout vibre, tout vrombit, tout crépite et il couve du regard la statue-robot, invention lointaine d'Amfis-Bey, là-bas, sur cette Terre qu'il ne connaîtra jamais. Cette idole de science qui doit permettre le voyage fou à la frontière de la grande sphère, là où, sur le mur du monde, sont cinématographiés tous les événements passés et futurs, en un seul film total.

— Je trouverai... Je trouverai... Je partirai seul. Je saurai revenir... Je saurai... Je posséderai l'infini...

Au fond de lui-même, il se dit ironiquement qu'il ne sombrera pas pour cela dans une névrose semblable à celle du Terrien. Il saura, lui, Vaô du Cygne, Vaô le savant, utiliser formidablement la Grande Révélation

Vers l'avant du navire, Robin Muscat court, entraînant Angela, une Angela explorée, qui soupire et appelle toujours désespérément Rod.

— Venez... Venez... Nous le retrouverons... Il saura bien nous rejoindre. Il m'a dit : les cabines de l'avant...

Trois hommes, trois forbans, barrent soudain la route au policier de l'I.I.

Trois hommes jeunes, solides, visiblement de ces gens que les scrupules n'embarrassent guère, ce qui explique d'ailleurs leur présence sur le « Hooli » à la suite de Traex.

Leurs faciès font peur, tant ils semblent décidés, tant leurs yeux luisent, surtout en se posant sur Angela.

Instinctivement, toute sa féminité se hérisse et elle a un mouvement de recul.

Robin Muscat s'est placé devant elle.

— Que me voulez-vous ?

— A vous, rien, Terrien. Nous voulons dire deux mots à cette jolie personne.

— Laissez-nous passer...

— Du calme, fait une des brutes. La situation est terrible. Nous sommes fichus, peut-être. En attendant, pendant que les autres se battent, nous voudrions bien rire un peu, nous, les jeunes. Il y a si longtemps que nous n'avons pas caressé d'aussi charmant oiseau...

Angela a un mouvement de dégoût. Muscat gronde :

— Arrière, ou je...

Les trois foncent à la fois, mais ils ont compté sans l'indomptable homme des étoiles.

Il tire et en abat un presque à bout portant. Les deux autres l'agrippent, ne tirant pas, eux, pour ne pas atteindre Angela.

Epouvantée, elle le voit désarmé, mais cela ne dure pas.

Le bruit du bombardement recommence une fois encore, le « Hooli » vire de bord et des projectiles éclatent en plusieurs points du cockpit.

Angela a fermé les yeux, perdu l'équilibre.

Une main se pose sur elle et elle a un geste d'horreur. La voix de Robin Muscat la réconforte :

— N'ayez pas peur... Venez...

Angela détourne les yeux pour ne pas voir les corps étendus, le sang qui coule.

Elle suit, comme un automate, son guide, son sauveur, éperdue de reconnaissance en songeant au sort qu'il vient de lui éviter.

Vaô s'exalte, dans le laboratoire. La majorité des pirates est aux engins de Combat ou aux postes de pilotage et d'observation. Il faut tenir, lutter, tenter d'échapper au navire mystérieux, mais cela s'avère de plus en plus difficile.

D'autres fous lubriques cherchent, à travers les couloirs, emportés par leur passion bestiale, voulant retrouver, avant une fin inexorable, la seule femme qu'il y ait à bord.

Traex, blessé, avance, lui aussi, parmi les corps ensanglantés de ses hommes. Le fracas des explosions, les soubresauts de l'astronef endommagé, lui démontrent que cela va mal, très mal...

Soudain, il voit Humos.

Humos le navigateur, celui qui a révélé à l'équipage la vérité sur la mort du vieil Hymeor, Humos qu'il a juré de tuer.

Le navigateur ne l'a pas vu. Il se rend compte de la présence de son terrible chef lorsque ce dernier se dresse devant lui, hideux à voir, avec son bras ballant comme celui d'un pantin, ses vêtements englués de caillots sanguinolents, son faciès tordu de fureur haineuse.

Humos pousse un cri de terreur, mais il n'a pas le temps de fuir.

Le bras gauche du pirate se lève et s'abat. Humos tombe, poignardé.

Le pirate a un ricanement et pousse le cadavre du pied.

Ecoute-moi, Traex, écoute-nous, chef, toi qui devais nous emmener à la conquête de la Galaxie...

Traex se retourne. Trois forbans se présentent à lui.

Il les reconnaît. Yvir. Péral. Et Vrom.

Curieusement, il se souvient alors d'une des prophéties de Rod le Terrien, concernant ces trois hommes. Tel Roxel — et Roxel est déjà mort, il vient de voir son corps — ils doivent périr dans l'attaque de

l'astronef par un autre astronef.

Yvir parle :

— Chef..., tu nous as perdus... L'homme de l'infini nous a dit comment nous devons périr... Nous n'avons plus d'espoir. Tout ce qu'il a dit se déroule devant nous. Tu devais tuer Humos et tu viens de le tuer...

Traex ne recule pas. Il est un chef. Il ne doit pas reculer.

Pourtant, il n'a plus d'arme, il allait, quand les pirates se sont approchés, retirer son poignard de la dernière blessure qu'il ait provoquée.

Mais il fait face

— Ce qui signifie ?...

— Ce qui signifie que nous mourrons, mais que nous voulons être sûrs que le responsable de notre mort, de notre perte à tous, aura péri lui aussi, avant la fin du « Hooli »...

Traex a froid au cœur. Les condamnés (ces hommes sont des condamnés et ils le savent) ne lui feront pas grâce.

L'« Ivrômki », dont le commandant juge la situation des révoltés suffisamment critique comme cela, lance ses commandos à l'abordage et des plongeurs spatiaux, en tenues adéquates, se jettent dans le grand vide.

De terribles chalumeaux au laser, en quelques instants, désintègrent les sas, les hublots, et les hommes de Sirius ne tardent pas à pénétrer dans le « Hooli ».

De l'« Ivrômki » on peut les voir, en grappes humaines, arriver tels des essaims d'insectes contre le cockpit malmené du vaisseau cygnien, y creuser des sillons de feu avec leurs dards fulgurants et, l'arme à la main, s'enfoncer dans les entrailles du « Hooli ».

La bataille se déroule maintenant à bord. Les pirates, conscients de n'avoir qu'à périr ou à tomber aux mains de l'ennemi, se battent avec l'énergie du désespoir.

Yvir, Péral, Vrom, bien d'autres, tombent les uns après les autres.

Qu'importe... Ils en ont fini avec Traex, le grand responsable.

Où est Rod ? Quelque part dans le grand navire, déjà réduit à l'état d'épave, et où les commandos siriens sont en train de capturer les derniers résistants.

Dans le laboratoire, Vaô éclate d'un rire dément.

Robin Muscat soutient Angela défaillante. Par interphone, on l'appelle. Il n'en est pas surpris. Il était au courant de la mission de l' « Ivromki ».

Le commandant du vaisseau de Sirius a, parmi ses instructions, l'ordre de ramener sains et saufs l'officier de police interplanétaire Robin Muscat, du Martervénux, ainsi que la jeune fille de la Terre qui l'accompagne.

C'est la victoire. Les pirates sont morts ou prisonniers. Les derniers échos de la bataille se perdent dans les couloirs et les vastes salles sonores...

Robin Muscat devrait être détendu, heureux. Respirer après l'accomplissement de sa mission. Mais est-elle totalement accomplie ?

Il est sombre, muet. Il ne se rend pas à l'appel des Siriens.

Il laisse Angela, à demi évanouie, aux mains d'un officier des commandos, après quelques recommandations.

Et il repart, son fulgurant à la main, très pâle, les traits crispés par une douleur indéfinissable...

CHAPITRE XVI

Robin Muscat avait gagné la plate-forme supérieure du « Hooli ».

Depuis longtemps en rapport radionique avec les autres planètes civilisées, ceux du Cygne, en dépit des formidables abîmes les séparant de la Galaxie, avaient réussi à glaner des renseignements techniques de la plus haute importance.

Si bien que le seul navire subspatial jamais construit par eux avait bénéficié de la science galactique et que le « Hooli » était construit sur un mode rappelant de très près les astronefs classiques.

Aussi possédait-il un plan supérieur entièrement recouvert de matière vitrifiée. Un peu partout, c'était le dépolé, dur comme le platine et transparent comme le cristal.

Aucun filon de minerai convenable n'ayant été découvert dans le monde cygnien, les ingénieurs avaient fini par trouver un produit synthétique qui avait également servi à la confection des hublots et recouvrait, en un dôme ovoïde, très aérodynamique, le poste supérieur.

Dans la lumière étrange tombant de l'immensité noire où brillaient des myriades d'étoiles, Muscat regardait celui qui l'attendait.

Il pouvait apercevoir l' « Ivromki », qui paraissait immobile, ayant stoppé à quelques centaines de mètres.

Les plongeurs de l'espace faisaient la navette entre les deux navires.

Ils ramenaient, les uns après les autres, les pirates prisonniers, encadrés chacun par deux Siriens. L' « Ivromki » les recevait et, plus tard, ils seraient jugés par un tribunal interplanétaire, selon les strictes lois de la convention galactique régissant l'espace.

Parmi eux, Iddez et Apsk, auxquels Rod le Terrien avait prédit l'exécution, n'avaient guère d'illusions à se faire.

C'était encore une des prédictions de l'homme de l'infini qui allait se réaliser, de tels tribunaux étant sans indulgence pour la piraterie à l'échelon cosmique.

A travers le navire, Angela, qui avait repris ses sens, avait supplié l'officier sirien de lui laisser quelques instants pour retrouver ses compagnons. Comme elle semblait déjà remise de ses émotions, il lui avait permis de demeurer un court moment. Un peu plus tard, on lui passerait un scaphandre et elle serait conduite à bord de « Ivromki ».

Libre, elle courait maintenant à travers le navire dévasté.

— Rod... Rod... Inspecteur Muscat... Où êtes-vous ?

Pratiques, méthodiques, les cosmatelots de Sirius embarquaient les derniers pirates indemnes. Les blessés avaient déjà été emmenés sur le navire vainqueur. Quant aux morts, on les laissait sur place.

Des instructions avaient été données à cet effet, ainsi que

concernant le « Hooli » lui-même.

Il était trop endommagé pour être ramené aux planètes du Cygne, où devait se rendre l' « Ivrômki », qui établirait, à cette occasion extraordinaire, le premier contact entre les Cygniens et les autres mondes de la Voie Lactée, la Galaxie-Patrie.

Robin Muscat avança lentement à la rencontre de Rod Armauri.

Celui-ci regardait l'immensité, rêvant devant l'incomparable spectacle.

Des coupoles d'astronefs, on avait une vue unique. On pouvait se croire plongé en plein espace, rien ne gênant l'observation.

Et, sur le sombre velours de l'infini, ruisselaient les gemmes fantastiques qui étaient autant de soleils, aux tons variés, indéfinissables, roulant comme des bijoux intemporels dans cette coupe sans bords...

Cette coupe dont, cependant, un homme pouvait se vanter d'avoir bu l'élixir d'éternité. Rod lui-même.

— Quelle beauté, inspecteur Muscat !...

Troublé par le calme exceptionnel du fiancé d'Angela, Muscat répondit, d'une voix qui n'était pas naturelle, qui exprimait l'état d'esprit exceptionnel perturbant cet homme si fort :

— Vous avez raison, Rod Armauri. Qu'il est beau, le monde, vu ainsi...

Il leur sembla, dans le silence formidable, qu'une voix lointaine, très faible, se faisait entendre :

— Rod... Rod...

Ils surent que c'était Angela, mais aucun ne dit mot.

Rod était maintenant détendu. Son visage avait repris une expression normale. Les terribles tourments qui le ravageaient depuis qu'il s'était reconstitué biologiquement à bord du « Hooli » avaient visiblement cessé.

— C'est l'heure, inspecteur Muscat.

Muscat voulut dire oui, ne le put, et se contenta de hocher approximativement la tête.

— Faites votre devoir, dit posément Rod.

Il y eut un petit temps. On n'entendait plus Angela et, sans doute, l'un et l'autre en éprouvaient du soulagement.

Par contre, plus proche, une autre voix éclata.

Une voix d'homme, mais stridente, exprimant une exaltation insensée :

— J'ai trouvé... Je sais... Je vais me jeter dans le grand tout... Et j'atteindrai les limites de l'univers... J'embrasserai d'un seul regard le présent, le passé, l'avenir... Je connaîtrai le destin du monde...

Un rire spasmodique, qui faisait mal, ponctuait les phrases.

Rod, comme Muscat, reconnaissait l'organe de Vaô.

Le savant félon, traître à son monde-patrie, l'orgueilleux avait trouvé ou croyait avoir trouvé, le moyen de se passer de Wolf Stagg, pour effectuer la plongée subluminique.

Et sa mégalomanie éclatait, en phrases brusques, démentielles, démontrant qu'il se croyait quelque chose comme l'omnithrope, le démiurage qui dominerait les galaxies en révélant à son gré les secrets du Destin.

— Je suis... Je règne... Je vois d'en-haut... de plus haut... Ah ! Ah ! Ah !...

Le fou riait, de ce rire qui n'appartient qu'à ceux qui sont jetés vivants dans les arcanes de l'aliénation totale.

Malgré eux, Muscat et Armauri écoutaient ses propos sans suite :

— Il croit à son rêve, dit paisiblement Rod. Il pense qu'il prendra ma succession..., mais qu'il échappera à la névrose, et qu'il saura dominer le monde..., fort de son secret... Un secret qu'il n'atteindra jamais...

— Que va-t-il lui arriver ? demanda presque machinalement Robin Muscat, subjugué par cet homme qui, malgré tout, était celui qui sait.

— On l'emmènera sur le navire de Sirius. Et il finira, un peu plus tard dans une cellule spéciale... Insensé... Déclaré irresponsable...

Muscat tremblait légèrement, ce qui l'agaçait, lui qui avait bravé tant de périls à travers le cosmos.

Mais jamais il n'avait eu à faire ce qu'il devait faire à présent.

Rod paraissait avoir souci de lui faciliter la tâche, sa terrible tâche.

L'homme de l'infini, d'un geste large, montra le décor sans égal

— Ces Siriens sont merveilleux... Les premiers, ils ont réussi le franchissement de la frontière du Cygne, pour aller jusqu'au bout de leur mission... Ils ont bravé les abysses de vide que nul astronef n'avait jamais touchés impunément. Ils sont venus, de si loin, et à présent ils ont ouvert la voie de Deneb à la galaxie...

Il sourit et son visage était bienveillant, encore qu'il sût parfaitement ce que devait faire l'envoyé de l'I.I.

— Vous aussi, vous avez du courage. Accepter le voyage bioluminique sans savoir si vous pourriez en revenir...

— Je n'étais pas seul, dit Muscat, la voix sèche en dépit de ses efforts pour en adoucir le ton. Quelqu'un, aussi, a osé ce voyage...

Les yeux de Rod se voilèrent :

— Ne me parlez pas de ce quelqu'un... Puis il releva la tête, regarda Robin Muscat en face :

— Finissons-en, je vous prie...

Angela courait dans les couloirs. Elle entendait les hurlements du fou que maîtrisaient quatre cosmatelots de Sirius.

Elle frissonna, pendant que le sinistre cortège la croisait, et que les Siriens tentaient de faire endosser un scaphandre à Vaô pour pouvoir l'emmener dans le vide jusqu'à l' « Ivôrômki ».

Mais, devant elle, un escalier de métal montait vers une partie de l'astronef qu'elle n'avait pas encore parcourue.

— Rod... Rod...

Elle s'élança, devina soudain qu'elle allait vers la coupole commune à, la majorité des vaisseaux de l'espace.

Mais, sur un palier, elle s'arrêta soudain.

Elle venait d'entendre le sifflement caractéristique d'un tube fulgurant.

Que se passait-il ? Le combat était cependant terminé et les pirates neutralisés, par mort, blessure, ou captivité.

Une idée effroyable passa soudain en elle. Elle bondit, de toute sa fougue, de toute sa jeunesse, gravit les échelons quatre à quatre et parvint à, la plate-forme supérieure, sous les étoiles.

— Rod !...

Elle se précipita vers lui. Il était étendu, sur le plancher métallique, la tête légèrement appuyée contre la paroi cristalline.

Muscat venait de l'installer là, pour qu'il meure en paix.

Le trait de feu avait troué sa poitrine. Mais il respirait encore et il souriait.

— Rod... Mon amour... Mais, qui t'a frappé ?

Elle l'étreignait en sanglotant. Son chagrin parut stopper tout à coup et elle regarda Muscat.

Il avait jeté le fulgurant loin de lui avant de relever l'homme de l'infini. Et le policier des étoiles, tête basse, pleurait, on ne savait si c'était sur la fin de Rod ou sur son propre geste.

Angela hurla soudain, tendant vers lui un doigt accusateur :

— C'est vous... Vous !... Vous l'avez...

— Angela..., écoute-moi.

Le mourant l'appelait Elle regardait Muscat avec horreur, mais ne résista pas à sa voix et vint s'agenouiller de nouveau près de lui :

— Mon cœur chéri... Il a fait son devoir...

— Un crime, râla-t-elle.

— Non..., non..., écoute... Il le devait... C'était un ordre..., de tous les services secrets du monde..., avec l'accord de ceux du Cygne... Rod Armauri... Rod le Terrien qui savait tout, Rod l'homme de l'infini ne pouvait plus, ne devait plus vivre...

Angela hoquetait de douleur. Et elle se souvenait de ce qui s'était

passé à Vaslovic, sur la demi-lune où avait atterri l'hélicoptère. Elle croyait entendre encore les paroles de Robin Muscat :

— ... Jamais il ne retournera en ce lieu d'où une science fantastique l'a tiré...

Muscat avait juré. Mais Muscat avait précisé qu'il faisait son devoir.

Son devoir qui était de retrouver l'homme qui savait tout, et d'en finir avec lui, de supprimer ce péril qui risquait de faire basculer le difficile équilibre de l'humanité.

Les pirates du « Hooli » avaient fait les frais de la démonstration terrible : chacun d'eux avait su son destin et aucun n'avait résisté à une pareille révélation.

Rod, d'une voix de plus en plus faible, murmurait encore :

— Je t'aime..., toi qui m'aimes..., qui m'as recherché à travers l'univers..., qui as franchi les abîmes de l'espace..., qui as osé braver la folle plongée..., bioluminique..., Angela !...

Les larmes d'Angela tombaient et se mêlaient aux gouttes de sang qui jaillissaient de la plaie sans pardon.

— Quelle eût été ma vie... Notre vie ?... Toi, et moi qui aurais su à l'avance tout ce qui devait nous arriver ?... Crois-moi, mon amour..., je suis sauvé..., un homme n'a pas le droit de savoir..., de savoir..., ce..., ce que je...

Un dernier spasme le rejeta dans les bras d'Angela, d'Angela qui allait entrer dans un deuil sans égal.

Les cosmatelots de « Ivromki » achevaient d'emmener les derniers prisonniers, et le dément Vaô. Il ne leur restait plus qu'à revenir chercher Robin Muscat et Angela.

Puis le « Hooli » serait détruit dans l'espace.

Muscat n'osait plus regarder la jeune fille qui enlaçait le corps de celui qu'il venait de libérer du plus effroyable tourment jamais connu par un être humain.

Il regardait les étoiles, ces étoiles dont les hommes ne devaient pas connaître l'avenir...

FIN